

Eurocalypse

Un texte du Collectif Solon



Editions SCRIBEDIT
www.scriptoblog.com

SHOUT
SHARE IT



SCRIPTOBLOG

www.scriptoblog.com

Un atelier littéraire pour soutenir les auteurs. Auteurs novices et premiers lecteurs avancent ensemble. Scribedit SARL publie les textes, sous réserve d'acceptation par le comité de lecture, sur la base d'un contrat d'édition temporaire.

*

www.scriptoblog.com

Une librairie virtuelle dédiée aux ouvrages développés dans le cadre des ateliers littéraires scriptoblog.

Vente au format papier, e-books à télécharger.

*

Scribedit SARL

Société à responsabilité limitée au capital de 10.000 €

RCS Paris : 493983951

33, avenue Philippe Auguste, 75011 PARIS

© SCRIBEDIT

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sur un support papier sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon le code de la propriété intellectuelle. Cette interdiction ne concerne pas la mise à disposition gratuite d'extraits sous forme électronique via un site web sous réserve d'indication de la provenance du texte : site Internet www.scriptoblog.com.

ISBN : 978-2-35512-011-4

Code collection : 0018-EUROC-EBOOK

Prix exemplaire imprimé vendu à l'unité : 30,00 € TTC

Couverture par Emmanuel

Quat' de couv'

Eurocalypse

2038 de l'ancien calendrier. An XVIII de l'ère corporative. L'Alliance Panaméricaine, l'Union Eurocorpo et la Sinosphère se partagent le monde. La France n'existe plus. Elle est divisée entre intrazones, meilleur des mondes totalitaire, et extrazones, territoires de relégation des bandes néomusules et afros.

Une vague de crimes déferle sur l'europrovince de Neustrie, et surtout sur la conurbe Paris-Banlieue. Tous les crimes sont liés à un jeu vidéo étrange, qui rend fous ceux qui y jouent. Un flic, Yann Rosso, va chercher à comprendre pourquoi.

Miroir de notre avenir à la fois radicalement inhumain et forcément humain, trop humain, Eurocalypse est sous-titré : « une exploration fictionnelle du concept fractionnaire dans l'hypothèse catastrophiste ». *Contrairement aux apparences, ce livre n'est pas un roman.*

Le Collectif Solon

Le collectif Solon est formé par l'alliance de cinq auteurs du site scriptoblog.com

Eurocalypse

Ont rédigé collectivement et solidairement cet ouvrage
les membres du collectif Solon.

Sur www.scriptoblog.com :

L'Abbé Mickey

Le Zélote

Marc Hetti

Michel Drac

Roubachof

Eurocalypse

*Une exploration fictionnelle du concept
fractionnaire dans
l'hypothèse catastrophiste*

—

Scénario: « Le pire du pire »

*

Un texte du

Collectif Solon

*

Editions Scribedit
www.scriptoblog.com

REMERCIEMENTS

Merci à Emmanuel et Express

Merci au Gorille sur Roues, sans qui nous n'aurions pas pu décrire la FITEC vue de l'intérieur

Merci au cobaye qui ne jura pas.

Merci au Scriptomaniak en chef pour la V.0 du site scriptoblog.com

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE - KALI YUGA

1 – LE SOLSTICE D’HIVER	p. 9
2 – LES CHIENS DE L’ENFER	p. 26
3 – LES ROUAGES DE LA MACHINE ...	p. 39
4 – LA LUNE NOIRE	p. 54
5 – RANDONNEE SUR LE PERIPH	p. 70
6 – AU CREPUSCULE	p. 84

DEUXIEME PARTIE - LA COLLINE DE SION

7 – UN SERMENT	p. 122
8 – SI VIS PACEM	p. 136
9 – PARA BELLUM	p. 182
10 – LE TERRITOIRE	p. 208
11 – L’HOMME SOUS L’ARBRE	p. 220
12 – OPERATION ARMAGUEDON	p. 235

TROISIEME PARTIE - RAGNAROK

13 – TROIS FEMMES	p. 276
14 – LA CHUTE DE BABYLONE	p. 300
15 – TOTAL CHAOS	p. 328
16 – LA CONFRONTATION	p. 359
17 – LA VIE MALGRE TOUT	p. 383
18 – LE SOLSTICE D’ETE	p. 391
Postface	p. 410

« Et il fut donné à la bête une bouche qui proférait des paroles arrogantes et des blasphèmes. Et il lui fut donné le pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois. Et elle ouvrit sa bouche pour proférer des blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel. Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre. Et il lui fut donné autorité sur toute tribu, tout peuple, toute langue, et toute nation. Et tous les habitants de la terre l'adoreront, ceux dont le nom n'a pas été écrit dès la fondation du monde dans le livre de vie de l'agneau qui a été immolé.

« Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende! Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité. Si quelqu'un tue par l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. C'est ici la persévérance et la foi des saints.

« Puis je vis monter de la terre une autre bête, qui avait deux cornes semblables à celles d'un agneau, et qui parlait comme un dragon. Elle exerçait toute l'autorité de la première bête en sa présence, et elle faisait que la terre et ses habitants adoraient la première bête, dont la blessure mortelle avait été guérie. Elle opérait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre du feu du ciel sur la terre à la vue des hommes. Et elle séduisait les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui était donné d'opérer en présence de la bête, disant aux habitants de la terre de faire à la bête une image qui avait la blessure de l'épée et qui vivait. Et il lui fut accordé de donner souffle à l'image de la bête, afin que l'image de la bête parlât, et qu'elle fît que tous ceux qui ne se prosternerait pas devant l'image de la bête fussent tués. Et elle fit que tous, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, reçussent une marque sur leur main droite ou sur leur front, et que personne ne pût acheter ni vendre, sans avoir la marque, le nom de la bête ou le chiffre de son nom.

« C'est ici la sagesse. Que l'homme doué d'intelligence calcule le chiffre de la bête. Car c'est un chiffre d'homme, et son chiffre est six cent soixante-six. »

Apocalypse, chapitre XIII

PREMIERE PARTIE

-

KALI YUGA

« Ce degré de décomposition est bien sûr, comme tout ce qui touche à l'homme et à ses dispositifs sociaux, un facteur hautement dynamique, et paradoxal, cette chimie avancée est aussi explosive que celle qui disloqua l'ordre médiéval au XV^e et XVI^e siècles dans un bain de sang généralisé, elle permet dans le même temps, dans le même espace devrais-je dire, dans le même continuum, le surgissement de formes d'art inédites, de plastiques nouvelles, de paradigmes fondateurs, de métaphysiques prédatrices, de sciences inexplorées, en bref le surgissement créatif d'une nouvelle forme d'humanité. »

Maurice G. Dantec - Le théâtre des opérations

CHAPITRE I

LE SOLSTICE D'HIVER

C'était par un de ces soirs où la pluie battante nettoie les rues de la ville. L'eau ruisselait sur les trottoirs luisants. La nuit tombait. Dans les extrazonnes derrière le rempart périphérique, les extrazonards se dépêchaient de regagner leur domicile avant le couvre-feu. Dans l'intrazone de Paris Centre, les vitrines étaient décorées pour le solstice d'hiver, et si les passants couraient, c'était uniquement pour fuir l'averse.

Quelque part dans Paris, ce soir-là, une femme pourtant ne courait pas. Elle marchait à pas lents sous la pluie battante. Vêtue d'un imperméable beige si clair qu'il paraissait presque blanc, elle errait par les rues. Elle ne semblait pas remarquer l'eau qui ruisselait sur son visage de poupée. Elle portait à la main un sac de plastique transparent. Dans le sac, il y avait un dossier volumineux dont on ne pouvait lire le titre.

Elle s'arrêta le temps d'admirer une vitrine soigneusement agencée. Le long du boulevard, un grand magasin annonçait le dix-huitième anniversaire de l'ordre eurocorporatif. La femme observa la vitrine où elle voyait brûler quarante-deux bougies, organisées en sept rangées de six. Elle ne comprenait pas pourquoi on faisait brûler quarante-deux bougies en l'honneur d'un dix-huitième anniversaire. Les six rangées du bas formaient un carré parfait. La septième rangée était de trop, elle nuisait à la symétrie de l'ensemble.

Au bout d'un moment, la femme comprit que tout cela n'était qu'une illusion d'optique. Il n'y avait jamais eu que trois rangées, de six bougies chacune. Chacune des trois rangées se reflétait dans une glace située derrière l'ensemble, d'où l'impression qu'il y avait six rangées. Quant à la septième, elle n'était que le reflet du miroir dans la vitrine.

Un énorme 18 en chocolat ornait un gâteau crémeux. C'était le dix-huitième anniversaire de l'ordre eurocorporatif, et il n'y avait jamais eu que 18 bougies, en trois rangées de six. Tout était en ordre. La femme se détourna de la vitrine.

Elle s'apprêtait à traverser le boulevard quand le feu de circulation passa au vert. Elle s'arrêta devant un passage piéton. Elle faillit faire signe à un taxi qui passait, puis se ravisa. Elle préférait marcher, malgré la pluie.

Le feu passa au rouge, le signal piéton passa au vert. A côté de la femme, il y avait un gros monsieur entre deux âges. Il courut pour traverser la rue. La femme le regarda s'éloigner, puis elle fixa le passage piéton, comme hypnotisée. Les phares des véhicules arrêtés au feu déroulaient un tapis de lumière sur la chaussée. Le signal piéton passa au rouge, le feu passa au vert. Les voitures démarrèrent – un taxi gris métallisé, puis un solocar noir conduit par un jeune homme aux cheveux ras. La femme resta sur le trottoir à regarder passer les véhicules, sans bouger. Il lui avait semblé que le jeune homme dans le solocar lui jetait un coup d'œil agressif, mais elle n'en était pas très sûre.

Elle fit demi-tour, entra dans une brasserie et prit place à une table libre. Devant elle, la carte électronique annonçait les bières pression. Elle posa le doigt sur l'onglet « sans alcool » et choisit un thé parfumé. Un serveur lui amena sa commande quelques secondes plus tard. Il était vêtu à l'ancienne, avec un gilet et un nœud papillon. Il avait les yeux cernés et injectés de sang. Ce type avait l'air malade.

Elle parcourut la salle du regard. Deux tables plus loin, un gros bonhomme roux semblait l'observer. Leurs regards se croisèrent et, pendant une fraction de seconde, elle eut l'impression que le rouquin n'allait pas baisser les yeux, qu'il faudrait que ce soit elle, Isabelle Cardan, qui détourne le regard. Mais l'instant d'après, l'homme regardait déjà ailleurs. En fait, il regardait la fille assise devant lui, tout bonnement.

Cardan se secoua. Elle était en état de choc. Elle décida de se reprendre en main, d'être forte.

Elle prit une inspiration profonde. Elle ferma les yeux et tenta de se souvenir de sa première autopsie. C'était vingt ans plus tôt, au début de ses études de médecine, à la fin de la Grande Crise. Elle était restée impassible pendant toute la durée de l'opération, puis, seule dans sa petite chambre d'étudiante, elle s'était effondrée.

Le lendemain, elle put aller à la fac normalement. Elle avait toujours été solide.

Elle prit une inspiration encore plus profonde. Elle était dure, elle était forte. Elle n'avait pas peur.

Le garçon lui amena un deuxième thé, et soudain, elle se sentit mieux. Elle faillit dire au serveur malade, à voix basse bien sûr, qu'il était visiblement souffrant, qu'il y avait une alerte épidémique sérieuse, depuis une semaine, sur la conurbation Paris – Banlieue, qu'elle était médecin et qu'elle savait de quoi elle parlait, il ne fallait pas plaisanter avec le nouveau virus indien. Mais elle préfé-

ra se taire. Ce type n'avait probablement pas les moyens de se soigner, de toute manière. En général, les petits métiers en intrazone étaient l'affaire des extrazonards euros. Pour eux, c'était devenu la norme de travailler malade. Dans certaines extrazonas pauvres en eau potable, c'était même devenu la norme de *vivre* malade – tous les jours du mois et tous les mois de l'année.

Elle se pencha sur la carte électronique. Il y avait de petits dessins dans les coins, des lettres stylisées. Elle se demanda si le concepteur de cette carte avait caché un message dans ces entrelacs cabalistiques. C'était possible après tout. Quand les signes n'ont apparemment pas de sens, c'est parfois parce qu'ils n'ont réellement pas de sens. Mais parfois, c'est parce qu'ils ont un sens caché.

Elle piocha un substitut de cigarette dans le paquet posé devant elle et, tout en mâchouillant la smilirette imprégnée, les yeux mi-clos, elle se repassa minute par minute le film de sa journée.

*

La plupart des gens se représentent les experts psychiatriques comme des charlatans bouffis d'orgueil, et parfois, c'est exactement ce qu'ils sont. Cependant, en règle générale, un expert psychiatrique est d'abord un médecin, modeste devant la pathologie. Isabelle Cardan était de cette race-là.

Depuis la publication de sa thèse de psychologie criminelle, on la considérait comme un des meilleurs psychiatres criminologues de l'Union Eurocorpo. Et cependant, elle restait humble. Après dix ans passés à étudier les plus grands criminels européens, elle avait peut-être balayé un pourcent du champ d'expérimentation. Un pourcent, *au mieux*.

Ce soir-là, attablée dans une brasserie parisienne, elle se sentait encore plus humble que d'ordinaire. Des scènes de crime, elle en avait vues beaucoup, depuis dix ans. Elle savait qu'il y avait des hommes qui prenaient plaisir à enfoncer un tesson de bouteille dans le vagin d'une femme qu'ils venaient de violer. Elle savait qu'il existait des femmes capables de torturer leur propre enfant en éteignant des cigarettes sur sa peau, avant de l'offrir à leur amant pour qu'il le sodomise à mort. Elle savait qu'il existait des gangs de trafiquants de drogue connus pour jouer au foot avec la tête de leur victime fraîchement décapitée. Elle avait longuement interrogé des psychopathes jugés extrêmement dangereux, et elle en avait conclu qu'un tueur fou pouvait être un jeune homme effacé, timide même. Toute cette dinguerie, toute cette violence pulsionnelle et absurde, Isabelle Cardan la savait. A vrai dire, elle était même *payée* pour la savoir.

Seulement voilà : elle n'avait jamais rien vu qui ressemblât à ce crime-là. Jamais. Ce crime-là n'était pas normal – si tant est qu'on pût parler de normalité s'agissant du crime.

Au départ, pourtant, il s'agissait d'une expertise ordinaire, une affaire banale à première vue. Un crime passionnel, tout bonnement. Crime très sanglant, certes, mais enfin rien de bien palpitant. Un crime passionnel comme il y en a, chaque année, des centaines dans les intrazones et un nombre encore bien plus important dans les extrazones.

La Criminelle avait contacté Cardan le matin même – c'était l'inspecteur Rosso, une vieille connaissance.

« Allô, professeur Cardan ? Oui ? Bonjour, Isabelle. Yann Rosso à l'appareil. On a besoin de votre avis, prof. J'ai deux macchabées du genre pas beau à voir. »

Rosso eut un rire grinçant, comme le halètement d'un moteur à l'agonie. Cardan n'y prêta pas attention. Ce flic avait un côté gamin, elle le savait et ne s'en formalisait plus. Il cultivait un humour noir et naïf à la fois, comme une armure d'enfance contre la laideur du monde.

Pour autant que Cardan pût en juger, c'était là un syndrome assez classique chez les flics. Derrière le cynisme affiché du bonhomme, on devinait facilement la fragilité d'un bon nounours bourru, affligé d'un cœur trop gros pour le sale boulot que la vie lui avait choisi.

Cardan était libre en début d'après-midi. Elle prit rendez-vous et ne s'inquiéta même pas du juge d'instruction. Depuis quelques temps, on était devenu moins formaliste. En matière de violence urbaine et de criminalité, depuis l'effondrement économique des années 2010, l'Union Eurocorpo talonnait la Colombie. On n'avait plus le temps de finasser, il y avait trop de viandes froides à ramasser, les morgues en débordaient. Les flics appelaient directement l'expert médico-légal, et basta. Pas de paperasse, pas de commission rogatoire. Cardan touchait une indemnisation forfaitaire, peu de chose à vrai dire. De toute manière, elle s'en fichait : ce qui l'intéressait, c'était l'expérience qu'elle retirait des expertises criminelles – une expérience *irremplaçable*.

*

Yann Rosso, Stéphanie Berg et Isabelle Cardan sous les toits de la cité de justice.

Rosso, plutôt petit mais très costaud, crâne rasé, cicatrice sur le front, belle gueule de guerrier pour tout dire. Cardan savait que derrière cette apparence d'homme brutal, il y avait un esprit éveillé – une intelligence tournée vers la pratique, certes, mais une intelligence réellement exceptionnelle.

Berg grande, blonde, étonnamment féminine pour une femme flic, et surtout pour une femme flic de choc. Cardan était toujours impressionnée par la

confiance en soi de cette Valkyrie alsacienne. Berg semblait n'avoir jamais peur de rien. On aurait dit qu'elle savait quelque chose que les autres ignoraient, toujours.

Ce jour-là, en face du tandem Rosso - Berg, Cardan se sentit intimidée. Il y avait quelque chose de physique chez ces flics, comme une présence lourde, impossible à ignorer. On a beau s'y attendre, s'agissant d'un binôme de flics de choc, on est toujours surpris quand on se retrouve devant le phénomène : des mecs habitués à la violence.

Berg raconta l'affaire.

Elle parlait, urbaine comme à son habitude, et Rosso se taisait, renfrogné. Dans le duo, Stéphanie Berg tenait le rôle du flic courtois, gentil, presque compassionnel. Yann Rosso, lui, était préposé au rôle de la brute. C'était le teigneux qui pianote distraitemment une matraque posée devant lui, l'air de rien, pendant les interrogatoires.

Et à vrai dire, de sa part, ce n'était pas entièrement un rôle de composition...

Berg racontait : affaire Blanco, crime passionnel. Du classique : monsieur Blanco, Maxime de son prénom, apprend que madame lui fait porter les cornes. Monsieur n'apprécie pas, monsieur rentre à l'improviste, surprend madame dans les bras de son amant, zigouille l'amant, zigouille madame.

Du classique, vraiment.

Cardan sentait venir l'affaire ennuyeuse. Elle commençait même à se demander pourquoi on faisait appel à elle pour un crime aussi banal. Le crime passionnel est à la police criminelle ce que les appendicites sont à la chirurgie : le truc qu'on oublie quand on referme. Dans à peu près la moitié des cas, il s'agit d'un adultère classique – le reste du temps, ce sont des histoires de séparation conflictuelles, du sordide, avec en option alcool et stupéfiants, cul et pognon. Sans intérêt.

Cardan ne comprenait pas pourquoi on avait mis le duo de choc Berg-Rosso sur une affaire comme celle-là. A croire que la Crime leur offrait une quinzaine sabbatique.

Berg racontait. Puis soudain, elle se tut.

Il y eut un silence prolongé, elle semblait chercher ses mots.

Rosso intervint : « Là où ça vire carrément zarbi, c'est au niveau du modus operandi. »

« Mais encore ? », demanda Cardan.

« Le mieux est de vous montrer, » proposa Berg.

Elle retourna le smartcom posé sur son bureau. Le lecteur vidéo était ouvert.

« Accrochez-vous, prof, la vérité fait mal. »

Cadran haussa les épaules. Elle en avait vu d'autres.

Moteur, on tourne.

Gros plan sur un visage d'homme, la quarantaine, cheveux poivre et sel, teint hâlé. L'homme sourit, puis disparaît de l'écran.

Plan américain, un type et une fille nus, couchés sur un lit défait, saucissonnés bien proprement, bâillonnés, ambiance bondage. Le type porte un masque de carnaval représentant un visage de clown.

Plan fixe, le quadragénaire bronzé apparaît derrière le lit. Il est vêtu d'un costume gris très chic, chemise blanche, cravate rayée. Il saisit le type ligoté par les cheveux, l'oblige à se redresser, le fait tomber du lit. Le type ligoté gémit, se débat. Le quadragénaire l'attrape sous les bras, l'entraîne. Bruits de lutte, cris étouffés. Le quadra revient sur ses pas, saisit la femme par la chevelure. Même motif même punition, sauf que la fille se débat moins longtemps. Hors champ, elle couine.

Long plan fixe sur le lit déserté. Une main traverse l'écran. Un flash.

A nouveau le visage du quadragénaire, souriant, avec quelque chose de dur dans le regard. Travelling sur le mec à poils, assis sur une chaise, lié au dossier par les poignets. On voit maintenant très bien son masque. On dirait le visage du quadragénaire, maquillé en clown. La femme est couchée sur le ventre, par terre, quelques mètres derrière lui.

Isabelle Cardan demanda, incrédule : « Il a filmé son crime ? Il l'a vraiment filmé ? »

Berg mit le lecteur sur pause.

« Affirmatif. Il l'a filmé *live*, après avoir appelé ses enfants pour qu'ils assistent au spectacle sur Internet. Vous savez où se trouvent les gosses ? »

Cardan leva les mains en signe d'ignorance.

« Deux fils, dix et sept ans, » reprit Berg, « actuellement en pension dans un collège, dans l'Europrovince d'Helvétie. On a récupéré l'enregistrement sur le disque dur du cinglé, mais les Suisses ont le même chez les gamins. Ils s'attendent à tout, venant de Neustrie, mais là, j'ai l'impression qu'on les a étonnés. »

Rosso ricana. Cardan n'arrivait pas à croire ce qu'elle entendait.

« Les gosses ont assisté au crime ? En direct ? Par Internet ? »

« Affirmatif. Aux dernières nouvelles, ils sont sous psychotropes. »

Cardan n'avait jamais éprouvé une grande sympathie pour les gosses de riches qui faisaient leurs études en Suisse – une situation de plus en plus fréquente,

depuis l'écroulement de l'instruction publique en Neustrie. Pourtant, elle ne put s'empêcher de ressentir une certaine compassion pour les enfants Blanco. Pas étonnant qu'ils soient sous psychotropes, les mouflets. Papa zigouille maman, tel est le nom du film.

Berg demanda : « Vous avez remarqué, pour le masque ? »

« On dirait un visage de clown, non ? »

« Pas tout à fait, doc. Ce mec a fait faire un masque à sa ressemblance, il y a quelques jours. Préméditation, donc. C'est son visage, mais maquillé en clown. Vous avez une théorie ? »

« Pas comme ça, pas à brûle-pourpoint. Voyons la suite. »

Berg remit le lecteur en route. Cardan se cala sur sa chaise et s'efforça de respirer profondément. Ces dernières années, elle avait parcouru des montagnes de dossiers de l'identité judiciaire. Elle savait plus ou moins à quoi s'attendre.

Plus ou moins.

*

« Excusez-moi, je peux vous demander une smilirette ? Je n'ai pas pu en acheter tout à l'heure, et les pharmacies viennent de fermer... »

Isabelle Cardan sursauta. Elle saisit le paquet posé devant elle, le passa au jeune homme assis à la table d'à côté. La brasserie s'était remplie depuis qu'elle y était entrée. A présent, il n'y avait presque plus de tables libres. Elle regarda sa montre : sept heures. Cela faisait plus d'une heure qu'il était là, elle n'avait pas vu le temps passer.

Ça sentait la bière. Cardan commanda un troisième thé. Au fond de la salle, le rouquin était parti. A sa place, à présent, il y avait un grand Noir vêtu d'un imperméable de cuir. Cardan tendit l'oreille : ses voisins parlaient des nouveaux flingues d'autodéfense.

« C'est pratiquement sans danger, l'agresseur est neutralisé presque instantanément. »

« Tu sais comment ça fonctionne, au juste ? C'est une sorte de seringue, c'est ça ? »

« En fait, c'est une arme à air comprimée qui tire une seringue minuscule. Il vaut mieux viser la peau pour être sûr, mais normalement, ça traverse les vêtements. »

« Même le cuir ? »

« Non, le cuir, ça ne traverse pas à tous les coups. »

« Ce que je comprends pas, c'est comment ça peut être sans danger. »

« La seringue est minuscule et elle est faite dans une espèce de polycarbonate qui fond à l'intérieur du corps. En fait, elle se plante sous la peau, elle explose en même temps et elle libère le soporifique. Puis elle fond, tu vois ? Comme ça, à part un tout petit trou dans la peau, pas de trace. Et trois secondes après avoir été touché, le mec est paralysé à moitié, dix secondes plus tard il est dans les vapes. Tu saisis l'intérêt ? »

Cardan haussa discrètement les épaules. Cette conversation était typique. Les gens étaient obsédés par l'autodéfense. Au fur et à mesure que l'insécurité augmentait, la population des intrazones s'armait – pistolets à ondes provoquant une sensation de brûlure, mini-gomme-cogne à porter sous la manche, les fabricants ne savaient plus quoi inventer.

Et naturellement, plus la population s'armait, plus l'Etat durcissait la législation en matière de détention d'armes. Les armes en vente libre étaient de plus en plus chères, mais de moins en moins dissuasives.

Les gens avaient peur de tout. Peur de se faire agresser sans pouvoir riposter, mais aussi peur de riposter, de tuer un agresseur et de se retrouver en taule – depuis que la Coalition Ethnoprogressiste avait repris le contrôle du parlement en Neustrie, il ne faisait pas bon être euro et avoir tué un Afro, légitime défense ou pas.

Cardan soupira. Elle détestait son époque. Si elle avait pu, elle serait entrée dans une machine à remonter le temps pour revenir, disons, aux années 1960, voire 1970. Comme la plupart de ses concitoyens, elle constatait, jour après jour, le lent écroulement de son monde. Elle voyait l'implosion molle de la société occidentale, la régression des libertés démocratiques, l'explosion sanglante de la criminalité, pour ne pas dire de la barbarie. Elle voyait tout cela, et elle ne pouvait que constater les dégâts. C'était profondément déprimant.

Circonstance aggravante, à la différence de la plupart de ses concitoyens, la violence en expansion n'était pas pour elle une impression générale, ni un simple recueil de données statistiques. Pour le docteur Cardan, les crimes n'étaient pas des entrefilets dans les journaux. Pour le docteur Cardan, les crimes avaient une réalité : c'était du sang, de la chair torturée, les hurlements atroces des parents d'enfants enlevés et assassinés, le regard épouvanté de cette gamine, violée par une bande de junkies l'an dernier, dans un wagon du réseau conurbatif intégré, sous le nez de trente voyageurs, trop terrorisés pour intervenir.

Au regard de cette violence pure, cinglée, illimitée, les gadgets d'autodéfense en vente libre étaient ridiculement inadaptés. La plupart du temps, les prédateurs agissaient en groupe, en horde de vingt ou trente furieux armés jusqu'aux

dents. Cardan essaya d'imaginer sa voisine, une petite dame eurasienne d'un mètre cinquante, avec son pistolet à mini-seringues hypodermiques, en face de vingt guerriers urbains, équipés de poignards, de massues cloutées, et même de deux ou trois pistolets-mitrailleurs sans doute, au cas où un gang rival sévirait dans le même coin.

Ridicule, tout simplement ridicule.

En réalité, la seule chose à faire en cas d'agression par une bande de *street warriors* afro, pour un intrazonard euro ou asio, c'était d'encaisser.

Tout le monde le savait, d'ailleurs. Les gadgets d'autodéfense ne servaient qu'à rassurer leurs propriétaires. En général, en cas d'agression, ils n'étaient pas même utilisés. Les gens qui le pouvaient n'allaient jamais dans les extrazones – ou alors seulement en groupe, en nombre, et si possible avec deux ou trois costauds dans l'équipe.

Comme le dit la devise : « l'union fait la force, et la force fait vivre ».

Isabelle Cardan, en ce temps-là, espérait déjà la Fraction – elle ne savait pas que la Fraction s'appellerait la Fraction, mais elle en avait déjà l'idée.

Cette idée flottait dans l'air.

Il aurait suffi d'ouvrir les yeux pour la voir.

*

Quand on vit une époque ignoble, il faut s'attendre à des crimes ignobles.

Celui de Blanco était répugnant. Cardan en avait vu de drôles, en dix ans de criminologie, mais rien qui se compare à cette boucherie. Là, on tenait un record. Berg et Rosso avaient déjà vu le truc, ils avaient même dû se le repasser sous toutes les coutures. Pourtant, ils ne pouvaient s'empêcher de tressaillir en visionnant le carnage. Quant au doc, plaquée au fond de son fauteuil, les poings crispés sur les accoudoirs, elle fut obligée de détourner le regard une ou deux fois.

Script :

Le visage du tueur, en gros plan. Vraiment une belle gueule, dans le genre quadragénaire bien conservé. Regard clair, gris-bleu. Sourire éclatant, une pub pour une marque de dentifrice. Le Ken de Barbie, avec un peu de gris dans les cheveux.

Il dit : « Pour commencer, je vais m'occuper du goret. »

S'approche du mec ligoté. S'agenouille à côté de lui, ramasse un couteau posé

sur le sol. C'est une dague de combat, tranchante comme un rasoir. Le type ligoté gémit sous son bâillon. Le tueur, très décontracté, se relève, passe dans le dos du type. Puis, d'un geste rapide, il lui tranche une oreille. Un vrai travail d'artiste, je te pose la main gauche sur le côté de la tête, et je te charcute le pavillon auditif droit. Bonsoir, t'as plus qu'une étiquette.

Ça s'est fait si vite qu'on a du mal à comprendre. Tiens, où est passée l'oreille droite du monsieur ? C'est quoi le trou sanglant avec des machins blanchâtres qui dépassent, on dirait du cartilage, non ?

La victime hurle sous son bâillon, un hurlement étouffé, sinistre.

Le sang coule sur l'épaule du mec.

Le tueur fait passer le couteau de sa main droite à sa main gauche. Il pose la main droite sur la plaie à vif. Hurlement étouffé. L'oreille gauche se fait charcuter comme l'oreille droite.

Le tueur se relève, il attrape un chiffon posé devant la webcam, puis il le repose, sanglant. Il vient de s'essuyer les mains. Il tripote la webcam, on entrevoit la femme. Elle est absolument terrifiée. De la bave coule de son bâillon.

La webcam revient vers le type charcuté. Celui-ci pisse le sang tout doucement. Maintenant qu'il n'a plus d'oreilles, le masque posé sur son visage a tendance à glisser vers le bas, malgré le bâillon serré par-dessus.

Le tueur repasse dans le champ, contourne la victime.

« Bon, mon vieux, maintenant, il va falloir être courageux. »

La victime tourne la tête de côté, regarde fugitivement la caméra. On voit mal ses yeux, cachés par le masque qui a glissé. On devine, fugitivement, un regard de bête traqué, un regard fou, déjà. Qu'est-ce que ça sera dans cinq minutes ?

On a la réponse tout de suite. Le tueur bloque la tête de la victime, puis il se penche en avant. Il donne deux coups de couteau rapides, on entend un hurlement. L'homme se débat furieusement, quand il tourne la tête de côté, on voit deux traînées rouges coulant des yeux du masque. Le type a les yeux crevés.

La suite se déroule très lentement, comme dans un cauchemar. Cardan, tétanisée dans son fauteuil, assiste au spectacle avec l'impression horrible de participer malgré elle à une cérémonie satanique. Elle prie pour que les enfants aient craqué avant de voir ça. Sinon, ils sont devenus fous, forcément.

C'est une boucherie.

Le tueur découpe littéralement le corps de sa victime terrifiée. Il tranche le nez à travers le masque, puis lacère le visage. Le masque est en lambeau, mais on ne voit pas pour autant le visage du mec torturé. Ce n'est plus qu'un amas de viande humaine et de plastique lacéré. Ensuite le tueur bloque l'une après l'au-

tre les mains du mec et lui coupe les doigts, avec de petits gestes précis. Le sang ruisselle partout, le mec torturé est à moitié évanoui. Il geint encore un peu, mais il est visiblement dans les vapes.

Le tueur poursuit sa sinistre besogne. Il taillade les jambes de sa victime, arrache des bouts de muscles et de peau. Maintenant, la victime est complètement silencieuse. Il n'est pas impossible que le gars soit déjà mort, étant donné la quantité de sang qu'il a perdue. On entend le halètement du tueur, qui s'essouffle un peu à force de frapper, et de temps en temps un couinement de terreur poussé par la femme, hors champ.

Maintenant que la messe est dite, la scène n'est même plus terrifiante. C'est une guignolade sanglante, rien de plus, et Cardan, à sa propre surprise, laisse échapper un petit rire nerveux. C'est inouï, elle assiste à la destruction méthodique d'un être humain, littéralement découpé en rondelles. Et le pire, c'est que ça la fait rire. Peut-être, inconsciemment, un souvenir de carabin lui revient en mémoire, quelque part au fond de son cerveau tétanisé.

Elle se mord les lèvres, essaye de retrouver son calme. Après tout, elle est censée être le doc, le scientifique froid. Pas le moment de craquer, Berg et Rosso l'observent.

Enfin, le tueur cesse de s'acharner sur sa victime – ou plutôt sur ce qu'il en reste. Il y a du sang partout, des tripes à l'air, de la bidoche en rondelles sur le sol. Ceux qui ont assisté à l'égorgement des moutons pour l'Aïd peuvent se faire une vague idée du spectacle – sauf que là, c'est du sang humain qui est répandu sur le sol.

Inutile de se demander si la victime est morte, il y a facilement cinq litres de jus de raisin sur la moquette, c'est une inondation.

Le tueur revient vers la caméra, se nettoie les mains avec le chiffon. Sa chemise est couverte de sang. Mais ses mains sont propres et elles tiennent ferme la dague à deux tranchants.

L'homme regarde vers le bas, puis vers le haut, plutôt en haut à gauche. Puis il dit : « Maintenant, on va s'occuper de la truie. »

Il y a comme une nuance de regret dans sa voix.

La suite dépasse l'entendement.

Blanco fait pivoter la webcam. Zoom sur sa femme, bâillonnée, ligotée, terrorisée. Pendant quelques instants, plus rien. La femme tourne la tête vers la caméra, imploration muette, regard terrible, la mort au fond des yeux. Une brebis à l'abattoir.

Cardan frissonne. Depuis des années, elle cherche à deviner ce qui peut bien se passer entre la victime et l'assassin, au moment décisif. Elle réalise soudain qu'après tout, elle n'a peut-être pas tellement envie de le savoir, au fond.

Mais il est trop tard pour reculer. Trop tard pour changer de boulot, trop tard pour demander à Rosso de ne pas l'appeler, trop tard pour demander à Berg d'arrêter cette saloperie de film.

Trop tard, doc Cardan. Tu voulais savoir la vérité ? Eh bien, tu vas savoir.

La femme de Blanco est déjà morte. Elle le sait, elle vient de le comprendre. Le temps s'est figé pour elle. L'éternité, c'est maintenant, et dedans, il n'y a rien.

Cardan sent un grand froid descendre sur son cœur.

Une voix dit, au fond de la tête de doc Cardan : « Déjà morts. Nous sommes déjà morts, voilà la vérité. Nous sommes aussi morts que des moutons qu'on conduit au boucher. Quand on nous égorge, nous cessons de nous mentir, nous cessons de faire semblant d'être vivants. C'est tout. La vie est un mensonge et la mort est la vérité, voilà ce qu'il faut savoir. C'est tout. »

Cardan frissonne. Elle a peur, et elle a du mal à ne pas le montrer. Une crainte révérencieuse descend sur elle, alors que le tueur réapparaît à l'écran.

Maxime Blanco tient quelque chose à la main. Cardan met quelques secondes à comprendre que c'est la tête du mec qui vient de se faire charcuter. On distingue vaguement le visage, bouillie sanglante parsemée de lambeaux de plastique, reliquats du masque enfoncés, imprimés dans la chair. Des lambeaux de muscles et de nerfs pendouillent du cou tranché. Goutte à goutte sanglant. C'est dégueulasse, absolument dégueulasse.

Cardan murmure : « D'accord, d'accord. »

Tout cela, c'est réel. Tout cela, c'est la réalité. Ce mec couvert de sang tenant à la main la tête coupée d'un autre mec, c'est la réalité.

La vérité fait mal, disait Berg.

Comme c'est vrai.

Les images bien léchées des intrazones rurales paisibles sur la télé coins carrés dans un appart chic au cœur d'une intrazone urbaine : ce n'est pas la réalité. Les assurances-vie sur papier glacé vendues par des cybercommerciaux aux intrazonards des hyperzones ultrasécurisées : ce n'est pas la réalité. Les rires en boîte dans les talk-shows des années 1980 qu'on repasse en boucle à la télécho pour le quatrième âge : ce n'est pas la réalité. Les voitures bien réglées qui s'arrêtent cinq centimètres avant de percuter la poussette, comme dans les pubs de Peugeot : ce n'est pas la réalité. Les vieillards sages qui ne meurent jamais, souriants, tout propres, dans des chambres d'hôpital ultramodernes pour intrazonards friqués : ce n'est pas la réalité.

La réalité, c'est un mec couvert de sang qui brandit la tête coupée de son rival.

Cardan se secoue. Elle n'est pas là pour faire de la philo. Elle plisse les yeux et scrute l'écran.

Le tueur s'agenouille devant sa femme, pose la tête coupée sur le sol. Dans la main gauche, il tient ferme son poignard à deux tranchants. Il le fait passer dans sa main droite et, d'un geste rapide, plante la lame dans le ventre de la gonzesse, à droite. Ensuite, il se relève et, en même temps, il remonte le couteau sur le ventre de sa victime. Jaillit du sang noir, puis des tripes. Tout ça dégouline sur les genoux de la gonzesse éventrée. On entend un râle, puis plus rien.

Le tueur se penche à nouveau, fend à nouveau le ventre, cette fois de haut en bas. Il saisit des morceaux de tripes et les arrache du ventre de sa femme. Ensuite, il s'agenouille à nouveau devant la victime, inconsciente évidemment, peut-être déjà morte. Il saisit la tête coupée et l'encastre dans le ventre crevé.

Puis il se relève. Il est couvert de sang, il s'essuie les mains sur son visage, geste qui imprime deux traînées rouges sur ses joues et sur son front. Son regard est dur, brûlant de colère et de cruauté.

Masque sanglant, il se tourne vers la caméra, désigne d'un ample mouvement du bras la scène de carnage derrière lui, puis il dit, d'une voix forte : « Mes fils, je vous ai refaits. Aujourd'hui, vous êtes nés une deuxième fois. Ceux qui vivent dans la chair disent qu'ils sont vivants. Ils n'en savent rien, ils font semblant et sont dupes de leur mensonge. Les sages le savent. Croyez-vous que vous ne serviez qu'à vos illusions ? Je sais ce que vous ne savez pas. J'ai chassé le mensonge hors de mon esprit, et je l'ai chassé hors du vôtre. Nous sommes la vie, les autres seront la mort. »

Ce qui se passe ensuite est stupéfiant. Le tueur sourit, après avoir parlé. C'est un sourire d'enfant, un sourire parfaitement apaisé, comme les sourires des anges chez les peintres baroques. Il y a une grande douceur dans son regard. Véritablement, c'est un regard débordant d'amour. L'homme est soudain transfiguré, on a peine à croire que c'est la même personne qui, dix secondes plus tôt, suait littéralement la rage et la haine. A présent, Maxime Blanco resplendit d'amour.

Geste rapide de la main. Ecran noir.

*

Rosso posa un petit verre de rhum devant Cardan.

« Merci », dit elle, avant de s'envoyer deux centilitres dans le gosier.

Rosso dit : « A votre service, doc. »

Berg referma l'ordinateur portable. Puis elle se laissa basculer en arrière dans son fauteuil.

« Alors, doc ? Vous en pensez quoi ? »

Cardan essaya de rassembler ses idées. Parfois, il faut laisser parler l'instinct. Elle demanda la permission de s'allumer une cigarette. En principe, fumer était interdit partout dans les intrazones, mais Cardan savait par expérience que les flics sont les mieux placés pour transgresser la loi.

Avec deux centilitres de rhum et une cousue, tout va mieux.

« Bon, » fit-elle, « nous avons affaire à un authentique psychopathe. Il est évident que ce n'est pas un crime passionnel classique. En l'occurrence, je dirais que le mobile passionnel a servi de prétexte, ou de révélateur si vous préférez. Ce type est fou à lier. »

Elle esquissa un sourire un peu triste.

« Jusque là, vous n'aviez pas besoin d'un psychiatre criminologue pour vous en rendre compte, je pense. »

Rosso grogna : « Non, mais c'est toujours intéressant d'avoir confirmation. »

Berg reprit : « Ce que nous voudrions savoir, doc, c'est surtout : et maintenant, qu'est-ce qu'il va faire ? Maxime Blanco est dans la nature, et nous n'avons à ce stade aucune piste. Nous ignorons où il est, la seule chose que nous savons, c'est qu'il a retiré hier une grosse somme en argent liquide. »

« Eurodollars ou consobons ? », demanda Cardan.

La question était cruciale : l'eurodollar était une monnaie stable, indexée sur le cours boursier des mégacorpos, alors que le consobon perdait pratiquement le tiers de sa valeur chaque mois. Cette monnaie de singe avait été créée pour payer les salaires des extrazonards. Cela leur permettait de consommer mais, vu l'érosion permanente de leur maigre bas de laine, il leur était impossible d'épargner.

Si Blanco n'avait sur lui que des consobons, il se retrouverait très vite à la rue. En revanche, s'il possédait des eurodollars, il pouvait raisonnablement espérer trouver refuge dans une extrazone, moyennant finances. Dans une extrazone, on pouvait acheter n'importe quoi, avec des eurodollars.

« Eurodollars, » répondit Berg. « Blanco est eurorésident privilégié, il possède un appartement dans l'hyperzone de Neuilly. Il est à jour de cotisation sur Paris Intrazone et sur New York Intrarea. Il avait un job important chez Synactis, le groupe de développement informatique. Ce type a les moyens de s'offrir des eurodollars. »

Cardan réfléchit. Elle avait peu, très peu d'éléments à sa disposition, mais c'était suffisant pour amorcer quelques pistes.

« Ce type est un tueur en série potentiel, » dit-elle. « Ce qui révèle le tueur en série potentiel, dans son modus, c'est le caractère rituel de l'acte. A en juger par

son discours final, il est en plein délire mégalomane. Bref, un concentré de pathologies. Extrêmement dangereux. »

Rosso intervint : « A votre avis, va-t-il tuer à nouveau dans les jours qui viennent ? »

Cardan secoua la tête en signe d'ignorance.

« Il est presque impossible de prévoir le comportement d'un tueur, vous le savez bien. De toute manière, il faut me laisser le temps d'analyser cette vidéo. Je pense que nous avons affaire à un illuminé plus ou moins mystique. »

Berg hocha la tête.

« Donc, doc, vous êtes prête à nous appuyer si nous demandons le classement de cette affaire en code rouge ? »

Cardan réfléchit. Le « code rouge » était une catégorie spécifique de crimes et délits, catégorie qui avait été créée quelques années plus tôt, pour faciliter le travail des forces de l'ordre dans les extrazones. Travailler sur une affaire « code rouge » présentait de nombreux avantages pour les flics. Certaines règles de droit étaient assouplies, quand on travaillait sur un code rouge. Les interrogatoires « musclés » étaient autorisés sous le contrôle de la hiérarchie, le maintien en garde à vue pouvait être prolongé presque indéfiniment.

Cardan n'aimait pas beaucoup les « codes rouges ». L'idée était que dans certains cas, on pouvait en quelque sorte tirer un trait sur les principes fondateurs du droit pour défendre le droit lui-même. C'était une idée dans l'air du temps – au fur et à mesure que la violence augmentait dans les extrazones, l'ordre euro-corporatif devenait de plus en plus expéditif.

Cardan n'aimait pas cela. Elle se doutait que les jurisprudences créées pour le contrôle des extrazones seraient tôt ou tard généralisées aux intrazones. D'un autre côté, si l'on voulait retrouver Blanco dans la jungle des extrazones, il allait falloir mettre le paquet. Pour une fois, le jeu en valait la chandelle.

« D'accord, » dit-elle. « Je soutiendrai votre demande pour le code rouge. La dangerosité de l'individu recherché justifie un code rouge. D'accord. »

Berg et Rosso échangèrent un coup d'œil satisfait. Cardan comprenait, maintenant, pourquoi ils avaient fait appel à elle. Elle était connue, auprès des flics, comme un expert qui « comprenait les choses ». Jadis, elle avait formulé, dans sa célèbre thèse de criminologie, ce que les hommes de terrain ressentaient confusément depuis des années.

« Tout criminel reflète plus ou moins les vices de l'époque où il vit, » écrivait Cardan dix ans plus tôt. « Landru tuait les veuves après les avoir séduites. Semblablement, la guerre de 14-18 fut une guerre faite à la jeunesse par l'encadrement militaire et politique quinquagénaire pour se débarrasser de la concur-

rence sexuelle. Le docteur Petiot, qui faisait croire aux juifs qu'il allait les sauver avant de les tuer et de les brûler, faisait en petit ce que les autorités de l'époque faisaient en grand. Les grands prédateurs sexuels qui se sont multipliés en France, à partir du dernier quart du XX^e siècle, n'ont jamais fait que refléter l'état général d'une société où le désir était sacralisé au nom de l'impératif de consommation. »

Oui, vraiment, c'était une thèse de grande qualité – une somme, avait dit le jury.

« Pour cette raison que le criminel reflète les vices de son époque, » poursuivait alors la thésarde Isabelle Cardan, « nous pouvons nous attendre à voir émerger, dans les décennies qui viennent, des criminels d'un type nouveau, qui reflèteront très exactement les vices d'une époque nouvelle, où nous entrons à présent, époque qui est caractérisée par l'incroyable pouvoir de modélisation des mass medias. Le processus de spectacularisation de la domination a atteint, dans notre société, un niveau unimaginable dans les sociétés qui nous ont précédés à la surface du globe. C'est la première fois que la société toute entière s'organise entièrement autour du spectacle, ce mécanisme mimétique qui sustentait, jadis, les jeux du cirque à Rome, ou encore les cérémonies sacrificielles aztèques : il s'agit désormais, pour chaque individu, devenu son propre dieu, de nier qu'il va mourir en observant la mort qui vient à d'autres. Notre société postmoderne repose entièrement sur ce mécanisme mimétique, soit sous la forme du culte idolâtrique de la puissance financière, culte pratiqué principalement dans nos intrazones, soit sous la forme dégradée du culte de la consommation, culte qui régit l'existence de nos concitoyens dans les extrazones – d'un côté, les riches qui idolâtrèrent l'argent en lui-même, de l'autre les pauvres qui idolâtrèrent l'illusion de l'argent, c'est-à-dire la consommation ostentatoire. »

Cardan se souvenait encore du soir où elle avait rédigé cette conclusion, après des années de travail avec son directeur de thèse. Ce soir-là, elle avait vraiment franchi une étape vers la connaissance intellectuelle de la vérité – cette vérité qu'aujourd'hui, pour la première fois, elle avait vue de ses yeux.

« Parce que la spectacularisation du processus de domination revient à nier toute forme d'intériorité à l'être humain chosifié, les criminels de demain, qui reflèteront cette spectacularisation totale, seront à la fois parfaitement chosifiés et parfaitement chosifiant. Ce seront en réalité des machines à jouir de la souffrance de leur victime, et jusqu'à un certain point, on peut considérer qu'ils obéiront aux schémas classiques rencontrés jusqu'ici chez les criminels les plus paroxystiques. Cependant, une question complémentaire se pose : on sait que le crime agit sur le cerveau des criminels psychopathes exactement comme une drogue. Les travaux récents sur le fonctionnement cérébral des criminels ont démontré qu'il existait de nombreuses ressemblances entre ce fonctionnement

et celui des joueurs compulsifs. Or, le fonctionnement même des mécanismes d'addiction veut que pour dépasser l'accoutumance, le drogué augmente constamment ses doses. Alors se pose la question de savoir comment réagira le cerveau d'un criminel ayant atteint à la spectacularisation et à la chosification absolue. Il s'agit au fond de savoir ce qu'il y a après le Mal, au-delà du Mal. Voilà le moteur qui risque d'animer, à l'avenir, de nouveaux types de criminels, que nous n'avions jusqu'ici jamais rencontrés. »

Cardan aspira une longue bouffée de sa cousue. « Qu'y a-t-il après le Mal ? », écrivait-elle dix ans plus tôt. Elle se demandait à présent si le sieur Blanco n'avait pas commencé à répondre à cette question.

Mais bien sûr, elle garda ses réflexions pour elle. Plutôt que d'expliquer le pourquoi du comment, elle se contenta de répéter, de sa voix douce : « Code rouge ».

CHAPITRE II

LES CHIENS DE L'ENFER

Il était deux heures du matin. Depuis quatre bonnes heures, l'extrazone 934 dormait. A travers les rues désertes, une patrouille conjointe associait chaque nuit la Police Continentale aux milices zonales. Dormez bonne gens, l'ordre règne.

Système foireux, mais tout le monde y trouvait son compte. Les flics de la PC allaient de quartier en quartier, dans leur véhicule blindé. A l'entrée de chaque quartier, les miliciens les prenaient en charge, jusqu'à la sortie, jusqu'à la zone suivante, où d'autres miliciens reprenaient le colis.

Système foireux, mais bon, soyons clair : c'était le but. Ça arrangeait tout le monde que ça soit foireux, ce système. C'était fait pour.

Les flics de la PC ne voyaient jamais rien, car les miliciens ne leur montraient que ce qu'ils voulaient bien leur montrer – c'est-à-dire rien, précisément. De toute façon, tout le monde s'en foutait de ce qui se passait dans les extrazonnes. L'important, c'était que les quartiers soient tenus, que le rempart périphérique et les barrières de sécurité le long des eurovoies restent à peu près étanches. Il fallait que les extrazonnes soient tenues – quant à la question de savoir par qui elles l'étaient, ce n'était pas le problème de la PC. Si les ethnomiliciens pouvaient faire le boulot tout seuls, personne ne s'en plaindrait.

En cas de problème, la PC appelait la force d'intervention du traité eurocontinental, la FITEC. Ces types-là tapaient dans le tas, direct. Ça arrivait deux ou trois fois par an, ce genre de trucs, un coup à Madrid, un coup à Berlin, un coup à Rome, à Moscou ou à Paris. En général, dans ces cas-là, l'ordre revenait très vite. Les militaires de la FITEC avaient beaucoup musclé leurs méthodes d'intervention, surtout depuis les événements de Rio, quelques années plus tôt – l'armée brésilienne avait été dépassée par une révolte dans les favelas, les zones sécurisées avaient été envahies. Bilan : 12.000 morts, dont une forte pro-

portion d'intrazonards. Il avait fallu les chars lourds et une intervention internationale pour reprendre le contrôle de la mégapole en folie.

Depuis, la FITEC avait reçu consigne de frapper fort tout de suite, pour éviter qu'un mouvement de révolte ne fasse tâche d'huile. Jusqu'ici, la méthode avait donné de bons résultats. Les extrazones prenaient feu ici ou là, mais rien de bien sérieux.

Karim Saïdi était né dans la 934. Il connaissait la musique. Il y avait une PC, et cette PC se fichait éperdument de ce qui se passait dans les extrazones. Il y avait une milice zonale, et Saïdi en était le dirigeant. Voilà ce qu'il savait, et ça suffisait à sa gouverne.

Tout autour de Saïdi, cette nuit-là, il y avait l'extrazone 934. Encore quinze ans plus tôt, un quartier mélangé, euro et asio dans l'ensemble, plutôt bourgeois, et puis ici ou là, quelques blocs peuplés d'Afros ou de Nordafs.

Ça, c'était le passé. A présent, la 934 était une extrazone culturellement homogène, nordaf à 90 %, musulmane à quasiment 100 %. Tous les non musulmans étaient partis, pour s'installer qui dans une extrazone asio, qui dans une extrazone euro. Quelques privilégiés, peu nombreux, avaient pu s'acheter le permis de séjour en intrazone.

Dans l'ensemble, tout ça s'était fait en douceur par rapport à l'épuration ethnique pure et dure, comme on en avait vue à Nantes ou à Strasbourg, à la même époque. Ici, dans la conurbation Paris-Banlieue et plus particulièrement dans l'extrazone 934, une fois l'ancienne mairie communiste brisée, l'affaire avait été pliée en deux temps trois mouvements. Même les Asios avaient finalement lâché leurs échoppes, terrorisés par les bandes de néomusuls importés tout droit du Pakistan, des malades qui vidaient un chargeur de kalash pour braquer une épicerie de quartier, des furieux, des suicidaires. Il avait suffi de deux ou trois braquages au fusil d'assaut pour que les bridés s'exilent au sud, vers l'extrazone 948, « chez eux », comme on disait maintenant.

*

L'extrazone 934 était née sur les décombres de quelques villes dortoirs. C'était devenu le territoire des bandes. Huit heures du soir, couvre-feu pour les gens normaux. Insécurité maximale. *No go area*, comme cela était indiqué en toutes lettres sur les cartes de la conurbation. Depuis cinq ans au moins, aucune personne extérieure au quartier n'avait pénétré l'extrazone sans l'accord préalable de la milice zonale.

Pour Karim Saïdi, dit Karim Killer, dit K2, il n'y avait pas de couvre-feu. Pas besoin d'autorisation pour se baguenauder à travers les rues de l'extrazone. Et pour cause : la milice 934, c'était sa bande.

Tous les truands du monde le savent : le meilleur moyen de ne jamais avoir de problème avec la police, c'est encore de devenir la police. Le clan de K2 y était arrivé, pour finir : Karim était le caïd, le boss, le maître du turf. Il faisait sa police lui-même.

Que de chemin pour en arriver là.

La famille Saïdi était arrivée d'un bled paumé, quelque part en Algérie, soixante ans plus tôt, une éternité. Une filière d'immigration bien rôdée, et tout un village du bled avait appliqué par petits bouts pour s'abattre sur un coin de France. Au départ, c'était une combine de la mairie locale, des cocos. Ils avaient pigé que les patrons feraient venir des mecs pour les faire bosser à la chaîne. Du coup, ils avaient décidé de les choisir, leurs bicots, ces enfoirés de cocos. Voilà le fond de l'affaire.

Les types de la mairie avaient passé un deal avec les caïds du bled, en Algérie : vous nous garantissez que les mecs adhéreront à la CGT, moyennant quoi nous vous garantissons de faire pression sur le patronat pour qu'il vous accorde un monopole d'embauche.

Bien joué les cocos ! Sur le moment, tout le monde fut content. Les arbis, parce qu'ils pouvaient faire venir les copains du bled, la CGT parce qu'elle avait le monopole syndical, et même finalement les patrons, qui s'étaient fait à l'idée qu'après tout, tant qu'à avoir des syndicalistes sur le dos, autant qu'ils fussent encadrés par un appareil responsable.

Bien joué, les cocos.

Beau jeu, mais jeu dangereux.

Le système local se dérégla au rythme où la France, tout autour de lui, implosait – c'est-à-dire d'abord très lentement, puis de plus en plus vite. Finalement, au début de la Grande Crise, dans les années 2010, tout était parti à vau l'eau, d'un seul coup d'un seul. Une à une, les usines du coin furent délocalisées en Chine, en Inde, au Brésil. Plus de boulot du tout pour les prolos du coin, la misère.

Ça faisait pas mal de temps déjà que les cocos sentaient venir les ennuis, les vrais. Depuis les années 1980, la logique aurait voulu que les arbis retournent au bled, puisqu'il n'y avait plus de boulot en France. Seulement, problème : du boulot, y en avait pas non plus au bled. Grosse cagade : des tonnes d'arbis paumés, et pas de boulot à leur donner. Ce bordel dura trente ans. Trente ans de pourrissement ininterrompu.

Au début du bocson, les cocos crurent résoudre le problème en multipliant les emplois assistés. Ce qui deviendrait un jour l'extrazone 934 fut, pendant quelques temps, le paradis des animateurs de rue. Un vrai miracle, financé par les

deniers publics, un peu parce que l'Etat banquait pour éviter l'explosion, un peu parce qu'il restait encore quelques entreprises – des sales capitalistes qui, impôts locaux aidant, renflouaient les caisses des cocos, à la mairie.

Et puis on était arrivé au bout du bout. Plus d'usines, plus de sièges sociaux, plus d'impôts locaux. Et donc, pour finir : presque plus d'emplois assistés.

Là-dessus, sans crier gare, les Frères du Renouveau ramenèrent leur fraise dans le débat – des néomusulmans en transe, une secte d'allumés venus tout droit du Pakistan. Un guerrier de Dieu se pointa à la mairie et dit au maire : « Bonjour, ou bien vous faites ce que je dis, ou bien, aux prochaines élections, nous présentons une liste contre vous. »

Le maire coco fit son choix. Il répondit au mec des Frères du Renouveau : « On vous écrasera, c'est tout. On tient cette ville. Dans les quartiers, tout le monde saura que celui qui vous soutient perd son logement, son boulot s'il en a un, ses allocs sinon. Et maintenant, dégagez ! »

Mauvaise pioche, le coco.

Le mec des Frères du Renouveau demanda à l'imam du coin de réunir quelques fondus hallal. Résultat : sept mecs d'origine maghrébine, un Noir, deux Français convertis. Réunion des mecs dans une cave de la cité, le Frère déclara en substance : « Serait temps de faire la loi, puisqu'on est chez nous. »

Les têtes brûlées dirent : « Nous, on veut bien, mais on a un boss. Faut son accord. »

Le caïd, à cette époque-là, c'était un certain Ahmed, le prédécesseur du prédécesseur de Mokara, le prédécesseur de K2. Prudent mais ouvert à la discussion, cet Ahmed présenta au Frère les doléances du petit commerce : « Nos frères vivent grâce au pognon de la municipalité. Le maire nous donne des emplois fictifs. Des couvertures pour nos dealers. On en a besoin, de tout ça. »

Le Frère répondit : « Pas de problème, je garantis des emplois bidons tant que t'en voudras, j'en réponds. »

Deux jours plus tard, le néomusulman s'est pointé avec un Paki. Ce mec était le représentant d'une société indienne qui cherchait à s'implanter en France pour faire du retraitement de déchets. Cette boîte fonctionnait en Inde depuis des décennies, au départ avec des capitaux américains – les Ricains voulaient les industries polluantes loin de chez eux. Maintenant, l'Inde avait du pognon, en tout cas plus que l'Europe salement déglinguée, et l'Inde avait aussi des problèmes d'eau à faire crever Calcutta. Le moment était venu d'implanter l'usine à merde ailleurs, dans un nouveau pays pauvre. Et la France, pour ça, c'était parfait.

Les Indiens, à cette époque-là, avaient plus ou moins passé un deal avec une société pakiste pour les représenter en France. Attendu que la France était un pays

musulman, ou disons en voie de le devenir, les Pakis y étaient comme chez eux. Ces enfoirés de Pakis avaient tout prévu : contact fut pris avec le gouvernement français, un ripou donna son accord contre une grosse enveloppe. Scénario : une zone de développement industriel prioritaire serait déclarée pile sur le territoire d'implantation, avec franchise fiscale pour les investisseurs. Le Paki était d'accord pour confier au crew du petit père Ahmed la responsabilité de la milice locale, en échange de quoi de dernier devrait tenir le territoire, pas de racket incontrôlé, la main d'œuvre prise en main, tout ce qui s'en suit.

Ahmed avait tout de suite pigé que c'était le jackpot. Plus besoin d'aller demander des emplois bidons au maire coco : maintenant les emplois, ce serait carrément lui, Ahmed, qui les fournirait directement à ses sbires ! Le rêve du truand, devenir flic à la place des flics, était en train de se concrétiser.

C'est comme ça que tout avait commencé, pour l'extrazone 934. Le gang de K2, trente ans plus tard, était encore formé pour l'essentiel par les enfants et les petits cousins des sbires d'Ahmed la terreur.

*

La suite, à l'époque, ce fut la double revanche des bronzés.

La première revanche, évidemment, fut surtout celle de ces connards de financiers indiens. Celui qui a le pognon passe en premier, c'est comme ça. L'Inde était à l'époque un pays étrange. Deux cent millions de Bengali allaient bientôt devoir fuir leur pays submergé, trois cent millions de pauvres crevaient à petit feu dans les mégapoles, mais pendant ce temps-là, les groupes industriels indiens détenaient une trésorerie à faire exploser les coffres de l'Eurobank.

Ça les faisait salement bicher d'exporter leur industrie foireuse vers les anciennes puissances coloniales, les Indiens. C'était la revanche des mecs en costard, et ces mecs-là triquaient comme des malades à l'idée de condamner des Blancs à respirer la merde, cette merde industrielle atroce qui, depuis cinquante ans, faisait étouffer les miséreux dans les faubourgs de Calcutta. Putain, quel pied, d'imaginer ces faces de craies, ces enculés d'européens, obligés de boire la flotte à goût de pisse et d'acide qui coulait maintenant, noire et puante, à travers tous les fleuves souillés de l'Inde éternelle ! Quand ils y pensaient à tout ça, les Indiens, ça les faisait triquer, et ça se voyait.

Après, il y eut l'autre revanche, celle d'en bas, celle de la rue, celle des gangs « d'immigrés de la quatrième génération », comme on disait à l'époque dans les provinces francophones de l'Union Européenne. Ce fut la revanche des petits dealers de quatorze ans, des gamins qui vivaient la nuit et dormaient le jour,

et qui n'avaient jamais rien connu de la vie que du béton, du shit et le rap raciste antiblanc qui résonnait à travers les quartiers *no go*, tout le temps. Ce fut la revanche des paumés, la revanche des mecs qui n'étaient personne et qui n'étaient nés nulle part. Et cette revanche-là, bien sûr, fut moins soyeuse que celle des Hindous en costard classieux. Ce fut la revanche au ras du bitume.

Ce qui se disait dans les halls, à l'époque, quand les Nordafs et les Afros parlaient des mecs de la mairie, c'était quelque chose comme :

« Connards de cocos, connards de bourgeois de gauche. Pendant un demi-siècle, vous nous avez tenus par les couilles, tas d'enflures. Vous jouez les potes avec nous, mais on n'est pas dupes.

« Vous n'êtes pas nos amis. Aucun enculé de Blanc n'est notre ami. Et nous allons vous le prouver. On est du côté du manche, et ça va faire mal. »

Et ouais, ça avait fait mal.

Le petit père Ahmed n'était pas un tendre. Pour entrer dans son crew de malade, fallait commencer par une baston avec un ancien, une explication velue à la batte de base-ball cloutée. Le principe était : le combat dure une minute, si tu es vivant à la sortie, tu rentres dans l'équipe. Pour tenir le choc, les mecs se sniffaient à la colle, juste avant. C'était ça, le crew d'Ahmed : une vraie bande de fondus.

Le jour où ces mecs-là se sont lâchés sur les connards de petits pédés de la mairie, fils de bourgeois un pouce dans le cul l'autre dans la bouche, qui jouaient à la gauche pour faire genre, putain ce jour-là, ça a couiné sec. Les lopettes l'ont senti passé. Ces connards avaient organisé une manif contre l'implantation de l'usine de retraitement de déchets. Ils avaient organisé cette manif avec quelques centaines de mecs qu'ils tenaient par les couilles, des types qui devaient leur boulot ou leur logement à la mairie.

Mauvaise pioche, mauvaise pioche.

Des flics virent parler à Ahmed, la veille du jour fatal.

« Demain, on compte sur toi pour éviter les ennuis, tous nos effectifs sont pris ailleurs. »

Message reçu cinq sur cinq.

Ahmed et sa bande tombèrent sur la manif avec leurs battes de base-ball cloutées. Y a eu du connard de pédé de gauche éclaté. Ces branleurs suppliaient : « Nous frappez pas, on vous veut pas de mal, on manifeste pour le bien du quartier. »

Dans ta gueule, enculé ! Prends ça pour mon arrière grand père, qui a été tué pendant la révolution contre les colons. Prends ça pour mon grand-père, qui a

trimé toute sa vie sur une chaîne pour que le tien puisse rouler dans sa caisse de bourge. Prends ça pour mon père, qui n'a jamais pu trouver de boulot, qui a largué ma salope de mère, qui s'est fait flinguer y a dix ans pour une histoire de shit, du shit qu'il revendait aux enculés dans ton genre.

Du sang sur la chaussée. De la cervelle de petit pédé, éclatée, étalée sur le trottoir en couche épaisse.

Bienvenue en Enfer, salauds de Blancs.

Après ça, on savait qui assurait l'ordre, dans le quartier.

La suite : du velours. Dès le lendemain, le maire est allé trouver les Frères du Renouveau. Ils l'ont envoyé paître, évidemment. Alors ce con de coco est allé trouver des pontes de son parti, à Paris. Ils l'ont envoyé chier idem. « Y a du pognon indien à récupérer, le quartier sera tenu, t'as fait ton temps » : voilà le discours.

Exit le coco. Il est parti chanter l'Internationale dans une intrazone rurale, perdu dans ses rêves de révolution à la con. Le prolétariat immigré avait le choix entre la révolution et la revanche raciale, et le sous-prolétariat avait choisi à la place du prolétariat. Classique, tout cela. T'aurais dû t'y attendre, le coco.

Les Indiens installèrent leur usine dans la foulée. Et depuis près de trente ans, les affaires tournaient rond comme ça. De temps en temps, il y avait des accidents du travail, et les mecs crevaient. Y avait pas d'assurance, ça faisait partie du deal. En contre partie, les mecs avaient du boulot, de quoi manger et de quoi boire. Par rapport à ce qui se passait au même moment en Afrique, c'était le paradis sur terre.

*

Tel était le monde de Karim Killer, dit K2. Un monde qu'il avait reçu en héritage deux ans plus tôt, quand Mokara s'était fait dessouder, balle en pleine tête, sniper, lors d'un deal qui avait mal tourné.

Et maintenant, lui, Karim, attendait le passage des flics, à la lisière de l'extrazone, tout près du point de contrôle tenu par les milices noires, juste derrière l'avenue Nelson Mandela.

Les flics, il avait une proposition à leur faire.

K2 voulait des chiens. Des pitbulls, ou bien des dobermans, ou bien des rottweilers. Dans les extrazones dures, le trafic de chiens de combat était directement maqué par les flics de la PC. En général, ces connards de PC se la jouaient plutôt sommet de la chaîne alimentaire, ils rackettaient les racketteurs, ils ne mettaient jamais la main à la pâte. Mais pour les chiens, c'était différent.

Une passion. Un hobby. Apparemment, les flics de la PC estimaient que les chiens de combat étaient leur territoire, rien qu'à eux.

Ils étaient bons, d'ailleurs, dans ce job. Quand tu voulais un pitbull pour faire le beau dans la rue, tu pouvais t'adresser aux blackos de la 932 ou, encore mieux, aux faces de craie de la 937. Mais pour un vrai chien de combat, qui te ferait rafler la mise dans une soirée Trophée, une de ces soirées où les bandes s'affrontaient par chiens tueurs interposés ? – Alors là, y avait pas photo : seul la PC pouvait te fournir. Leurs clebs : des champions, immanquablement.

K2 avait besoin de chiens parce que son crew venait de perdre, coup sur coup, trois combats au Trophée. Mauvais, ça, pour le capital réputation. Fallait en mettre un coup. K2 voulait un chien de classe, un champion.

Avec les mecs de la PC, le deal était de toute beauté. Ils fournissaient les clebs, et en plus, ils assuraient le service après vente, ces marioles.

Quand un clebs avait perdu un combat, en général, il était amoché, mais pas mort. Fallait bien lui trouver une utilité. C'était là que la combine était finaude. Les mecs de la PC récupéraient les clébards, mais seulement après qu'on leur ait fait ingurgiter quelques sachets de sucreries du genre prohibé.

Pour ce que K2 en savait, les flics de la PC-Extrazone utilisaient ces clebs soi-disant trouvés pour passer en douce la came sous le nez de leurs collègues de la PC-Intrazone. Ou bien les mecs de l'intrazone étaient au parfum et c'était juste un truc pour leur éviter de se mouiller – Karim n'était pas au courant de tout, les flics lui disaient ce qu'ils voulaient bien lui dire.

En tout cas, à l'arrivée dans Paris, il ne restait plus qu'à attendre que les clébards éjectent par l'arrière-train les petites capsules qu'on leur avait fait gober par le museau – ou bien peut-être que les flics éventraient les clebs pour récupérer la marchandise, allez savoir.

C'était une filière sûre, et K2 l'avait utilisée plus d'une fois. Avec ces saloperies de détecteurs renifleurs, il était de plus en plus difficile de faire entrer la came dans l'intrazone, et finalement, il n'y avait pas tellement de mulets prêts à gober vingt ou trente capsules de came, avec toujours le risque qu'une capsule s'ouvre par hasard dans tes tripes, et alors adieu Berthe.

Ouais, cette histoire de clebs, c'était vraiment tout bénéfice. D'ailleurs, même quand on n'avait pas de chien de combat amoché sous la main, on pouvait toujours récupérer des corniauds dans les rues et les utiliser comme mulets. C'était une des raisons pour lesquelles on trouvait si peu de chiens errants dans les extrazones – l'autre raison, c'était les clochards, qui bouffaient les clebs et les chats maintenant que les poubelles elles-mêmes étaient raclées jusqu'au fond par des crevards de tous poils.

Pour l'instant, Karim pensait à tout ça, aux flics de la PC, au clebs de combat qu'ils lui avaient promis – « un champion, tu verras ! » Il pensait à tout ça et de temps en temps, il échangeait un mot avec Moke, qui était assis sur le trottoir, à côté de la bagnole et qui jouait à une connerie de jeu vidéo 3D, le casque sur la tête, le gant magique enfilé sur sa grosse patte. Moke faisait des grands gestes, comme s'il était en train de livrer un combat de boxe.

« Moke, enlève ce casque, retour au réel, mec ! »

« Eh, Ka, laisse aller, mec ! »

K2 observa Moktar, dit Moke, par la vitre baissée du quatre-quatre blindé. Dans les extrazones, on manquait du nécessaire. Pas d'eau potable, sauf pour les privilégiés qui pouvaient se payer une installation de purification. Pas de bouffe, souvent, ou alors de la bouffe dégueulasse. L'air puait, les murs pas ravalés puaient, les couloirs en ruine puaient, les appartements miteux puaient. On n'avait pas le strict nécessaire, mais, curieusement, le superflu n'avait jamais manqué.

Les jeux vidéo hyper-réel, les hypergames comme on les appelait. Voilà un exemple de ce qui n'avait jamais manqué. Tout comme les films 3D, tout comme les simulations tactiles cybersexe, tout comme la came, n'importe quelle came, tout comme l'alcool, tout comme le jeu, les putes et les bijoux m'as-tu-vu qu'arboraient la plupart des caïds pour marquer leur statut – Moke, par exemple, qui se baladait avec deux gourmettes en or, une chaîne en or énorme et un clip dentaire en platine incrusté de diamant.

K2, lui, ne portait pas ces merdes.

« Moke, tu ressembles à un connard de black, les clips dentaires et les chaînes en or, c'est pour ces pauvres cons de blackos, mec ! »

« Lâche-moi, Ka, c'est la classe, le platine. »

K2 s'inquiétait pour Moke. Ou plutôt : à cause de Moke, il s'inquiétait pour le crew. Trois ou quatre ans plus tôt, c'était lui, K2, qui jouait les doublures, et c'était son frère aîné, l'autre Moktar, dit Mokara, qui le briefait, qui le formait, qui lui apprenait comment on défend son CP, son capital réputation, dans l'extrazone. Et il écoutait, K2, il enregistrerait.

Quand Mokara s'était pris une bastos, deux ans plus tôt, lui, K2, avait tout naturellement pris la tête du crew. Il n'y avait pas eu de contestation, ça s'était fait comme sur un tapis de billard. Tout le monde savait que K2 était l'adjoint de Mokara, personne ne contestait sa position. Mokara hors jeu, K2 avait pris la relève, et l'unité du crew avait été préservée.

Les choses ne se passeraient pas de la même manière pour Moke, si K2 se faisait avoir. Moke n'écoutait pas, Moke croyait que c'était arrivé, Moke passait

son temps à se bourrer le nez ou à bourrer les putes, il avait dix-huit ans et il continuait à se défoncer à longueur de journée avec ses conneries de jeux vidéo hyper-réels.

Là, en ce moment, Moke jouait à un nouveau jeu, un jeu de baston. C'était le visiteur qui lui avait fourni, à Moke, ce jeu-là. De la contrebande, produit encore en test chez Synacgame, premier fabricant mondial de jeux vidéo s'il vous plaît.

Le visiteur, c'était un intrazonard réfugié depuis deux semaines chez K2. Un mec salement friqué : il avait réglé pour trois mois de protection, et il avait réglé en beaux eurodollars francs du collier. Et il en avait encore d'autres, des eurodollars, l'enfoiré.

Tant que le visiteur en aurait, de l'eurodollar, K2 le protégerait, l'hébergerait et lui procurerait même des putes, s'il en voulait. Et puis, quand le visiteur serait repassé, K2 lui indiquerait le chemin de la sortie. C'était le deal, ça, et le mec le savait. Et le mec savait aussi que K2 respecterait le deal parce qu'il en allait de son CP, et K2 savait que le mec le savait. La loi, dans les extrazones, c'était la concurrence, et ce n'était pas l'intérêt de la 934 que les visiteurs préfèrent aller se planquer ailleurs, par exemple chez ces crétins de la 932.

Outre ses eurodollars, le visiteur s'était pointé avec dans sa valise ce nouveau jeu vidéo – « nouveauté mondiale », avait-il précisé en l'offrant à Moke, dingue d'hypergame, comme lui. Depuis, Moke se shootait à ce truc à longueur de journée. Son addiction à ces conneries d'hypergames avait toujours été un sujet d'étonnement pour K2, mais là, ça dépassait l'entendement. Rester dix heures d'affilée à jouer à cette connerie, quand on avait le fric et le CP pour se faire n'importe quelle pute de l'extrazone, et tout ça à dix-huit berges passées. Fallait être con.

K2 avait essayé de mettre du plomb dans la tête de Moke. Moke était son cousin, c'était aussi de loin le meilleur *street fighter* que K2 ait jamais vu. Et c'était, indiscutablement, un garçon doué d'un véritable charisme.

Mais le problème, c'est qu'il n'écoutait pas. Pas vraiment.

« Moke, on doit réfléchir avant de bouger, toujours. »

« Eh, Ka, on est les rois du monde, on fait la loi ! »

« Moke, t'es qu'un gamin. On est les rois de notre monde, ok, mais notre monde, c'est le trou du cul du vrai monde. »

« Eh Ka, de quoi tu parles ? »

« Je parle de la vérité, Moke. Ne sois pas dupe, Moke, ne sois pas dupe. »

« Eh Ka, de quoi tu parles ? »

« On te dit : tu es le roi du monde parce que tu peux te payer des merdes inutilles, Moke, des merdes que les losers du coin ne peuvent pas se payer. Mais regarde mieux, mec. Sois lucide. »

« Lucide de quoi, Ka ? De quoi tu parles ? »

« Je parle de la vérité, Moke. Les rois du monde sont les gens qui te procurent ces merdes inutilles. Les rois du monde sont les mecs qui possèdent ce qui est utile. Toi, tu es leur esclave, Moke. »

« Eh Ka, personne ne fait obéir Moke la Mort ! »

« Tu es un enfant, Moke. Ils te font obéir parce que tu veux ce qu'ils veulent te faire vouloir, tu comprends ça ? »

« On est les rois du monde, Ka. On est les rois du monde. »

« On est les cafards en chef de la poubelle d'un appart habité par des junkies, Moke. Les cafards en chef, voilà ce qu'on est. »

« Ouais, mec, ouais... »

Et puis ça s'arrêtait là, toujours. Moke n'écoutait pas, il ne comprenait pas les choses. Il croyait que c'était bien assez comme ça, bien assez d'être le caïd du crew qui tenait la 934. Les rêves de K2, qui avaient été auparavant ceux de Mokara, il ne les comprendrait jamais. Il ne savait pas qu'il y avait un monde derrière les limites de l'extrazone, et que tout ce qu'on faisait ici, dans l'extrazone, ne pouvait avoir de sens que pour conquérir ce monde-là, le monde réel, au-delà des parois de la poubelle de l'appart de junkies. Parfois, en considérant Moke, K2 se disait que tout était vain dans sa vie, et qu'après lui, il n'y aurait plus personne, dans l'extrazone, pour se souvenir du sens du mot « fierté ».

Ouais, près de trente ans plus tôt, Ahmed et son crew avaient pété la gueule aux petits Blancs. Sur le moment, super.

Et puis après, trente ans après, au bout du compte ? – Eh bien au bout du compte, c'est sûrement pas comme ça que tu vas progresser, bougnoule.

*

La PC était à l'heure, comme toujours. Les flics garèrent leur blindé à côté du quatre-quatre de K2. C'était un vieux VAB de l'ex-armée française, repeint aux couleurs eurocorpo, jaune et bleu. La mitrailleuse avait été remplacée par un puissant canon à eau, arme anti-émeute d'une grande efficacité, mais dans le véhicule, il y avait un véritable matériel de guerre – fusils d'assaut, grenades, lance-roquettes. En temps normal, tout ça dormait dans un coffre sous scellés, au fond du VAB. Mais ça pouvait sortir en dix secondes chrono, et les flics

avaient autorisation de tirer à balles réelles en cas de danger « immédiat ». C'était typique de la manière de procéder de la PC : sur le blindage, un canon à eau, mais sous le blindage, des fusils d'assaut.

Le chef flic descendit du VAB, et juste après lui un grand type en uniforme noir de la PC, avec à la main une laisse. Au bout de la laisse, il y avait le pitbull le plus gros et le plus musculeux qu'on puisse imaginer. La bête avec une muselière en cuir et en acier poli, elle roulait des yeux noirs et brillants à la fois.

« Ok, » dit chef flic. « Voilà le colis. »

Il avait un fort accent étranger, allemand ou peut-être hollandais, K2 hésitait et d'ailleurs il s'en foutait. Pour l'instant, il n'avait d'yeux que pour le clebs.

Les clips dentaires de Moke : de la connerie, ça ne prouvait rien. Les gourmettes en or de Moke : de la connerie aussi, personne ne va accorder du CP à un keum pour des histoires de chaînes en or, ces trucs-là, ça ne marche qu'avec les taspés, et encore.

Mais ce pitbull-là, c'était autre chose. C'était un investissement. Un investissement en came qui allait rapporter du CP. Beaucoup de CP. Il suffisait de voir rouler les muscles sous les flancs de la bête pour comprendre que c'était un champion. Les autres crews verraient ça, au Trophée, ils verraient ça et ils penseraient : « respect pour la 934, ils se sont payé LE chien de combat de l'année, celui qui va faire un carnage. »

Dans le coffre du quatre-quatre de K2, il y avait deux autres clebs. Un chien de combat amoché sérieux au dernier trophée, et une espèce de bâtard un peu fou, ramassé dans la rue l'après-midi même. Tous les deux avaient les tripes farcies de capsules remplies de came, ce qui se faisait de mieux dans le genre, arrivage tout droit d'Afghanistan, la filière paki. C'était le deal, avec en prime, petite sucrerie pour la PC, une grosse liasse d'eurodollars.

Le temps d'échanger les clebs et de compter quelques biftons, l'affaire était dans le sac. Les mecs de la PC remontèrent dans leur VAB, K2 et Moke dans leur quatre-quatre, et le convoi s'ébranla.

En temps normal, c'était des sous-fifres qui accompagnaient la PC dans sa tournée, mais pour l'occasion, K2 avait décidé de s'y coller. C'était l'occasion de parler avec Moke.

Le problème, c'est que Moke n'avait pas envie de parler. Assis à la place du mort, le masque de virtualité sur la tête, il continuait à jouer à son jeu à la con, en mode commande, cette fois. Il tapotait nerveusement le dos du gant enfilé sur sa main gauche, et de temps en temps, un juron lui échappait.

« Saleté de mode commande ! »

K2 conduisait lentement à travers les rues de l'extrazone, sans rien dire. Il avait renoncé à sortir Moke de son délire. Ces hypergames, décidément, fonctionnaient comme une addiction, une véritable addiction.

Soudain, K2 prit une décision.

Il allait se choisir un nouvel adjoint.

Moke ne faisait pas le poids, décidément. C'était un gamin, un gamin pour la vie.

CHAPITRE III

LES ROUAGES DE LA MACHINE

Quinze jours plus tard. Fin janvier.

Stéphanie Berg au volant d'une voiture banalisée, une Opel, quelque part dans Paris Intrazone.

Elle avait sommeil. Depuis quelques jours, elle dormait mal, elle était fatiguée. Elle conduisait et gambergeait, en même temps, malgré son mal de crâne. Elle allait au rendez-vous d'un informateur, une certaine Hélène Pelletier. Et tout en conduisant, elle faisait les comptes.

Il s'en était passé, des choses, depuis quinze jours.

D'abord, il y avait eu l'appel de son contact à la PC.

« Allô, inspecteur Berg ? Ici le capitaine Richter, brigade PB93. Nous avons quelque chose pour vous. On a peut-être logé votre code rouge. »

Un fort accent teuton. Ou hollandais, peut-être, Berg n'était pas certaine.

« D'accord, j'arrive. »

Deux heures plus tard, elle se trouvait Porte de la Chapelle, dans les locaux de la brigade PB93, devant le capitaine Richter. Rosso n'était pas venu avec elle, il avait un truc à faire, une histoire d'indics. Rosso avait ses indics, elle avait les siens. C'était un fait entendu dans leur équipe, ô combien soudée pourtant : chacun ses indics.

On n'est jamais trop prudent.

Le capitaine Richter était un grand type dégingandé, le genre de gars qui affecte de ne rien prendre au sérieux – sauf ce qui est vraiment sérieux, évidemment. Il y avait un smartcom portable posé sur son bureau et, lorsqu'il l'ouvrit et le tourna vers Berg, celle-ci constata que le lecteur vidéo était ouvert. Elle revécut soudain la scène qu'elle avait vécue un mois plus tôt, avec Yann Rosso et Isabelle Cardan – mais cette fois, c'était elle, Stéphanie Berg, qui jouait le rôle du spectateur.

« Depuis quelques temps, » expliqua Richter, « nous utilisons une nouvelle technique pour collecter de l'information chez nos bons amis des ethnomilices, explorer leurs liens éventuels avec certains gangs de narcotrafiquants, ce genre de choses. »

Berg cligna des yeux, signe qu'elle n'était pas dupe. Elle était comme tout le monde dans la police : elle savait très bien comment le système fonctionnait. Mais elle était aussi comme tout le monde dans l'Union Eurocorpo : elle faisait semblant de s'en accommoder. Si Richter avait des pudeurs, elle les respecterait.

Silence, toujours. L'avenir appartient à ceux qui dévoilent sans se dévoiler. Si Richter veut parler la langue de bois, réponds-lui en langue de bois. S'il parle de liens « éventuels » entre milices et narcotrafiquants, faisons comme si les liens étaient « éventuels ». Faisons comme si, toujours. L'avenir appartient à ceux qui font comme si, jusqu'au moment où ils peuvent faire autrement.

Richter poursuivait : « Grâce à quelques agents à nous, nous avons lancé une nouvelle mode chez ces messieurs : les combats de pitbulls. Ça fait fureur. Chaque semaine, les crews organisent ce qu'ils appellent le 'Trophée'. C'est un peu l'équivalent local du prix d'Amérique, si vous voulez, le rendez-vous du gratin, le truc hype par excellence, d'un côté ceux qui en sont, de l'autre ceux qui n'en sont pas. »

Richter esquissa un sourire guilleret.

« Vous n'êtes plus habitués à travailler dans les extrazones, maintenant, à la Criminelle. C'est la PC qui traite, dans ces coins-là. Croyez-moi, nous nous amusons bien avec nos voyous nouvelle formule. »

Berg haussa discrètement les épaules. Richter n'avait pas besoin d'apporter ce genre de précisions. S'il avait un complexe vis-à-vis de la Crime, comme pas mal de types dans la PC, c'était son problème.

« Ils sont encore plus prévisibles et programmés que nos bons vieux truands d'avant, » reprit Richter, toujours sur le ton de la plaisanterie. « Leurs codes vestimentaires, leurs attitudes, leur fonctionnement individuel et collectif : rien, jamais, rien ne vient nous surprendre. Pour dire les choses en gros, il nous suffit de lancer une mode pour qu'ils l'adoptent. »

Soudain, Richter redevint sérieux.

« Bon, maintenant, inspecteur, je vais vous confier un petit secret que votre hiérarchie n'a pas forcément besoin de savoir. On travaille en off, là. »

« D'accord. »

Berg n'était pas surprise par la demande. C'était monnaie courante, dans la police, depuis quelques années. Le « off » était une pratique admise, un moyen d'empêcher les fuites, ou en tout cas de les retarder.

« C'est nous qui vendons les meilleurs chiens de combat à ces messieurs de la gâchette facile. Nous avons monté une fausse filière de corruption, et nous leur vendons des chiens. Ces chiens sont équipés de nano-caméras planquées dans leurs yeux. Il y a des microphones miniaturisés dans leur pelage, aussi, c'est très bien dissimulé, on ne sent rien en passant la main dans leurs poils. »

Berg savait que ce genre de chose était techniquement possible, mais c'était la première fois qu'elle entendait parler d'une application pratique. Elle ne put s'empêcher de faire une mimique approbatrice. Richter sourit, content de son effet.

« Et mon code rouge, dans tout ça ? », reprit Berg.

« Votre code rouge ? – Eh bien, votre code rouge, il a fait surface il y a exactement trois jours. Lors du dernier 'Trophée'. Un 'Trophée' assez mouvementé, justement. »

Richter donna un petit coup de doigt sur le clavier du smartcom. L'écran, qui était passé en veille, se ralluma.

Richter lança la vidéo.

Au départ, on ne voyait pas grand-chose. On entendait des cris, et des visages, plus ou moins brouillés.

« Nous sommes à la fin du combat de chiens. Notre champion du moment l'a emporté. Il est amoché, mais il l'a emporté. Il appartient à un certain Karim Saïdi, dit Karim Killer, dit K2. C'est un chef de bande, nous lui avons laissé l'extrazone 934 comme turf. C'est un garçon intelligent. Un contact fiable pour nous, au sein de la pègre locale. »

Richter arrêta la vidéo d'un geste rapide.

« Maintenant, là, regardez ! »

Du doigt, il pointa un visage dans la foule.

Berg se pencha et examina le visage en question.

« Oui, » dit-elle, « ça lui ressemble beaucoup. Vous avez fait un test de reconnaissance par ordinateur ? »

« Affirmatif. La forme du visage, des oreilles, l'angle facial : tout correspond. C'est votre homme. »

Berg marmonna : « Ce type est un pur produit de l'intrazone. Tendance hyperzone, même. Il se retrouve quinze jours après sa fuite invité à une soirée privée en plein milieu des extrazones. Etonnant, non ? »

« Oh, pas tant que ça. Vous savez, dans ces coins-là, quiconque se ramène avec un paquet d'eurodols a toutes les chances d'être invité dans les soirées de l'aris-

tocratie locale. Non, ce qui est beaucoup plus étonnant, inspecteur, c'est la suite du film. »

Richter relança la vidéo.

Moteur, on tourne.

« Nous avons coupé environ deux heures d'enregistrement, après. Rien d'intéressant. La suite, ça se passe dans un entrepôt, à la lisière entre la 933 et la 934. »

Le chien doit se tenir couché, on voit le sol au premier plan, un sol sur lequel des ombres vont et viennent. Quelqu'un dit, avec le phrasé heurté caractéristique des extrazones nordafs : « Tu n'as pas à me manquer de respect. Tu sais ce que ça veut dire pour mon CP. »

Une autre voix : « Moke, arrête, j'ai pris ma décision, c'est tout. Kimi est mon bras droit, tu restes avec nous ou tu quittes le crew, mais Kimi est mon bras droit. »

« Enfoiré, enculé de ta mère ! »

« Moke, ma mère est ta tante. Alors tu te calmes, ou on te calme, vu ? »

Une autre voix : « Moke, arrête avec ce gun, on n'est pas dans tes conneries d'hypergame, là, ok ? »

La voix qui vient de parler de mère et de tante, plus tendue : « Reste en dehors de ça, Kimi. C'est mon problème. Moke, tu ranges ce gun, et tu te calmes, mec. »

« Enfoirés d'enculés de vos mères ! »

« Moke, tu remets ce gun là où il se sent bien, dans son holster, et tu restes cool. C'est pas bon, là, mec, c'est pas bon. T'es pas lucide. »

« J'emmerde ta lucidité. Ceux qui se disent lucides croient qu'ils savent, mais ils ne savent rien. »

« Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? »

« Eh, Moke, t'es pas dans ton état normal, là. C'est pas bon, mec. »

« Tu sais rien, Ka. Moi, je sais. Ceux qui sont lucides, ce sont ceux qui sont vivants. Les sages savent. Je suis armé par l'homme, l'homme m'a dit ce que j'avais à savoir pour être armé. »

« Moke, arrête. Abaisse ce gun, Moke. C'est chaud, là. »

La suite est assez confuse. On entend le dénommé Moke dire quelque chose comme : « Dans l'autre vie, je suis ton bras droit, Ka. Pour toujours. »

Puis il y a deux coups de feu rapprochés. Bang, bang. On entend un bruit de corps qui tombe, mais on ne voit rien. Le chien se lève, tout tourne devant la caméra, mais on ne voit toujours rien.

Enfin, on discerne un homme, debout, un flingue à la main, une expression de sidération complète sur le visage.

« C'est le surnommé K2, » expliqua Richter en arrêtant la vidéo. « Le reste n'est pas très intéressant. »

« Que s'est-il passé au juste ? »

« Nous pensons que K2 a abattu le dénommé Moke après que celui-ci a dézingué le dénommé Kimi, que K2 avait choisi pour remplacer Moke dans son organisation. Un problème d'organigramme, si vous voulez. »

« Vous pensez ? Le double homicide n'a pas été constaté ? »

« Eh, inspecteur, ces types-là ne risquent pas d'appeler la police. Et nous n'avons aucune envie de griller notre plan clébards en leur laissant comprendre que nous savons pourquoi Moke et Kimi sont aux abonnés absents. Donc, officiellement, il ne s'est rien passé. »

Berg réfléchit rapidement.

« Les propos décousus de ce Moke ressemblent beaucoup à ceux tenus par Blanco, notre code rouge, il y a quinze jours. Je peux récupérer une copie de cet enregistrement ? »

« Négatif. Mais vous pouvez le consulter ici tant que vous voulez. Vous pouvez prendre des notes également, si vous le désirez, du moment qu'elles sont manuscrites. »

« C'est très bizarre, » avoua Berg, déconcertée.

« Ah, ça, pour ce qui est d'être bizarre, c'est bizarre, » approuva Richter. « J'ai lu le dossier du sieur Moke. A part les hypergames, les bijoux tape-à-l'œil et les flingues, ce mecton ne s'intéressait à rien. Alors quand il se met à prendre un délire mystique tendance illuminé religieux, c'est bizarre, je confirme. J'ai vu dans votre avis de recherche pour Blanco qu'il était considéré comme un tueur psychopathe de la catégorie des mystiques du sang, ou quelque chose d'approchant. Vous croyez qu'il a converti le gamin à son délire ? »

Berg haussa les épaules en signe d'ignorance.

« Bref, » reprit Richter, « c'est bizarre, comme vous dites. Eh bien, moi, inspecteur, je n'aime pas les trucs bizarres qui arrivent dans mon coin. Derrière le rempart périphérique, j'ai un ou deux millions de paumés qui n'ont rien à perdre, et un mystique du sang capable de faire des émules, dans le circuit par chez moi, ça me rend nerveux. »

Richter se pencha en avant vers Berg et planta ses yeux dans les siens.

« Dès qu'on trouve un moyen d'exfiltrer votre client, on se le fait ? Dès qu'on trouve un moyen sûr, et pas avant. Deal ? »

Berg trouvait que Richter avait joué franc-jeu. Plus même qu'on aurait pu s'y attendre.

« Deal, » répondit-elle, en regardant l'homme droit dans les yeux.

Evidemment, à ce moment-là, elle ne pouvait pas imaginer que très vite, la question Blanco deviendrait sans objet.

*

Berg, toujours au volant de sa voiture banalisée. Devant elle, le tunnel des halles. Le parcours était encadré d'hologrammes publicitaires. On avait l'impression de rouler à travers une sorte de réalité virtuelle d'un bout à l'autre du tunnel. La première fois qu'on traversait ces projections 3D, ça surprenait, mais Berg n'y prêta pas attention. Elle était habituée.

Après le meurtre du surnommé Moke, elle avait fait un rapport à sa hiérarchie, un rapport « source verrouillée », comme on disait. En clair : « Voilà, je m'appelle Stéphanie Berg, je sais quelque chose d'important, mais je ne peux pas vous dire comment je le sais. Voilà ce que je sais, merci de ne pas me demander mes sources. »

Après, tout était allé très vite. Quelqu'un, tout là haut, en haut de l'organigramme des forces de police de l'Union Eurocorpo, province Neustrie, conurbation Paris-Banlieue, quelqu'un avait décidé qu'il fallait trouver ce Blanco, ce code rouge qui semait la mort. Du coup, Berg et Rosso, trois jours seulement après la note « verrouillée », s'étaient retrouvés devant Briard, le vénéré patron de la Crime Paris-Banlieue.

Berg revivait la scène, dans sa bagnole qui sortait du tunnel.

« Steph, Yann, à ma demande, on a fait du travail de recoupement, » commence le patron, alors que ses subordonnés s'installent dans son bureau.

Pause. Longue pause.

Ce qui n'étonne personne. Briard a l'habitude de laisser passer au moins vingt secondes entre deux phrases, systématiquement. Personne ne sait s'il le fait exprès pour énerver ses interlocuteurs, mais en tout cas, c'est l'effet obtenu.

« Depuis six semaines, onze personnes sont mortes à Paris de mort violente, assassinées ou suicidées. »

Pause. Rosso toussote.

« Enfin, plus de onze personnes sur tout Paris, bien sûr. Je veux dire. »

Pause. Berg se demande, pour la centième fois au moins depuis qu'elle connaît

Briard, si ce type est mentalement diminué, ou bien s'il fait juste durer le plaisir histoire d'emmerder son monde.

« Voilà, je veux dire : onze personnes sont mortes de mort violente ET présentent un point commun avec Blanco, ou avec ce... comment s'appelle-t-il, déjà... »

Longue pause. Briard reste absolument immobile. Il ne cligne même pas des yeux. On dirait une effigie du musée Grévin.

« ... Moke. C'est ça : Moke. »

Pause.

« Drôle de surnom. Comique involontaire. »

Nouvelle pause, plus prolongée cette fois. Rosso s'est un peu tassé sur sa chaise. Il attend la suite. Berg observe son supérieur hiérarchique attentivement. On dirait qu'il est en train de dormir.

Enfin, le bonze se réveille, et soudain, il parle. Trois phrases d'affilée, ce qui, chez lui, est l'indice d'une excitation extrême.

« Ces onze personnes présentent le même point commun entre elles, qui est aussi un point commun avec, à la fois, Blanco et Moke. Cela concerne les jeux vidéo produits par le groupe Synactis, et plus précisément par sa filiale jeux, Synacgame. Les onze personnes mortes de mort violente soit étaient connues pour pratiquer ces jeux, soit avaient travaillé sur leur mise au point, soit ont été tuées par quelqu'un qui les pratiquaient à haute dose. »

Rosso renifle.

« Probabilité de coïncidence ? »

Briard considère son subordonné avec attention. On dirait qu'il vient de découvrir la présence d'un intrus dans le bureau. Suit un silence prolongé.

Puis vient la réponse, comme à retardement.

« Infime. »

« Ah. »

Nouveau silence.

Puis Briard, d'une voix lente : « Vous allez prendre contact avec Synactis. Vous allez prendre contact avec une dame Virginie... comment s'appelle-t-elle déjà... Tessier. Euh non, pas Virginie, pourquoi je dis Virginie, moi... Caroline Tessier. Voilà, c'est : Caroline Tessier... C'est la responsable communication du groupe Synactis, enfin sa filiale Europe, si j'ai bien compris. »

Ce disant, le patron pose sur la table une feuille de papier, le nom et les coordonnées de la dénommée Tessier.

Rosso prend la feuille, la plie et la glisse dans la poche au revers de sa veste.

Berg se lève.

Briard fait : « J'ai autre chose à vous dire, les deux. »

Berg retombe sur sa chaise.

Briard, sur un ton monocorde : « Il y a trois nuits, vous avez couché ensemble. »

Silence. Rosso et Berg se regardent.

Finalement, Berg dit, en rougissant un peu : « Qu'est-ce que vous en savez, patron ? »

Briard répond avec seulement cinq secondes de latence : « Nous sommes la police, Steph. »

Berg dit : « Vous nous faites surveiller ? »

Rosso intervient : « Tous les intrazonards sont surveillés, Steph, et les flics le sont trois fois plus que les intrazonards normaux. »

Il y a un long silence. Pour la première fois, Berg remarque le tic-tac discret de la pendule de bureau.

Puis Briard, d'une voix sèche : « Je ne retiens pas ça comme une faute professionnelle, mais comme un incident indépendant de votre volonté. »

Silence. Tic-tac.

« Bien entendu, votre équipe sera cassée. Il est hors de question de vous laisser travailler ensemble plus longtemps. Je vous laisse un mois, un mois et demi, le temps d'expédier les affaires en cours. »

Tic-tac, tic-tac.

« C'est tout. Vous pouvez disposer. »

Rosso se lève.

« Ok patron. »

Berg demande : « Pourquoi ne peut-on pas continuer à bosser ensemble ? Nous sommes des professionnels, patron. »

Long silence.

Briard lève les yeux vers Berg. Un regard fixe, froid, ni agressif, ni amical. Ses yeux, quoi.

Puis, furtivement, une lueur – comme une étincelle, un brin d'amusement. D'attendrissement, presque.

« Si demain, Steph, lors d'une prise d'otage, tu reçois l'ordre d'abattre le preneur d'otage, et que le gars entre dans la ligne de mire juste en même temps

que Rosso, tu saisis la situation ? Bon, tu fais quoi ? Tu tires en prenant le risque de toucher Yann en même temps que ta cible, ou tu retiens ton feu ? »

Berg hoche la tête. Ouais, bonne question.

Silence. Tic-tac. Salopard de Briard. Salopard.

Tic-tac.

*

Le lendemain Berg et Rosso étaient devant Caroline Tessier, dans son bureau, au vingt-huitième étage d'une tour de la Défense.

En entrant dans le bureau, Rosso avait dû penser quelque chose comme : « Beau cul, la salope. » Berg avait pensé, plus sobrement : « La salope. »

L'immeuble Synactis était situé dans l'hyperzone à sécurité maximale Neuilly-la Défense-Puteaux, dites Zone NDP. La plupart des mégacorpos étaient concentrées là, à l'époque. Dans l'intrazone de Paris Intra Muros, la surpopulation était devenue telle qu'une loi réservait l'immobilier aux particuliers et aux commerces.

La Zone NDP bénéficiait de la meilleure sécurité dans toute la conurbation, meilleure encore que Paris Intra Muros. Une double barrière en gardait les accès, comme une palissade au pied d'une butte féodale.

Par les fenêtres du bureau de Caroline Tessier, on voyait les extrazones 925 et 926, deux des pires *no go areas* de la conurbation. Encore plus loin, on devinait l'extrazone 951, qui hébergeait la principale zone de transit pour les prisonniers en route vers les colonies pénitentiaires des extrazones rurales. Berg avait du mal à croire que d'ici, de ce bureau cossu, on discernait, au loin, le camp 9514.

Elle avait visité cette zone de transit, l'année précédente, pour une sordide affaire de meurtres dans le milieu de la prostitution infantile. Elle gardait un souvenir épouvanté de ce qui vu de loin ressemblait vaguement à un camp de la mort lente, et qui, vu de près, s'avérait en être un. La dégradation des conditions de vie, dans le système pénitentiaire eurocorpo, avait suivi une courbe encore plus pentue que la dégradation générale de l'économie européenne depuis la Grande Crise. La vie quotidienne dans ce système pénitentiaire rappelait beaucoup la vie quotidienne dans le défunt Goulag soviétique – avec moins de sévérité de la part des gardiens, tout de même, mais peut-être encore plus de dinguerie chez les détenus.

Caroline Tessier écoutait les deux flics assis devant elle, avec les extrazones dans son dos et, devant elle, un très aérien bureau en matériau luminescent,

dans le goût de l'époque. En écoutant les deux flics, elle prit un air très étudié, très attentif, presque une posture de soumission, à bien y réfléchir. Elle les écoutait, sourcils légèrement froncés, comme un témoin qui veut bien faire son boulot de témoin, et Berg pensa : « Elle va mentir. »

Quand un flic a acquis une certaine expérience, il sait quand un témoin va mentir. Il le sent, en tout cas, il croit le sentir. Quelquefois, il se trompe, mais c'est rare. Il y a des signes qui ne trompent pas – des regards lancés d'une certaine façon sur les côtés, un léger tic à la commissure des lèvres. Les êtres humains sont très faciles à déchiffrer, une fois qu'on a les a vus dans leur nudité, devant la mort, devant le meurtre, devant la perspective de vingt ans dans les colonies pénitenciaires. Ils n'ont que quelques mimiques à leur disposition, toujours les mêmes.

Rosso aussi regardait Tessier, et il devait penser la même chose que Berg. Mais peut-être pensait-il la même chose en termes légèrement différents. Après tout, Tessier était, objectivement, une très, très jolie femme. Sophistiquée, disons.

Berg posa devant Tessier la liste des collaborateurs de Synactis-Synacgame impliqués récemment dans une affaire criminelle ou un suicide. Tessier prit la liste, promit de fournir une copie complète du dossier professionnel de chacun d'entre eux. Berg demanda qu'on recolle les données immédiatement, pour pouvoir les examiner sur place, dans la journée.

« Cela va prendre quelques temps, » dit Tessier.

« Nous avons l'habitude d'attendre, » répondit Rosso.

Il y eut un silence, puis Tessier se leva.

« Une heure ou deux, » dit-elle.

« Nous attendons, » répondit Rosso, imperturbable.

Il n'avait pas du tout l'air de vouloir bouger.

Tessier soupira, sortit, revint presque aussitôt.

« Mon assistante voit tout cela avec le service du personnel. Je peux vous offrir un rafraîchissement au bar de l'immeuble, si vous voulez ? »

Berg déclina l'invitation. Rosso se tut.

Les deux flics restèrent là, assis, tout bonnement, dans le bureau luxueux de miss Tessier, comme deux crottes canines posées en plein milieu de la cour du Louvre. Rosso avisa le menu hebdomadaire du restaurant d'entreprise posé sur le bureau de Tessier, pile devant lui. Il s'en saisit et le parcourut d'un œil distrait.

« Vous avez de la chance, » fit-il, « vous mangez de la vraie viande trois jours par semaine. Par les temps qui courent, c'est presque incroyable. J'ai lu récem-

ment que l’empreinte écologique d’une entrecôte bœuf est quinze fois plus élevée que celle d’une entrecôte cloneviande et pratiquement cent fois plus élevée que celle d’un steak de soja. Je parie que le mouvement pro-viande a plein d’adhérents chez vous. »

Rosso sourit, content de lui. Berg soupira mais ne fit aucun commentaire.

Tessier comprit qu’il ne servirait absolument à rien de chercher à faire déguerpir ces deux lascars. Ils étaient la police, quoi, merde. Ils avaient décidé qu’ils étaient bien, assis, là, à attendre sans rien dire, sans rien faire, dans son bureau, et de toute évidence, ils ne bougeraient pas tant qu’on ne leur aurait pas fourni ce qu’ils voulaient.

Pour se donner une contenance, Caroline Tessier s’assit à son bureau, alluma son smartcom et consulta un dossier.

Cinq minutes.

Dix minutes.

Toujours pas un murmure.

A la onzième minute, soudain, Rosso demanda, d’une voix posée : « Dîtes-moi, madame Tessier, en six semaines, sept collaborateurs de Synactis-Synacgame se font dézinguer, butent leur conjointe tendance Jack l’éventreur, sautent par la fenêtre en hurlant des obscénités, se flinguent après avoir roué de coup leurs parents ou leurs voisins, le tout en jouant les illuminés d’opérette. Dans le même temps, cinq utilisateurs intensifs des produits Synacgame nous jouent un sketch comparable. Dont trois utilisateurs employés à la pige par vos équipes de développeurs – pour tester les nouveaux produits, si j’ai bien compris. »

« Et donc ? », demanda Tessier, qui n’avait pas relevé la tête de son dossier.

« Et donc, » continua Rosso d’une voix douce, « je me demandais si tout cela n’avait pas déjà fait l’objet d’une enquête interne. On s’est renseigné avant de venir. Synacgame a trois cents collaborateurs en France. Sept viandes froides sur trois cents gugusses, tout ça en six semaines, c’est un taux de perte qui ne serait pas toléré dans l’armée en temps de guerre. Alors, dans l’industrie du jeu vidéo, ça fait désordre, non ? »

Tessier répondit : « Je ne suis pas au courant. »

Berg fit : « Ah. Donc vous ne pouvez pas nous garantir qu’il n’y a pas déjà eu une enquête interne ? »

Tessier dit : « Si. On m’en aurait parlé, vous pensez bien. »

Rosso fit : « Qui ça, on ? »

Tessier dit : « Quelqu’un. Mon chef. »

Rosso demanda : « Qui est votre chef ? »

Tessier soupira, ouvrit un tiroir de son bureau, en sortit une planche de papier électronique. Elle tapota la planche pour sélectionner un document.

« L'organigramme de Synactis Europe, » expliqua-t-elle en tendant la planche.

Rosso étudia le document quelques instants, puis dit : « Vous êtes rattachée directement à un monsieur Weinberger, président directeur général de Synactis Europe. »

Tessier hocha la tête.

Rosso dit « très impressionnant », puis il se cala dans son fauteuil et plaça son poing droit refermé dans la main gauche. Après quoi, il sourit à Tessier, sans rien ajouter.

Il y eut un long moment de silence. Tessier finit par baisser les yeux.

Berg se leva, fit le tour du bureau, regarda le paysage par les baies vitrées.

Elle tapota la vitre du bout du doigt.

« Vous voyez cette grande tour, à peine visible, à la limite de l'horizon ? »

Tessier fit pivoter son fauteuil.

« Laquelle ? »

Berg se plaça à côté d'elle et lui montra du doigt un point de l'horizon.

« Oui, » fit Tessier. « Et ? »

Berg retourna s'asseoir.

« Cette tour se trouve en plein milieu de l'extrazone 951. Je ne pensais pas qu'on la verrait, d'ici, mais j'avais oublié que les buildings de la Défense sont si hauts. »

« Et ? »

Tessier commençait à s'énervier. Elle ne comprenait pas le jeu étrange de ces deux flics mal lunés.

« Eh bien, » reprit Berg, « l'an dernier, je suis allé là-bas, dans l'extrazone 951, plus précisément dans le camp de transit pénitentiaire pour l'europrovince Neustrie. »

Rosso esquissa un sourire.

« Là-bas, » continua Berg, « les prisonniers restent généralement assez peu de temps. C'est une sorte de gare de triage. Les prisonniers arrivent, il faut trois ou quatre semaines en moyenne pour leur trouver une destination, et ils repartent. Enfin, les neuf dixièmes repartent. »

« Et le dixième restant ? », demanda Tessier, intéressée malgré elle.

Berg répondit sur un ton détaché.

« Ils sont morts entre temps. »

Berg laissa passer un silence. Le temps pour Tessier de digérer l'information.

Rosso reprit : « Vous savez, madame Tessier, un faux témoignage dans une affaire de cette ampleur, c'est la prison ferme. »

Caroline Tessier esquissa un sourire.

« Je témoigne que Kurt Weinberger ne m'a pas parlé d'une quelconque enquête interne sur cette affaire qui n'en est d'ailleurs probablement pas une. »

Rosso soupira.

« Alors c'est à monsieur Weinberger qu'il faut aller parler, je suppose. »

Tessier laissa filer un petit rire poli, qui résonna dans son vaste bureau comme une douce cascade cristalline.

« Ecoutez, monsieur le policier, vous êtes très impressionnant, c'est entendu. Mais là, en ce moment, vous ne parlez pas d'un petit dealer de l'extrazone, là, en bas, vous parlez du dirigeant de l'un des plus grands groupes mondiaux. »

Rosso hocha la tête.

« Je comprends, madame Tessier. Je comprends. Seulement, vous savez, je ne parle pas non plus d'une banale affaire de drogue dans l'extrazone, là, en bas. Je parle d'une douzaine de viandes froides à la morgue. »

Le sourire de Yann Rosso s'était accentué quand il avait prononcé les mots « viandes froides ». Tessier pencha la tête sur le côté et plissa les yeux. « Tiens, tiens, » semblait-elle se dire, « tiens, tiens, nous avons un authentique cintré dans le circuit. »

Berg demanda : « Vous êtes certaine que vous n'avez rien de plus à nous dire, madame Tessier ? »

Cette fois, la responsable communication de Synactis Europe estima que la coupe était pleine.

« Bon, madame et monsieur les policiers, tout cela est très gentil, mais j'ai beaucoup de travail, et donc, je vous remercie de bien vouloir quitter ce bureau. »

« Non. »

C'était Rosso qui avait répondu. On passait à l'épreuve de force, et depuis tout à l'heure, il n'attendait que ça. Caroline Tessier le regarda attentivement.

« Vous avez le droit de faire ça ? »

« Non. Oui. Je m'en fous. Nous repartirons quand nous aurons récupéré les dossiers des sept apprentis cadavres qui bossaient jusqu'à tout récemment pour votre boîte de daubes, m'dame. Si vous voulez me faire déguerpir, faudra appeler les vigiles, et je ne me laisserai pas faire. Et pour votre info, je suis habilité à porter une arme, c'est pour ça que je porte une veste militaire ample. Si vous ne me croyez pas capable de provoquer délibérément un incident pour dégainer mon flingue en toute légalité, appelez vos vigiles. Vous verrez. »

Caroline Tessier regarda successivement Rosso et Berg.

« Vous savez que vous vous trouvez en ce moment au siège de Synactis Europe ? »

Rosso haussa discrètement les épaules.

« Vous savez que l'an dernier, j'ai vu mon partenaire se faire décapiter par une décharge de shotgun tirée à bout portant ? »

Tessier se leva et, avant de sortir du bureau, lança, rageuse : « Croyez-moi, vos supérieurs entendront parler de votre comportement. »

Rosso et Berg échangèrent un sourire entendu. Objectif atteint : la petite dame avait fondu les plombs.

Cinq minutes plus tard, Caroline Tessier revint dans son bureau et posa une petite pile de dossiers devant les deux flics.

« Tout est là, » dit-elle. « Maintenant, madame, monsieur, je ne veux pas vous presser, mais j'ai vraiment du travail. »

Berg ramassa la moitié des dossiers, pendant que Rosso embarquait l'autre moitié. Puis Berg dit à Tessier, avec un sourire : « Merci de votre collaboration, madame Tessier ».

Alors que pour sortir de l'immeuble, ils franchissaient l'immense portail dématérialisé en champs de force lumineux, Rosso dit à Berg : « A l'occasion, faudra qu'on l'aligne, cette conne. »

*

Ce soir-là, dans leur bureau du quai des orfèvres, Berg et Rosso dépouillèrent les dossiers Synacgame. Il leur fallut moins d'une demi-heure pour mettre à jour le pot aux roses : tous les assassins et suicidés, sans exception, avaient travaillé sur le même projet. Il s'agissait d'un nouveau jeu vidéo, intitulé « ultimate fighter ».

Parmi les pièces à conviction, Rosso avait trouvé la console de jeu vidéo, le casque et le gant tactile d'un des suicidés – casque et gant qu'il portait au mo-

ment de son suicide. Par curiosité, le lendemain, Rosso et Berg les essayèrent – comme ça, pour comprendre de quoi il s’agissait.

A priori, c’était un jeu vidéo comme les autres. Plus élaboré, plus réaliste. Une nouvelle génération, effectivement – comme l’avoua Rosso, qui en connaissait un rayon question combats de rue : « On s’y croirait. »

Ils restèrent plus d’une heure à jouer à ce truc, pour comprendre, pour s’imprégner de l’ambiance où travaillaient les équipes Synacgame. Ils restèrent plus d’une heure à y jouer, et ils ne remarquèrent rien de particulier.

Comme quoi, tout le monde peut commettre des erreurs.

Même deux excellents flics.

CHAPITRE IV

LA LUNE NOIRE

A cette heure même où Stéphanie Berg se rendait au rendez-vous d'Hélène Pelletier, Jean-Baptiste Ducast se trouvait dans le bureau qu'il partageait avec deux autres professeurs, à l'eurofaculté. La pièce était petite mais bien aménagée. Elle se trouvait au septième étage de l'aile Est, avec une bonne vue sur Paris-Festicité.

Pour l'instant, Ducast, était assis dans son fauteuil, il s'était déchaussé et il écoutait son baladeur, une antiquité MP3 d'avant l'ère eurocorpo. Louis Armstrong chantait « What a wonderful world ».

Ducast adorait Armstrong, et « What a wonderful world » était sa chanson préférée.

Il se leva et alla jeter un coup d'œil par la fenêtre. De l'autre côté de l'esplanade, il y avait la basilique Saint-Denis. L'antique demeure des rois défunts se trouvait maintenant sise en plein milieu de la Festicité, îlot de relative prospérité au cœur des extrazones Nord.

La construction de la Festicité remontait à la dernière Coupe du Monde de football, sept ans plus tôt. L'ancien Stade de France, devenu Stade de l'Amitié, avait été entièrement refait à neuf. Autour, on avait construit un village olympique, protégé par une zone de défense ultrasophistiquée. Le gouvernement eurocorporatif avait mis le paquet, la Coupe avait été déclarée « cause continentale ». C'était la première fois que l'Union Eurocorpo obtenait le Mondial depuis bien longtemps. C'était un coup de chance, d'ailleurs. Initialement, il était prévu que la Coupe aille au Brésil – mais les émeutes de Rio avaient changé la donne.

Une bien belle Coupe du Monde, d'ailleurs. Ducast ne détestait pas le football, et il se souvenait très bien de la finale. Deux à zéro pour Coca-Pepsi, mais Mercedes-GM n'avait pas eu de chance.

Après la Coupe, les autorités avaient décidé de transformer le village olympique en festicité. C'était la règle, de toute manière : toutes les grandes conurbations européennes devaient avoir au moins une festicité. On avait pensé à Marne la Vallée, d'abord, où il subsistait quelques aménagements liés à l'ancien Disneyland, mais le projet avait été abandonné. C'était trop loin de Paris, et surtout les extrazones, tout autour, étaient incontrôlables. Et puis il y avait cette immense usine de retraitement de déchets, récemment implantée dans les environs. On suffoquait de Noisy à Torcy, pas question d'implanter la festicité dans ce cloaque.

D'où la conversion du village olympique en festicité. Sur trois kilomètres carrés, cinémas, parc d'attraction, et au Stade de l'Amitié, presque chaque soir, les matchs de foot que prolongeait généralement un concert au profit d'une association caritative quelconque.

Tout ça à dix minutes en voiture de l'intrazone Paris Centre. Que demande le peuple ?

Il ne demandait rien, à vrai dire.

Et de toute façon, on ne lui avait pas demandé pas son avis.

Le ticket d'entrée dans Paris-Festacité était beaucoup trop cher pour qu'un habitant d'une extrazone puisse l'acquérir. Beaucoup, beaucoup trop cher. Dans ces conditions, qu'est-ce que ça pouvait leur faire, aux extrazonards, l'endroit où l'on planterait la Festacité ?

Chaque matin et chaque soir, en faisant le trajet de Paris Intra Muros, Ducast observait les alentours, de part et d'autre de l'eurovoie. Bien sûr, l'autobus roulait vite sur la voie express – à présent qu'un litre d'essence valait pratiquement une journée du salaire ouvrier de base, il n'y avait plus jamais de bouchons sur les eurovoies. Mais même à bonne vitesse, il était difficile de ne pas se rendre compte du désastre.

Certaines barres n'avaient plus une seule vitre en place. Partout, des cartons – ou du papier huilé, comme au Moyen Âge. Ici ou là, des immeubles calcinés. Et partout, au pied des tours désormais investies par d'exotiques tribus néo-barbares, des baraques faites de bric et de broc – comme une marée de favelas noyant progressivement les anciennes tours de béton. La seule chose propre, dans ce foutoir, c'était la barrière anti-intrusion électrifiée qui, depuis la multiplication des attaques sur les autoroutes, protégeait les axes reliant la capitale aux intrazones de province, aux aéroports ou à quelques autres lieux fréquentés régulièrement par les intrazonards.

Ducast soupira. « A wonderful world », cher vieux Louis. Un monde merveilleux, oui vraiment. Tu n'imaginais pas à quel point ton monde était merveilleux...

Ce qui jadis avait été la France ressemblait maintenant à un réseau nodulaire aux mailles fragiles, un ensemble de zones pacifiées reliées entre elles par des axes protégés, le tout plaqué sur une toile de fond sordide. La France, enfin les europrovinces francophones, c'était un peu Sao Paulo, le soleil en moins.

Ducast leva les yeux vers la basilique que nimbait le crépuscule d'automne.

A chaque fois qu'il voyait le tombeau des rois au milieu de la festicité, une bouffée de colère et de rage impuissante lui déchirait l'abdomen.

« Oui, » murmura Ducast pour lui-même, « que demande le peuple ? »

D'un geste sec, il tourna le régulateur de la vitre intelligente. La basilique disparut, laissant place à un tableau d'ambiance, une vue du Mont Saint Michel.

Ducast aimait de moins en moins sa vie.

Il aimait de moins en moins le monde autour de sa vie.

Ducast enseignait la théologie comparée à l'eurofaculté de Paris-Festacité. Auparavant, il l'avait enseignée à la Sorbonne. A présent, il n'y avait plus de Sorbonne. Toutes les universités de Paris avaient été concentrées dans la Festacité – les amphithéâtres à côté des manèges du parc d'attraction, les restaurants universitaires à côté des bars à thèmes.

Ducast n'avait qu'une trentaine d'élèves, presque tous des amis. Sa chaire avait failli être supprimée deux ans plus tôt. Puis l'archevêché de Paris avait annoncé son intention d'engager le professeur Ducast pour le compte de la faculté papale de Mexico. Sans qu'on comprenne pourquoi, le recteur de Paris-Festacité avait aussitôt fait marche arrière. Soudain, la suppression de la chaire de théologie ne fut plus du tout d'actualité. C'était même, à bien y réfléchir, un enseignement qui faisait le prestige de Paris-Festacité – seule eurofaculté à proposer un cours de théologie comparée reconnu jusqu'à Mexico, nouvelle Cité Papale.

Ducast avait accueilli ces péripéties avec un détachement remarquable. A soixante-dix ans passés, il n'avait plus grand-chose à attendre de la vie. Pour être heureux, ou disons point trop malheureux, il lui suffisait d'avoir une Bible, ses livres si c'était possible, un toit et deux mille calories par jour. Sa très modeste retraite lui suffisait, elle l'amènerait bien jusqu'au tombeau, dont il ne se pensait plus très éloigné. S'il continuait à enseigner, ce n'était pas pour l'infime supplément de revenus que lui procuraient quelques heures de cours. S'il enseignait, c'était uniquement pour le plaisir de transmettre son savoir à quelques esprits éveillés. Alors, qu'on l'envoie mourir à Mexico après avoir enseigné les Américains, si on voulait. Qu'on le laisse déposer son enveloppe corporelle dans la terre de France, sinon. Pour sa part, il n'avait pas de préférence. Il y avait longtemps qu'il avait renoncé à lui-même.

Il jeta un coup d'œil à la pendule de bureau posée à côté de la photographie de sa défunte épouse. Il était près de cinq heures. Dans quelques minutes, Ducast avait rendez-vous avec le docteur Isabelle Cardan et l'inspecteur Yann Rosso.

Pour la centième fois au moins depuis le coup de téléphone d'Isabelle Cardan, deux jours plus tôt, le vieux prof se demanda pourquoi diable un psychiatre et un flic venaient le consulter, lui, Ducast, au sujet d'une enquête criminelle. Il sentait venir une sombre histoire de psychopathe soi-disant mystique – c'est-à-dire, en vérité, un malade mental se dissimulant à lui-même sa pathologie derrière un rideau de fausse religion. Il avait déjà été amené à étudier des cas de cet ordre, pour un essai qu'il avait écrit, trente ans plus tôt – « Crime et religion, visages de la victime, regard du tueur ». Il ne se souvenait plus très bien lui-même de la conclusion de ce petit bouquin. Quelque chose comme : « La religion nous apparaît, que cela nous plaise ou non, comme un substitut au meurtre, c'est-à-dire qu'il nous faut un rituel sacrificiel en remplacement du meurtre, non pour tuer bien sûr, mais au contraire pour ne pas avoir à tuer. » Ou bien peut-être était-ce : « La religion vraie est un simulacre de meurtre... »

Il n'arrivait plus à se souvenir des mots exacts. C'est terrible de vieillir, tout de même.

Il réalisa soudain qu'il était toujours à pieds de chaussettes et qu'il était cinq heures moins cinq. Il se pencha, soupira longuement et, avec de petits gestes lents et précautionneux, il entreprit de remettre ses chaussures, des bottines anglaises impeccablement cirées, qu'il avait achetées un demi siècle plus tôt – c'est incroyable, quand on y pense.

Soudain, il sourit. Il se souvenait, maintenant.

Il avait parlé d'une « représentation » du meurtre.

*

Cardan et Rosso dans le bureau de Ducast.

Le prof observait Rosso. Plutôt petit, visiblement fatigué, avec de belles valises sous les yeux. Ce type dégageait une formidable impression de force – tête rase, mâchoire lourde, yeux constamment plissés, comme s'il avait peur de se dévoiler. « Exactement la tête d'un flic de la brigade criminelle, » se dit Ducast, impressionné.

Pour l'instant, Rosso se taisait et Cardan parlait.

« Je ne suis pas croyante, ni pratiquante. Je ne suis même pas baptisée, en fait. Mon père était du genre à manger du curé tous les jours et de la viande le vendredi. »

Ducast hocha la tête. Il imaginait très bien le rapport de cette dame Cardan à la religion. Elle avait probablement le culte des catalogues VPC. Son église, c'é-

tait le magasin de fringues. Son pèlerinage, ça se passait probablement aux galeries Lafayette. Bref, le profil ordinaire des intrazonards – rapport à la religion ? Néant, rien à signaler.

Cardan racontait toujours.

« La dernière fois que je suis allée dans une église, c'était il y a cinq ans, pour le mariage d'une amie. Je n'ai pas prêté attention au cérémonial, à vrai dire. »

Ducast soupira. Il imaginait très bien le mariage de la copine de Cardan. Une de ces nouvelles cérémonies soi-disant festives, « animée » par un genre de nouveau curé frais émoulu d'un séminaire œcuménique d'Etat, gentiment con, sans doute, et qui avait dû parler de la réconciliation entre les hommes au repas de noces. Le genre de type qui encadre des randonnées christomusules subventionnées par une mégacorporation quelconque, « jeunes sportifs des extrazonas, découvrez les intrazonas rurales avec les chaussures Reenike ». Ducast visualisait très bien la scène. Avec ce genre de curetons dans le circuit, on ne pouvait guère en vouloir aux chrétiens d'avoir abandonné les églises.

Il laissa son esprit vagabonder quelques secondes. Il essayait de se souvenir de ce que lui avait dit ce pasteur calviniste, en 1980, au moment du rapprochement doctrinal entre catholicisme et protestantisme : « Pour rendre son sens à la religion, il devrait s'agir de faire comprendre aux gens que tout le monde n'ira pas au Paradis et que c'est très bien comme ça. Mais bien sûr, nous n'y parviendrons pas. Nous vivons une époque où les gens veulent tous aller au Paradis. C'est pour ça qu'ils le veulent sur terre, le Paradis : pour être sûrs d'arriver à bon port ! Ils veulent des garanties. Ils s'imaginent que c'est le but de l'affaire, voyez-vous ? Ils ne comprennent pas que le but de leur vie peut être la damnation, parce qu'ils s'imaginent que c'est d'eux qu'il s'agit. D'eux, et pas de Dieu. Ils croient qu'ils vont trouver Dieu sans se perdre eux-mêmes : c'était écrit, n'est-ce pas ? Voilà, les choses adviennent qui devaient advenir. Nous savions que c'était écrit, nous ne sommes pas surpris. C'était écrit. »

Oui, voilà ce qu'avait dit ce pasteur. « C'était écrit. »

Et comme il avait raison...

Cardan reprit, sur le ton de quelqu'un qui craint de ne pas avoir été entendu : « Vous comprenez, monsieur le professeur ? »

Ducast sursauta. Flûte ! Il n'avait même pas écouté ce qu'il était supposé avoir compris !

Il soupira et ne dit rien, ne sachant pas quoi dire.

Cardan disait : « Je ne connais rien, absolument rien en matière de religion. »

Ducast répéta : « Oui, vous ne connaissez rien... »

Il y eut un silence.

Ducast demanda, d'une petite voix : « Mais en quoi un théologien peut-il vous aider, de toute manière ? Pourriez-vous venir au fait ? »

Rosso intervint. C'était la première fois qu'il parlait et Ducast fut surpris par sa voix douce, presque chaleureuse, une voix qui ne collait pas du tout avec le personnage.

« Nous avons un problème, monsieur. Nous avons dans la nature des types qui tiennent des propos religieux, ou des propos qui ont l'air d'être religieux, en tout cas. Et ces types sont des tueurs, voyez-vous ? »

« Des tueurs ? »

« Oui. Ils tuent des gens. Nous avons plusieurs dizaines d'affaires, maintenant, qui semblent plus ou moins clairement liées à une sorte de réseau sectaire, ou quelque chose de cet ordre. »

« Un réseau sectaire ? »

Rosso toussota.

« La seule explication possible, » dit-il, « c'est qu'il y a une secte derrière tout ça. Une secte, ou quelque chose qui y ressemble. »

« Vous avez des indications sur la nature de cette secte ? »

« Non, concrètement, à ce stade, nous n'avons aucune information. Mais c'est la seule explication possible. »

Rosso bailla.

« Excusez-moi. La fatigue. »

Cardan intervint

« Depuis deux mois, plus de trente personnes sont mortes, dont près d'une vingtaine ces dix derniers jours, et à chaque fois, on trouve impliquée dans l'affaire une personne, parfois la victime, parfois le coupable, qui se trouve avoir un lien avec une certaine société Synacgame, un fabricant de jeux vidéo. »

« C'est une secte, ce fabricant ? »

« Non, pas que nous sachions. Mais il est possible qu'il ait été infiltré par une secte. »

Ducast secoua la tête.

« Je ne suis pas un expert en affaires criminelles, mais il peut y avoir des tas de raisons à cette cascade de morts violentes. Intérêts commerciaux, vengeances personnelles... pourquoi s'agirait-il nécessairement d'une secte ? »

Rosso et Cardan répondirent en même temps.

« Parce que... »

Cardan regarda Rosso. Celui-ci lui fit un petit signe de la main qui voulait dire : à vous de parler.

« Parce que, » reprit la psychiatre, « à chaque fois, l'assassin tient les mêmes propos étranges, dans les heures ou les minutes précédant l'acte. Des propos qui semblent avoir une forte connotation religieuse. »

Rosso compléta : « Et puis, depuis quelques jours, nous avons plusieurs cas de gens qui ont tenu le même genre de propos avant de faire une grosse connerie. Ces types-là n'ont pas de connexion avérée avec Synacgame, mais enfin, c'est toujours le même genre de propos déjantés. »

Ducast demanda : « Quel genre de propos 'déjantés' ? »

Rosso ouvrit la serviette posée à ses pieds et en sortit un dossier.

« Voici le dossier. Vous avez les procès-verbaux de déclaration des témoins, les constatations. Tout y est, tout ce que nous savons. Il y a aussi quelques photos – désolé, c'est assez dur parfois, mais il faut bien que vous voyiez de quoi il s'agit, pour nous dire. »

Ducast hocha la tête.

« Bien, je regarderai tout cela. Mais je voudrais d'abord vous poser une question, si vous permettez. »

« Je vous en prie. »

Ducast se mordit la lèvre et, par acquis de conscience, il tourna sa langue dans sa bouche. Quand on abordait certaines questions, il valait mieux réfléchir avant de parler.

Enfin, il se décida.

« Je sais que la police surveille les mouvements sectaires. Il y a des tas de policiers spécialisés dans ce boulot, ils ont des fiches, des dossiers... Pourquoi vous adresser à moi ? Je ne suis pas un spécialiste des sectes, alors qu'il y a des spécialistes des sectes, qui pourraient vous renseigner mieux que moi. Pourquoi me demander, à moi ? »

Cardan soupira.

« En fait, professeur, ce sont les spécialistes des milieux sectaires qui nous ont orientés vers vous. Nous patageons complètement, il faut bien le dire. »

Rosso haussa les épaules.

« Ils disent qu'ils ne comprennent pas à quoi ils ont affaire, sur ce coup. Visiblement, ça les déboussole. D'après eux, ce n'est pas normal, tout ça. »

Ducast ne put s'empêcher de sourire.

« Normal ? Une trentaine de meurtres et un mouvement sectaire en arrière-plan, cela ne peut pas être 'normal', si ? »

Rosso secoua la tête avec énergie.

« Ce ne sont pas les meurtres en eux-mêmes qui posent problème. C'est la nature des propos tenus, la façon dont tout ça se passe. Les spécialistes, chez nous, pensent qu'aucune secte ne peut provoquer ce genre de comportement chez ses adeptes. »

« Pourquoi ? »

Ce fut Cardan qui répondit.

« Parce que les sectes ne peuvent pas amener des individus au départ normaux à adopter ce genre de comportements extrêmes sans les avoir au préalable coupés de leur environnement. J'ai travaillé, jadis, sur les techniques de lavage de cerveau utilisées dans certains hôpitaux psychiatriques : il faut des mois pour modifier en profondeur les comportements, des années pour arriver au niveau de conditionnement qui rend possible des actes aussi monstrueux que ceux auxquels nous sommes confrontés ici. »

« Et vous pensez qu'un théologien peut vous aider à y voir plus clair ? »

Rosso fit signe que oui.

« Les spécialistes des mouvements sectaires, chez nous, pensent qu'ils sont peut-être confrontés à quelque chose de nouveau, une religion clandestine, enfin quelque chose de complètement nouveau et de très, très étrange. Ils sont paumés, voilà, c'est ça la vérité. Et ils nous ont dit de venir vous voir parce que, pour dire les choses en gros, on ne risque rien à essayer. »

Ducast se renversa dans son fauteuil. Il n'était pas entièrement convaincu par les explications de Rosso. Quelqu'un, à l'intérieur des forces de police, devait avoir pensé à lui, Ducast, pour une raison précise – et donc, de deux choses l'une : ou bien Rosso ne savait pas pourquoi on lui avait suggéré d'en appeler au très effacé professeur Ducast, ou bien il le savait, mais il ne voulait pas le dire.

En tout cas, c'était louche.

Soudain, Rosso sursauta.

« Ah, j'ai failli oublier... »

Il se pencha sur sa serviette et en extirpa un minidisque étincelant.

« Il semble que la plupart des victimes, ou leurs assassins parfois, ont travaillé sur la mise au point d'une nouvelle génération de jeu vidéo. Ceci est un spéci-

men de cette nouvelle génération de jeux. Cela ne sortira dans le commerce que dans quelques jours. »

Il déposa précautionneusement le minidisque sur le bureau de Ducast, lequel contempla l'objet avec un dégoût visible.

« Je ne joue pas à ces choses, vous savez. »

« Oh, nous ne vous demandons pas d'y jouer, professeur, juste de jeter un coup d'œil. D'après les spécialistes, chez nous, il est fréquent que les jeux vidéo servent de support à de la propagande sectaire. Ils ont examiné ce jeu-là, et ils n'ont rien trouvé. Mais vous, peut-être que vous verrez quelque chose. »

La voix de Rosso cassa soudain. Il bailla, à nouveau. Ducast se fit la réflexion que ce flic était, visiblement, au bout du rouleau. Il devait supporter une terrible pression. Des dizaines de morts, et apparemment, pas le plus petit début de piste.

Le professeur Ducast se leva et dit à ses visiteurs : « Je doute fortement que mon intervention vous aide beaucoup, mes amis, mais je ferai tout mon possible. »

Puis, désignant le minidisque d'un index méprisant, il soupira : « Il va falloir que j'emprunte la console de jeu de mon petit-neveu. »

*

Ducast rentra chez lui par le bus, ce soir-là, comme tous les soirs. Et comme un soir sur deux environ, le bus resta bloqué au contrôle de police Clignancourt. Ce soir-là, cela risquait fort de durer plus longtemps que d'habitude, car des événements très graves s'étaient déroulés à l'est, du côté de l'extrazone 934.

Ducast en profita pour lire un exemplaire des « cahiers de la dissidence », une revue à faible tirage dont il était l'un des rares abonnés, et que le pouvoir tolérât précisément parce que son tirage était insignifiant.

Un premier article attira son attention. Il s'agissait d'une comparaison entre d'une part les travaux des prévisionnistes du début du XXI^e siècle de l'ancienne ère, et d'autre part la réalité vécue en l'an XVIII de l'ère eurocorporative, 2038 de l'ancien calendrier.

« Au début du XXI^e siècle de l'ère chrétienne, les prospectivistes faisaient un certain nombre d'hypothèses sur l'avenir. Quatre décennies plus tard, nous devons constater qu'une grande partie de ces hypothèses n'a pas été vérifiée. Mais nous pouvons aussi constater qu'il s'en est souvent fallu de très, très peu. L'histoire que nous vivons aujourd'hui est étonnamment proche des prévisions

sur les tendances lourdes, les tendances de fond. Elle en est fort éloignée sur des points de détail, et parfois des détails qui ont leur importance.

« Pourquoi cela ? Prenons une image. Disons qu'il s'agit de prévoir le point d'impact d'un projectile. On peut se tromper un peu, mais pas beaucoup. On peut se tromper un peu parce qu'il suffit d'un écart d'un millimètre au moment où un projectile quitte le canon, pour que la cible soit manquée d'un mètre. Mais on ne peut pas se tromper beaucoup, parce que, dès lors qu'on connaît le poids du projectile, la direction approximative du tir et la quantité de poudre qui détonne, on sait à peu près où le projectile va finir sa course.

« Prenez par exemple le pétrole. Jusqu'à la découverte de l'ampleur réelle des gisements brésiliens, en 2015, on crut qu'il n'en resterait plus en 2040. Et voyez : nous sommes en 2040, et il en reste encore pour trente ans. Les prévisionnistes se sont donc trompés.

« Et en même temps, ils ne se sont pas trompés du tout. Ils avaient prévu que des guerres auraient lieu pour le contrôle des ressources, et elles ont eu lieu. La troisième guerre du Golfe est là pour en témoigner. Simplement, au lieu d'être des guerres à mort, ces affrontements pour le pétrole furent des duels au premier sang. »

Ducast parcourut le reste de l'article avec amusement. Il y avait des citations d'ouvrages rédigés pendant la première décennie du XXI^e siècle. Elles étaient drôles parfois, tant certains commentateurs s'étaient trompés sur des points secondaires. Mais l'ensemble révélait effectivement que dans les très grandes lignes, le désastre eurocorporatif avait été anticipé. Pour la dix millième fois peut-être, Ducast se mordit la lèvre de dépit, en constatant qu'on savait ce qui allait advenir, et qu'on l'avait laissé advenir.

« Pas de doute, » murmura-t-il, « on a vraiment été nuls. »

Il tourna la page. L'article suivant traitait des conséquences de la troisième guerre du Golfe. Il était intitulé « l'Europe au pain sec ».

« Le rééquilibrage économique mondial issu de la paix au Moyen Orient se traduit officiellement par une nouvelle attribution des matières premières et des sources d'énergie fossile, nouvelle attribution plus favorable à la Chine et à l'Inde, donc moins favorable à l'hémisphère occidental. C'est du moins ce que dit la vulgate officielle.

« Mais si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que ce premier mouvement, dit de « rééquilibrage », s'accompagne de la création d'un nouveau déséquilibre, cette fois à l'intérieur de la sphère occidentale. Il se trouve en effet que l'Alliance Panaméricaine n'ajuste pas, ou très peu, sa consommation d'énergie. La consommation d'énergie par citoyen de l'Alliance Panam était de l'ordre de 5 tonnes équivalent pétrole avant le rééquilibrage (9 tonnes au nord du Rio Grande, 3 tonne au sud). Elle reste pratiquement au même niveau après le

rééquilibrage (8 tonnes au nord et toujours 3 tonnes au sud, soit 4,5 tonnes en moyenne). Par opposition, la consommation d'énergie par citoyen de l'Union Eurocorporative a fortement baissé, passant de 5 tonnes avant le rééquilibrage à 3 tonnes après le rééquilibrage. En d'autres termes, l'ajustement demandé à l'hémisphère occidental dans le cadre de l'accord de rééquilibrage a presque entièrement porté sur l'Union Eurocorporative. D'où un nouveau déséquilibre, l'écart de niveau de vie ayant très fortement crû, depuis dix ans, entre les deux rives de l'Atlantique. »

Ducast grommela : « Décidément, ils ont décidé de nous casser le moral. »

Sans lire la suite de l'article consacré à la troisième guerre du Golfe, il alla directement à la fin de la revue. Traditionnellement, c'était l'espace réservé aux questions religieuses. Cette fois, l'article religieux parlait de « la papauté, ultime môle de résistance contre la religion marchande ».

« A présent que le consistoire juif de l'Union Eurocorpo a rejoint la plupart des mouvements évangéliques dans l'acceptation de la publicité sur les lieux de culte, à présent que les mouvements néo-musulmans font sponsoriser leurs sites Internet par des sociétés spécialisées dans la commercialisation de viande néo-hallal, généralement des filiales de telle ou telle mégacorpo de l'agro-alimentaire, il ne reste plus, dans le monde occidental, qu'une organisation religieuse imperméable à la publicité : l'Eglise catholique romaine, et son alliée orientale, l'Eglise orthodoxe russe. Encore ce constat doit-il être relativisé : le cœur du catholicisme reste indemne, mais ses membres sont gangrenés. Si le Vatican interdit toute récupération publicitaire de l'image du Pape, les églises catholiques sont sur le terrain infiltrées par la publicité. »

Le prof s'épargna le corps de l'article. De toute manière, il en connaissait d'avance le contenu. L'état de la religion dans la société eurocorporative le laissait pantois. C'était quelque chose de tout à fait inédit, la première société qui ne produisait rigoureusement aucune spiritualité. Objectivement, l'énorme machine à fabriquer des idoles médiatiques et publicitaires avait atteint un niveau de médiocrité déconcertant. C'en était presque drôle.

Le prof sauta directement à la conclusion.

« Le paradoxe du système eurocorporatif, c'est qu'il a besoin pour se maintenir à court terme de développer des types humains qui seront incapables de le faire fonctionner à long terme. En infiltrant la religion, la publicité détruit les bases de l'éthique, sans laquelle aucune société ne peut perdurer bien longtemps. Dans un premier temps, le système corporatif se nourrit en vampirisant l'ordre des représentations religieuses, qu'il absorbe pour construire un système d'images panthéiste et idolâtrique. Mais du coup, dans un second temps, et sans doute assez vite, toute représentation de la société à elle-même deviendra impossible. La publicité en elle-même ne peut fabriquer que des images de

la pulsion narcissique, antisociale par essence. Ainsi l'eurocorporatisme nous entraîne vers une véritable catastrophe : une société sans représentation d'elle-même, donc sans conscience. »

En lisant cette conclusion, Ducast ressentit une angoisse diffuse. Il arrive ainsi qu'un esprit pénétrant pressente l'avenir proche, et qu'il ne comprenne pas qu'il le pressent...

Le bus ne redémarrait toujours pas. Visiblement, l'entrée dans Paris Intrazone allait encore prendre de nombreuses minutes. Ducast soupira. Pour ne pas perdre davantage de temps, il décida de travailler. C'était l'occasion de parcourir le dossier que lui avait remis l'inspecteur Rosso.

Il sortit son calepin et commença à prendre des notes.

« MEXAYACATL », griffonna-t-il sur son calepin, tout en parcourant le compte-rendu de l'affaire Blanco.

Son écriture était resserrée et nerveuse, sa main ne tremblait pas. Ducast avait assez vécu pour savoir que la vérité des hommes est rarement belle.

Le mexayacatl était un masque réalisé par les Aztèques avec la peau d'une victime sacrificielle. L'arborer était, pour les prêtres, un acte religieux. Le sens exact de cet acte n'apparaît pas très clair, comme souvent s'agissant des cultes sacrificiels, mais Ducast décida de suivre son intuition. Le mexayacatl pouvait ouvrir quelques pistes de réflexion.

Pour autant que le prof s'en souvînt, chez les Aztèques, il s'agissait de s'emparer de l'énergie de la victime en s'appropriant ses traits, ou quelque chose de cet ordre. Le rapport avec le masque mis par Blanco à l'amant de sa femme n'était pas direct, mais tout de même, il y avait quelque chose à explorer de ce côté-là. En général, dans les cultes sacrificiels, les victimes sont transfigurées symboliquement avant le sacrifice. Il faut qu'elles soient porteuses d'un symbolisme, généralement le symbolisme de ce que l'on doit tuer pour que la vie se réconcilie avec elle-même, ou quelque chose de cet ordre.

« SUICIDE », nota Ducast. Le premier meurtre commis par Blanco pouvait être vu comme un simulacre de suicide.

Il réfléchit quelques instants, puis il ajouta, à côté de « SUICIDE », le mot « SEPPUKU ». Le charcutage de la femme de Blanco évoquait indiscutablement la cérémonie japonaise du suicide par éviscération rituelle. Ducast croyait se souvenir que, là encore, il s'agissait plus ou moins de libérer l'énergie vitale – non pour se l'approprier, mais pour se l'ôter à soi-même.

Soudain, Ducast eut une illumination.

« Métaphore du retour dans le ventre maternel », griffonna-t-il. « Simulacre de coït poussé jusqu'à la mort ».

Il laissa son esprit vagabonder. Il savait par expérience qu'en matière religieuse, il est impossible de faire la part entre le raisonnement déductif et l'intuition pure.

Ce rituel étrange le faisait vaguement penser à ce qu'il avait lu, jadis, sur le symbolisme de la Lune Noire et le culte de Lilith. Mais le problème, c'est qu'il ne se souvenait plus très bien de ce qu'il avait lu. « Jadis », quand on a près de quatre-vingts ans, c'est parfois lointain, très lointain.

Il reprit sa lecture. Le rapport de police citait pour finir les propos de Blanco : « Mes fils, je vous ai refaits. Aujourd'hui, vous êtes nés une deuxième fois. Ceux qui vivent dans la chair disent qu'ils sont vivants. Ils n'en savent rien, ils font semblant et sont dupes de leur mensonge. Les sages le savent. Croyez-vous que vous ne serviez qu'à vos illusions ? Je sais ce que vous ne savez pas. J'ai chassé le mensonge hors de mon esprit, et je l'ai chassé hors du vôtre. Nous sommes la vie, les autres seront la mort. »

Ducast nota sur son calepin : « Né une deuxième fois ».

C'était une expression lourde de sens. Le chrétien est celui qui a revêtu l'homme nouveau, né à l'esprit par le baptême. Il y a aussi la tradition hindoue. Pour les Hindous, « deux fois nés », c'est-à-dire « dvija », est le qualificatif applicable aux castes supérieures, seules habilitées à étudier les textes sacrés.

Ducast marmonna dans sa barbe, pour lui-même : « Mystique hindouiste sous-jacente. »

Il avait écrit jadis un essai très contesté, mais aussi très lu, intitulé « Le Christianisme, doctrine indo-européenne ? » - un essai qui avait valu à son auteur de solides inimitiés dans certains milieux religieux, mais qui n'en était pas moins, de l'avis unanime, le principal apport de Ducast à l'histoire des religions.

L'essai en question était articulé principalement autour d'un commentaire croisé de l'Apocalypse et du Mahabharata. Ducast y soulignait les nombreux isomorphismes narratifs entre tradition chrétienne et tradition hindouiste. Il faisait remarquer qu'on pouvait voir dans l'Apocalypse, révélation de l'Etre à la fin du temps, un point de vue relatif sur le temps cyclique – le récit de la fin d'un cycle du point de vue de quelqu'un qui se serait trouvé à l'intérieur de ce cycle. Et, parallèlement, il faisait observer qu'on pouvait aussi voir dans la tradition hindoue du Kali-Yuga le récit de la fin d'un cycle, là encore – mais cette fois, du point de vue de quelqu'un qui se serait trouvé en surplomb du temps.

Si l'on admettait ces hypothèses de départ, alors non seulement le récit chrétien et le récit hindouiste présentaient des isomorphismes, mais ils pouvaient même être lus pratiquement comme deux versions d'une seule et même histoire – et Ducast n'avait eu aucun mal à le démontrer. Dans la tradition hindoue, Kalkî, la dixième et dernière incarnation du dieu Vishnou, purifie le monde corrompu à

la fin du Kali-yuga. Il ouvre une nouvelle création, chevauchant un cheval blanc, tenant une épée rayonnante avec laquelle il frappe les mauvais pour rétablir le règne de la vérité. Et quelques vertueux le suivent par-delà les portes de la recreation, pour former l'humanité future. L'Apocalypse annonce exactement dans les mêmes termes la survenue du Christ en gloire, « qui brandira une épée acérée » et qui « règnera sur les nations avec un sceptre de fer ». Une fois admise la théorie des deux points de vue, il s'agit pratiquement du même récit.

Ducast avait aussi souligné qu'à quelques détails près, on retrouvait le même récit dans les autres traditions religieuses. C'était surtout cette deuxième partie du livre qu'on lui avait reprochée, dans certains milieux. « Kalkî hindou, Shaoshyant perse, Messie juif, Bouddha Maitreya et Mahdi musulman sont des esquisses du Christ à la Fin des Temps », concluait-il, « avec parfois une ambiguïté sur le rôle christique ou antéchristique de l'esquisse ». Il y avait aussi cette phrase, que d'aucuns lui imputèrent en passif : « La théorie hindoue des avatars partiels, qui ne reçoivent qu'une partie de Vishnou, recoupe très exactement la théorie chrétienne du Prince de ce Monde, qui se veut l'égal de Dieu, mais n'en est que le singe. » Ou encore celle-ci : « La tradition shivaïte peut être vue comme l'expression hindoue du Rédempteur en tant qu'il frappera les nations ; lorsqu'il est écrit que le Christ foulera dans la cuve le raisin de l'ardente colère de Dieu, il nous est dit très précisément que c'est par le Diable que le Christ accomplit la Rédemption du monde. S'il n'avait pas la colère de Dieu à exprimer, s'il n'avait pas à assumer la destruction, il ne pourrait donner naissance à une seconde Création. »

Ces phrases avaient valu à Ducast l'inimitié de tout un courant du catholicisme, mais il ne les regrettait pas. Il avait voulu dire la vérité – et que Dieu lui pardonne son orgueil, il était vraiment persuadé de l'avoir dite.

Le contrôle de police était terminé, le bus s'ébranla. Ducast rangea le dossier de Rosso dans sa serviette et, en observant le rempart périphérique illuminé, il réfléchit à ce qu'il venait de lire. « Oui, » se dit-il, « le doute n'est guère permis. Il s'agit d'une cérémonie satanique. L'homme purifié par la destruction, suicide ritualisé, simulacre de la mort de soi. Et puis l'éventration symbolique de la mère, accomplissement du règne de Kali, règne du Démon femelle. Une supplication pour mourir à soi, afin de renaître à une autre vie, une vie offerte par le démiurge. »

Tout cela paraissait très clair, pour finir. Peut-être un peu trop, d'ailleurs.

Il ouvrit son calepin et écrivit : « Secte : possible, mais peu probable. Chercher plutôt du côté des grandes religions, tendances extrémistes. »

Puis il jeta un coup d'œil par la fenêtre, à nouveau. Au loin, la Lune se levait sur les toits de Paris Nord. Dans le ciel, derrière le brouillard de pollution, on devinait la pub satellitaire : « Vivez fort, vivez Peugeot ! », déchiffra Ducast. Puis un nuage passa devant la pub satellitaire, et Ducast chercha la lune noire dans le ciel profané.

*

Ce soir-là, pour la première fois de sa vie, le professeur Jean-Baptiste Ducast joua à un jeu vidéo.

Il commença par passer chez son neveu, qui vivait à deux pâtés de maison de chez lui. Ils eurent une discussion sur l'actualité politique – des heurts assez violents venaient d'éclater dans les extrazones, et comme d'habitude, droite et gauche se renvoyaient la responsabilité de l'affaire. Le neveu de Ducast se flat-tait d'avoir des opinions tranchées, et comme à son habitude, il expliqua que la vraie cause des incidents, c'était « ces sales flics qui cherchent noise aux Afros. » Ducast, pour sa part, n'avait pas d'opinion. Il se contenta donc de répondre que c'était fort possible, mais qu'il ne fallait pas généraliser.

« J'ai beaucoup de mal à croire que tous les flics sont mauvais et que tous les Afros sont bons, » dit-il. « Mais remarque bien que j'aurais tout autant de difficultés à croire l'inverse. »

Cependant, Neveu savait à quoi s'en tenir. Si, si, les flics, mon oncle, tout vient des flics.

Ducast n'insista pas. Il croyait en Dieu, il s'en remettait à Dieu et il savait que nul ne peut trier les bons et les méchants sans prendre en lui une incarnation partielle de Vishnou. Et il savait aussi ce qu'était une incarnation partielle de Vishnou. Donc il se garderait bien d'avoir une opinion sur les bons et les méchants.

D'un autre côté, il savait aussi que si lui, Ducast, avait condamné son neveu pour son excès de certitude, alors lui, Ducast, aurait à son tour cru faire le tri entre le Bon et le Mauvais, et donc lui, Ducast, aurait reçu un avatar partiel. Donc il se gardait également d'affirmer trop catégoriquement son absence d'opinion tranchée.

En homme sage, il se contenta de hocher la tête de l'air d'un vieux monsieur qui ne comprend pas tout, mais qui ne demande qu'à croire les jeunes générations.

Puis, sans transition, il demanda s'il pouvait emprunter la console de jeu vidéo de son petit-neveu.

La mâchoire de Neveu descendit de trois bons centimètres, tandis que ses sourcils semblaient vouloir s'envoler au-dessus de son front. Ducast ne put s'empêcher de sourire devant cette tête de carnaval.

« Oh, ne fais pas cette bouille ! Tu te doutes bien que ce n'est pas pour jouer à un de ces trucs. Pas vraiment, je veux dire. Il se trouve simplement qu'on m'a

demandé mon avis sur un jeu, pour des raisons... enfin, bref, on m'a demandé mon avis. »

Neveu avait les opinions un peu trop tranchées d'un garçon un peu trop impétueux, mais c'était un brave homme et un bon neveu. Si son oncle voulait faire joujou avec la console du gamin, grand bien lui fasse !

Et cinq minutes plus tard, Ducast se retrouva assis dans un fauteuil du salon, avec sur la tête le masque de virtualité et, à la main, un gant de combat virtuel.

Il joua une petite heure, essayant de comprendre comment fonctionnait cette satanée machine. Il lui fallut un bon quart d'heure pour lancer le jeu, parce qu'il ne comprenait pas le menu de lancement. Puis il lui fallut un autre quart d'heure pour venir à bout du gant – il y avait des mouvements à faire, avec les doigts, à certaines phases du jeu, pour simuler la marche. Une fois qu'on avait compris comment ça fonctionnait, c'était très simple, très intuitif. Mais il fallait d'abord comprendre.

Le jeu était idiot, bien entendu. Mais un peu moins tout de même que Ducast ne l'aurait pensé. Cela se passait dans une sorte de Moyen Âge fantastique. Le joueur incarnait un chevalier chargé de délivrer une princesse retenue par un tyran, quelque part dans une ville opprimée – les scénaristes devaient être en panne d'imagination, le jour où ils avaient conçu cette niaiserie. Le chevalier devait d'abord découvrir où se trouvait la princesse, puis trouver le moyen de la délivrer, et enfin l'escorter jusqu'à la demeure de son père, loin, très loin de la ville opprimée. Du classique, donc. A part les combats, très spectaculaires et très violents, il n'y avait rien là-dedans qui n'aurait eu sa place dans un bon vieux Walt Disney.

Ducast n'alla pas très loin dans l'aventure. Il prit juste le temps de se promener dans la ville imaginaire. Il ne remarqua rien de particulier, mais un étrange malaise s'empara de lui, au fur et à mesure qu'il jouait. Un malaise croissant, comme un poids sur la poitrine.

Au bout d'une heure, le professeur Ducast en eut assez. Il avait mal à la tête et il éprouvait une vague sensation de nausée. Cette plongée dans le virtuel ne lui avait pas plu du tout. Il remercia son neveu, prévint qu'il repasserait le lendemain soir pour jouer à nouveau, puis il prit congé et se précipita chez lui, bien décidé à s'offrir une soirée de lecture.

Ce qu'il fit, avant de se coucher.

Il éteignit la lumière, ferma les yeux. Comme toutes les nuits depuis des années, il allait dormir sans vraiment dormir. Même assoupi, il continuait à veiller. Il ne cessait jamais vraiment de s'observer.

Et il rêva.

Et il vit ce qu'il rêvait.

CHAPITRE V

RANDONNEE SUR LE PERIPH

Hélène Pelletier dans une Peugeot dernier modèle, assise à la place du conducteur. Posé sur le volant, un smartcom Toshiba dernière génération. Posé sur le tableau de bord, un détecteur de microphone Sonundig. A moins qu'il ne se soit agi d'une Peugeot, d'un laptop Appliba et d'un détecteur Gruny. Aucune importance. De toute façon, toutes les marques avaient plus ou moins fusionné, il n'y avait plus qu'un seul conseil d'administration, et ce conseil ne rendait plus compte à aucune assemblée générale. Aucune salle de conférence ne peut recevoir les actionnaires de World Inc., ils sont trop nombreux pour qu'on les réunisse.

Le monde était devenu la branche Real Estate de World Inc.

Et quant à elle, Hélène Pelletier était un numéro dans les fichiers de World Manpower Ltd.

Et elle le savait.

Elle était payée pour le savoir.

Depuis cinq ans, depuis qu'elle était sortie de l'eurofaculté d'Amsterdam, Hélène Pelletier travaillait chez Synactis.

Elle excellait dans son métier. Pas forcément très créative, mais très rigoureuse, elle avait toujours été bien notée, dans tous les projets sur lesquels elle avait travaillé. Elle savait parfaitement comment fonctionnait le système d'information dédié à la gestion du personnel de Synactis. Elle savait comment ce système d'information, depuis l'année précédente, avait été interfacé avec celui de Bank Intérim, la banque de données partagée par les dix plus grandes entreprises mondiales sur le marché de l'intérim. Elle savait aussi que le système Bank Intérim était lui-même interfacé avec les bases de données de plus de trois mille entreprises partenaires. World Manpower Ltd existait bel et bien, depuis que les passerelles informatiques étaient opérantes entre toutes les bases de données de toutes les grandes entreprises du monde.

Et elle, Hélène Pelletier, elle avait contribué à créer ce système.

Elle n'en était pas fière.

Elle en était même franchement malade.

A l'eurofaculté d'Amsterdam, Pelletier avait beaucoup fréquenté les milieux libertaires. Avec ses amis étudiants, elle avait fumé des joints, refait le monde et beaucoup parlé des théoriciens libertaires du siècle précédent. Elle avait lu les situationnistes français et les anarchistes espagnols. Elle avait rêvé, avec ses camarades d'étude, de changer le système de l'intérieur. Elle avait suivi avec passion les controverses qui opposaient, dans les samizdats de l'extrême gauche européenne, les postmarxistes partisans d'un soulèvement des extrazones aux néoléninistes, pour qui le salut ne pouvait provenir que d'une élite, recrutée dans les intrazones. Elle avait passé des années à se convaincre que sa génération ne réagirait pas comme la génération précédente, que quelque chose allait se passer, que ce système débile, criminel, homicide au fond, que ce système allait imploser, enfin, que ça ne pouvait plus durer. Elle avait écouté ses camarades parler de la révolution avec passion. Elle y avait cru.

Puis elle était entrée chez Synactis, et la machine l'avait happée. D'abord par le bout du petit doigt, puis tout le petit doigt y était passé, puis tous les doigts, puis la main, l'avant-bras, le bras, l'épaule. Jour après jour, elle avait oublié. Elle avait oublié ses rêves d'adolescente attardée, oublié les longues soirées passées avec Walo, son amant polonais qui parlait si bien des théoriciens postmarxistes et qui rêvait d'aller dans les extrazones rurales de Pologne, pour y lever les troupes de la révolution.

Pauvre Walo. Il travaillait pour Peugeot, maintenant. Il concevait des systèmes anti-intrusion haut de gamme pour les véhicules de luxe – en cas d'effraction, le véhicule envoyait une décharge électrique dans la carrosserie, une décharge potentiellement mortelle. Walo avait fait partie de l'équipe chargée de l'intelligence artificielle implantée dans le véhicule. Il s'agissait de faire en sorte que la voiture reconnaisse bien les tentatives d'intrusion, qu'elle n'aille pas électrocuter par erreur son propriétaire légitime. Walo avait mis au point le système, et ce système donnait maintenant entière satisfaction.

Intéressant, le parcours de Walo.

Il vivait dans l'intrazone la plus chic de Varsovie et, bien sûr, depuis qu'il bossait pour Peugeot, il n'avait pas mis les pieds dans les extrazones rurales de sa Pologne natale. Ou plutôt, si, il y était allé une fois, en touriste, pour passer quelques jours à la campagne – comme il l'avait dit à Pelletier, le jour où il avait tenté de la ramener dans son lit : « La vie n'est pas chère dans les extrazones rurales, surtout en Pologne. Pour un ingénieur de Peugeot, trois jours dans une extrazone rurale, c'est l'assurance d'un bon bol d'air, et pour trois fois rien ! »

Pelletier n'avait pas répondu à son courriel. Elle aurait eu trop de choses désagréables à lui dire. Elle aurait pu lui parler des postmarxistes, par exemple. Lui demander ce qu'il avait fait des samizdats empilés, jadis, dans le placard de sa chambre d'étudiant. Il se serait fâché, il aurait demandé ce qu'elle, Hélène, elle avait fait de ses samizdats néoléninistes. Et elle aurait été obligée de reconnaître qu'elle les avait bazarclés, tout bonnement. Tout honte bue.

Happée par le système, miss Pelletier. Happée par le système de la tête aux pieds.

*

Elle regarda le détecteur de microphones. C'était le tout dernier modèle, dans le commerce seulement depuis dix jours. Les contre-détecteurs ne pouvaient pas lui échapper. Pour l'instant, c'était ce qui se faisait de mieux dans le genre. Pelletier en était certaine, elle tenait l'information d'une source sûre – un collègue de Synactis, un ancien camarade de faculté. D'après lui, avec ça dans sa voiture, Pelletier pouvait être à peu près tranquille.

Elle s'octroya une smilirette pour se calmer.

En même temps, elle n'avait pas vraiment envie de se calmer.

Plus elle réfléchissait à ce qui était en train de lui arriver, plus elle se disait qu'après tout, d'un mal pourrait sortir un bien. Peut-être était-ce enfin la brèche dans les murs de sa prison mentale, une échappée belle pour fuir le système. Peut-être. Qui sait ? La vie prend parfois d'étranges détours pour nous faire accomplir notre destinée.

Elle avait reçu l'appel de ce flic, Rosso, dix jours plus tôt. Elle n'avait pas été surprise, plusieurs de ses collègues avaient déjà été contactés. Etant donné le nombre de morts violentes dans l'équipe Synacgame en quelques semaines, ça devait forcément se terminer chez les flics.

Elle avait été contactée par Rosso le matin, à dix heures. Et à dix heures quinze exactement, elle avait reçu un appel du service sécurité de Synactis Europe. Un certain monsieur Akocha lui demanda de passer l'après-midi au service sécurité. Elle s'était rendue à la convocation, et monsieur Akocha, un Noir tellement grand qu'il était obligé de se pencher en passant les portes, lui infligea un topo détaillé, en long, en large et en travers, sur le thème : « Nous vous demandons de coopérer avec les forces de police, mais nous vous rappelons que la réputation de Synactis ne doit pas souffrir de cette coopération ». Suivit un exposé des « éléments à caractère technique » que Synactis Europe souhaitait ne pas voir exposés sur la place publique – « pour éviter toute contre-publicité fâ-

cheuse ». En clair, monsieur Akocha demandait à mademoiselle Pelletier de faire un faux témoignage, mais à aucun moment, les choses ne furent dites franchement. On resta dans l'allusion, le sous-entendu.

Les éléments à caractère technique qu'il n'était pas « utile de mentionner » : principalement l'emploi, dans les jeux Synacgame, de « verrues » développées aux Etats-Unis, surcryptées et donc indéchiffrables par les programmeurs de Synactis Europe ; secondairement l'emploi ordinaire, depuis plusieurs années, d'images et de sons subliminaux dans les jeux vidéo Synacgame et dans les publicités relatives à ces jeux.

Hélène Pelletier mesurait exactement un mètre soixante cinq et pesait à peine cinquante kilos. Monsieur Akocha devait bien mesurer deux mètres dix et pesait sans doute plus de cent trente kilos. Hélène Pelletier était seule, devant monsieur Akocha, derrière qui elle présentait l'immense machine bureaucratique de Synactis.

Hélène Pelletier fit la seule chose possible : elle obtempéra. Elle promit à monsieur Akocha qu'elle tairait aux forces de police ce qu'on lui demandait de taire. Elle assura monsieur Akocha qu'elle comprenait très bien que Synactis devait défendre sa réputation, et préserver les secrets de fabrication de ses produits les plus rentables.

Et tant pis pour les rêves de l'étudiante Pelletier. Tant pis pour ses soirées avec Walo. Tant pis pour ces nuits où, à deux, ils faisaient alternativement l'amour et la révolution – en paroles. Il y a un moment, dans la vie, où il faut regarder les choses en face : quand on pèse cinquante kilos, on obéit aux mecs qui pèsent cent trente kilos.

Donc elle avait obéi. Elle n'avait rien dit à cet inspecteur Rosso. Quand il lui avait demandé si elle savait quelque chose « qui pourrait avoir une relation avec cette épidémie de morts violentes », elle avait gardé le silence. L'interrogatoire avait lieu dans une salle de l'immeuble Synactis, une salle mise à la disposition de la police criminelle par Synactis Europe – une salle truffée de micros, évidemment.

Silence, donc, pendant l'interrogatoire.

Silence, le lendemain, en venant bosser.

Silence, toujours, le surlendemain.

Silence, jusqu'au moment où...

Elle alluma la radio et prit une cigarette. Il se passait des choses graves dans les extrazonas. La 934 avait pris feu, sans qu'on comprenne bien pourquoi. Une patrouille de la PC avait été attaquée par une bande de cintrés, il était plus ou moins question de deux flics écartelés par la foule, leurs restes suspendus à un pont de chemin de fer, sous les cris de liesse d'une centaine de givrés. Là-dessus, une brigade de la FITEC avait été envoyée rétablir l'ordre, mais les choses ne se passaient apparemment pas comme prévu. En général, quand ils voyaient les transports de troupe blindés et les chars lourds, les extrazonards se calmaient. La télévision avait passé en boucle, pendant des semaines, les images des favelas traitées au napalm, après les émeutes de Rio, quelques années plus tôt. Le message avait été reçu cinq sur cinq dans les extrazonas.

Ouais, le message était passé cinq sur cinq sur le moment, mais apparemment, il allait falloir faire une piqûre de rappel. Du moins si l'on en jugeait par les dernières nouvelles en provenance de la 934.

« C'est absolument incroyable, » disait le reporter, la voix haletante. « Je me trouve en ce moment dans un hélicoptère de la PC, au-dessus de l'extrazone 934, et je peux vous dire que toute la zone est en feu. Tout brûle. C'est inouï. J'ai discuté tout à l'heure avec un capitaine de la FITEC qui me disait qu'il n'avait jamais vu ça. Même à Rio, on n'avait jamais vu ça. Il semble que la PC soit incapable de dire qui a fomenté ces émeutes, on ne sait même pas s'il y a une organisation derrière tout ça, c'est complètement fou. Un tankiste m'a dit, tout à l'heure, qu'il avait reçu des instructions sur la conduite à tenir au cas où des insurgés tenteraient de s'approcher de son véhicule. Il doit tirer à vue. Apparemment, des attaques-suicides ont été commises, par des hommes bardés d'explosifs. On n'a jamais vu ça dans une extrazone, ni en Europe, ni en Amérique. Un policier me disait tout à l'heure que les rues de Noisy ressemblaient plus à celles de Berlin en 1945 qu'à celles de Rio pendant les dernières émeutes. Sur le moment, j'ai pensé qu'il exagérait, mais à présent, je le crois. D'un bout à l'autre de la 934, je ne vois que des flammes. C'est un spectacle fantastique. »

Pelletier avait du mal à en croire ses oreilles. Les extrazonas de Paris-Banlieue n'étaient pas à proprement parler des petits paradis, certes, mais enfin, jusqu'ici, il ne s'y était jamais rien passé de vraiment grave. Rien qui ressemblât au désastre de Rio, par exemple. Et là, soudain, on parlait d'attaques perpétrées par des kamikazes ? Comme à Téhéran, quelques années plus tôt, pendant la troisième guerre du Golfe ?

Elle murmura : « Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? »

Puis elle coupa la radio. Cette fliquette, Berg, n'allait pas tarder. Elle avait besoin de se concentrer avant de lui parler.

Elle ferma les yeux et se renversa dans son siège, les genoux remontés contre le volant.

Depuis six jours et six nuits, elle n'arrivait presque plus à dormir.

Et elle n'avait même pas sommeil.

Elle soupira, baissa la vitre de sa portière. Il faisait frisquet, mais elle décida de ne pas remonter la vitre, le froid la réveillerait. D'ailleurs, les yeux lui piquaient un peu, déjà.

Six jours et six nuits sans dormir. Et pas vraiment sommeil.

Exactement les symptômes. Exactement.

Elle avait décidé de parler aux flics quand elle avait compris ce qui se passait. Après tout, si sa maladie suivait la même évolution que celle de Blanco, quelle importance de trahir Synactis ? De toute manière, dans quelques jours, elle serait probablement bonne à interner. En deux mois, dix-huit personnes dans le service étaient devenues folles, s'étaient tuées ou avaient commis des crimes de sang – du genre qui vous envoient directement à la chambre à gaz, depuis les nouvelles lois eurocorporatives. Pour autant que Pelletier le sût, la majorité de ces personnes avaient éprouvé préalablement les symptômes que désormais, elle présentait de manière indiscutable.

Alors, dans ces conditions, n'est-ce pas ? Akocha pouvait toujours ramener ses cent trente kilos dans le débat. Il ne pourrait jamais être aussi terrifiant que l'homme sous l'arbre.

Jamais.

Sans doute parce qu'elle avait pensé à l'homme sous l'arbre, elle fut parcourue par une sorte de décharge nerveuse – un peu le genre de décharge que peut provoquer un orgasme, d'une certaine manière, mais sans la sensation de jouissance associée à l'orgasme. Elle ne s'en étonna pas outre mesure. Depuis quelques jours, son corps lui jouait des tours. Elle avait des réactions inattendues, elle ressentait des bouffées de chaleur, elle était traversée par d'étranges secousses, il lui semblait parfois que sa respiration se bloquait, sans raison particulière.

Elle soupira. Ils pourront tout mettre en équation, se dit-elle. Ils pourront coter tout ce qui existe. Ils pourront s'échanger absolument tous les biens qui sont à partager dans le monde. Ils pourront vendre et acheter le sang des hommes, le cul des filles et les larmes des enfants. Ils pourront même transformer le génome humain en marchandise et proposer des mutants sur le marché aux esclaves. Ils pourront faire tout cela, et soyez en sûr, ils le feront. Mais il y a une seule chose qu'ils ne pourront jamais quantifier. Une seule chose qu'ils ne pourront jamais tarifer.

La trouille.

Se souvenant de l'époque où elle lisait du Marx, elle murmura : « La pétouche

est le seul bien sans valeur d'échange. »

Ce qui était terrible, se dit-elle encore, c'est qu'au fond, elle n'était pas certaine de détester ce qui était en train de lui arriver. Après tout, cela faisait des années qu'elle se regardait, chaque matin, dans la glace de sa salle de bain, et qu'elle pensait quelque chose comme « regarde ce que tu es devenue, mademoiselle révoltée. Regarde bien la petite conne que tu es devenue, regarde bien comme tu t'enfonces, jour après jour, dans une petite vie étriquée. »

Eh bien, voilà, après tout, sa vie n'était plus étriquée, maintenant. La peur dilate la vie. La TERREUR dilate la vie. Elle fait battre le cœur plus vite. Elle fait fonctionner le cerveau en accéléré. Merci à l'homme sous l'arbre, se dit-elle soudain avec amusement. Avec lui dans les parages, plus question de s'ennuyer, au moins.

La vérité, c'est que Pelletier aimait ce qui lui arrivait – c'était peut-être ça le plus horrible. Elle ne s'était pas sentie aussi vivante depuis des années. Depuis une semaine, elle découvrait tout un tas de choses sur elle-même. Elle découvrait qu'elle n'était pas aussi blasée qu'elle l'avait cru. Elle avait encore le goût du sang.

Cet éclair rouge qui peuplait depuis des nuits son demi-sommeil fiévreux. Cette tension mystérieuse qui parcourait toutes ses fibres, comme une bête furieuse qui tourne dans une cage. Comme un requin fonçant vers la paroi vitrée d'un aquarium géant, pour se détourner, au dernier moment, dans un spasme brutal et magnifique...

Elle aimait ça. Pas moyen de le nier, elle adorait ça.

Comme c'était étrange. Il avait fallu qu'elle devienne folle pour reprendre goût à la vie. Dire qu'elle vénérât la raison depuis qu'elle était en âge de comprendre ce que le mot « raison » veut dire, et qu'à présent, elle se rendait compte que cette « raison » jamais, jamais ne pourrait la faire vivre aussi vite, aussi fort que la folie.

Elle frissonna. Il faisait vraiment froid. Elle remonta la vitre de la portière.

Soudain, une voiture entra dans l'impasse où elle s'était garée. C'était une Opel Lyota verte.

C'était la voiture annoncée par Stéphanie Berg, la fliquette.

Pelletier prit une grande inspiration.

Elle pensa : « ainsi soit-il. »

Berg vint se garer à côté de Pelletier, puis elle ouvrit la portière côté passager.

Pelletier sortit de sa voiture et alla s'installer à côté de Berg, à la place du mort.

Berg démarra dès que Pelletier se fut installé à ses côtés. La radio diffusait une musique douce – « Le printemps » de Vivaldi.

Berg expliqua : « Même avec un micro directionnel, il est très difficile de nous enregistrer si nous roulons. »

Pelletier se mordit la lèvre. Elle n'avait pas pensé aux micros directionnels. Après tout, détecteur ou pas, Synactis l'écoutait peut-être à son insu.

*

Depuis six jours, non seulement Pelletier ne dormait plus, mais en outre elle n'arrivait pas davantage à manger. Elle avait toujours été très mince, mais à présent, le ventre parfaitement creux, elle paraissait franchement maigre, fine comme une liane. A côté de l'informaticienne, Stéphanie Berg avait la carrure d'un grenadier. Les deux femmes étaient aussi dissemblables qu'on peut l'être : l'une petite, maigre, brune aux yeux noirs, l'autre grande, lourde sans être grosse, blonde aux yeux bleus. Deux êtres aussi différents qu'il est possible à deux femmes d'être différentes l'une de l'autre, vraiment.

« Alors, » demanda Berg, « vous avez souhaité me parler ? Eh bien, je vous écoute, madame Pelletier. »

Hélène Pelletier regarda Stéphanie Berg longuement. Elle ne savait pas très bien par où commencer.

« Je ne vous ai pas tout dit, la dernière fois, » dit-elle.

Berg hocha la tête.

« Nous le savons. »

« Ah. »

Pelletier n'avait jamais eu affaire à la police. Elle se doutait cependant qu'avec les flics, il fallait en prendre et en laisser. Elle eut l'intuition que Berg mentait, qu'elle ne savait pas grand-chose, en fait, et que si elle prenait cet air blasé, c'était pour cacher qu'elle attendait beaucoup de la discussion. Tout cela, Pelletier le vit en un éclair, et elle s'étonna elle-même d'avoir si facilement deviné la fliquette.

« On m'a demandé de taire certains faits, avant notre dernier entretien. »

« Qui vous a demandé de taire ces faits ? »

Pelletier ne s'attendait pas à la question. Elle réalisa soudain qu'elle ne connaissait pas la réponse. Pas vraiment.

« C'est un monsieur Akocha, un cadre du service sécurité de Synactis. Disons que c'est lui qui m'a transmis la consigne. »

« Et la consigne émanait de qui ? »

« Je ne sais pas. »

A la radio, « Le Printemps » était terminé. Le présentateur annonça du Mozart. « Voi chi sapete », tiré des « Noces de Figaro ».

Berg demanda : « Vous a-t-on dit pourquoi vous deviez vous taire ? »

Pelletier répondit : « Pour préserver la réputation de Synactis. »

« Synactis a des choses à cacher ? »

« Oui. Disons qu'il y a certains détails, concernant la production de nos jeux, que la direction de Synactis veut laisser dans l'ombre. »

« Vous dites : la direction de Synactis. Donc vous pensez bien que la consigne vient du plus haut niveau ? »

« Oh, oui. Vous savez, je travaille depuis quelques mois sur des projets importants, nous rendons compte directement au plus haut niveau. Un type comme Akocha ne prendrait pas le risque de me passer une consigne de ce genre s'il n'avait pas le feu vert au plus haut niveau. »

« Vous avez des contacts avec Weinberger, le boss de Synactis Europe ? »

Pelletier sourit.

« Encore plus haut, en fait. Nous rendons compte directement à la maison mère, à New York. »

Berg fronça les sourcils.

« Sur quels dossiers ? »

Pelletier était surprise de la manière dont Berg conduisait l'interrogatoire, mais elle avait décidé de coopérer. Si la fliquette voulait prendre des chemins détournés, grand bien lui fasse.

« Sur la nouvelle génération de jeux Synacgame. Apparemment, New York en attend beaucoup. Ils ont raison d'ailleurs. C'est un sacré bond en avant technologique. »

« Je sais. J'ai testé un de ces nouveaux jeux. »

Pelletier regarda Berg attentivement.

« A quel jeu avez-vous joué ? »

« Hypergame ultimate fight »

Pelletier hocha la tête.

« Quand ? »

« Il y a quinze jours, à peu près. »

« Ah ! »

Il y eut un silence, puis Berg demanda : « Pourquoi cette question ? Ce jeu a quelque chose de spécial ? »

Pelletier rit doucement.

« Ah pour ça, oui, je vous garantis qu'il a quelque chose de spécial. »

A la radio, une cantatrice chantait un air de Mozart. Il pleuvait un peu sur le toit et le pare-brise de la voiture. Pelletier se sentit prise de vertige. La pluie l'avait toujours bercée. Soudain, elle réalisait à quel point elle avait sommeil.

Berg dit : « Vous avez remarqué ? On dirait que mes collègues sont de sortie. »

Pelletier se secoua.

« C'est à cause des extrazones. Apparemment, c'est grave. Vous n'avez pas suivi ? »

« Non, depuis ce matin, je n'arrête pas de travailler. »

Pelletier sourit.

« Les cordonniers sont les plus mal chaussés. Les policiers sont les plus mal informés. »

Berg ne répondit pas tout de suite. Elle écoutait la radio. Elle avait toujours adoré cet air de Mozart.

Après les dernières mesures, le présentateur annonçait du Chostakovitch, une valse. Berg demanda à Pelletier, sans transition : « Bon, alors, qu'est-ce qu'il a de spécial, ce jeu ? »

L'informaticienne ne répondit pas directement. Elle demanda : « Est-ce que vous avez déjà vu une image polysémique ? »

Berg fronça les sourcils.

« Une image polysémique ? Vous voulez dire une de ces images qui peuvent représenter une chose ou une autre, selon que le regard accroche un détail ou un autre ? »

« Oui, c'est cela. Vous savez : si vous regardez l'image en prêtant attention au noir sur fond blanc, vous voyez une femme, et si vous regardez le blanc sur fond noir, vous voyez un homme – par exemple. »

Berg hocha lentement la tête.

« Oui, » dit-elle, « je vois... Il y a ce genre d'images dans ce jeu ? »

« Oui, il y en a énormément. Mais ce n'est pas tout. »

Pelletier chercha ses mots. Il fallait qu'elle fasse bien attention à ce qu'elle allait dire. Il fallait qu'elle fasse bien comprendre à Berg qu'elle savait certaines choses, et pas d'autres.

« Le code de ce jeu est composé en partie de routines que nous, à Synactis Europe, avons programmé pour le compte de Synactis USA. Mais il y a aussi certains blocs de code cryptés, nous n'y avons pas accès. »

« Vous pouvez programmer le reste quand même ? »

« Oui, » dit Pelletier en faisant un petit geste de la main, « nous n'avons à savoir que ce qui touche aux tâches que nous devons accomplir. Le reste, nous ne nous en occupons même pas, en temps normal. »

« Et cette fois, ce n'est pas un temps normal ? »

« Ecoutez, vous savez ce qui est arrivé aux membres de l'équipe, non ? »

« Oui, je le sais. Vous pensez que ça a un lien avec les images polysémiques ? »

« Je ne le pense pas, je le sais. C'est évident. »

Berg soupira.

« Ma foi, ce n'est pas si évident que cela. »

Pelletier ricana.

« Est-ce que vous dormez bien, en ce moment, inspecteur ? »

Berg marqua un temps d'hésitation.

« Non, je ne dors pas bien, » finit-elle par avouer. « Etant donné l'enquête sur laquelle je passe mes journées, ce n'est pas vraiment surprenant, d'ailleurs. »

Pelletier reprit : « Laissez-moi vous décrire vos troubles du sommeil. Vous vous réveillez le matin avec l'étrange impression de ne pas avoir fait votre nuit, alors que vous vous êtes couchée à l'heure habituelle, et que vous ne vous souvenez pas d'avoir cherché le sommeil plus longtemps que d'ordinaire. »

Berg hocha la tête.

« Oui, c'est à peu près ça. Un syndrome classique dans les cas de dépression légère. »

Pelletier murmura : « Cela va beaucoup empirer dans les semaines qui viennent, inspecteur. Vous n'en êtes qu'au début du processus. »

« Le processus ? »

« Le processus suivi par tous les membres de l'équipe hypergame, depuis deux mois à peu près. D'abord, une sensation générale de dérèglement du sommeil –

cette première phase dure à peu près deux semaines, plus ou moins selon les individus. Ensuite, pendant deux autres semaines, parfois un peu plus, parfois un peu moins, des rêves de plus en plus clairs, qui vont vous réveiller en sursaut de plus en plus fréquemment. Au bout de quinze jours, il deviendra évident que ces rêves ont quelque chose à voir avec ‘ultimate fight’. Vous reconnaîtrez, dans votre sommeil, des détails correspondant au jeu. En fait, vous aurez plus ou moins l’impression de jouer à ‘ultimate fight’. A un détail près, cependant : quand vous jouez à ce jeu, dans la vraie vie, vous savez que vous jouez. Quand vous rêverez, bientôt, vous ne saurez pas que vous jouez. Vous aurez l’impression que le jeu est en quelque sorte devenu la vraie vie. »

Berg se mordit la lèvre inférieure.

« Et après ? Je vais rêver du jeu ? C’est de cela qu’il s’agit ? »

Pelletier secoua la tête.

« Pas tout à fait. Après, apparemment, il y a deux catégories de personnes. Si vous avez de la chance, la situation va se stabiliser. Vous serez un peu fatiguée, vos nuits seront perturbées, mais cela n’ira pas plus loin. En revanche, si vous n’avez pas de chance, vous rêverez de l’homme sous l’arbre. »

A la radio, Chostakovitch s’était tu. Le présentateur annonça du jazz, « Stormy Weather ».

Berg répéta, à voix lente : « L’homme sous l’arbre ? »

« Ceux qui le voient deviennent fous. »

« Comment le savez-vous ? »

« Ils nous l’ont tous plus ou moins raconté, quelques jours avant de disjoncter. Quand nous nous sommes mis à rêver du jeu sur lequel nous bossions, forcément, on s’est posé des questions. Blanco a été le premier à le voir, l’homme sous l’arbre. Et vous avez vu ce qu’il a fait à sa femme ? »

Berg jura. Un chauffard venait de déboîter sous son nez. Le boulevard périphérique était encombré, chose rare depuis quelques années.

Elle se ressaisit et demanda à Pelletier qui d’autre avait vu l’homme. Pelletier lui donna une liste.

Berg réfléchit. « Effectivement, » dit-elle, « tous ces gens-là ont mal fini. Suicide, meurtre, crise de démence. »

« Alors vous me croyez ? »

Berg sourit.

« Je prends note de ce que vous me dites, madame. Je n’ai à ce stade pas de raisons de vous croire, ni de raisons de ne pas vous croire. Disons que ça se tient. »

Un camion de la FITEC les dépassa en trombe, suivi par un autre camion, cinquante mètres derrière.

« Ils mettent le paquet, » dit Pelletier, impressionnée.

Berg hocha la tête. Oui, visiblement, l'ami Richter allait avoir du boulot.

Elle reprit le cours de la conversation.

« D'un autre côté, c'est l'histoire la plus incroyable qu'on m'ait jamais racontée. »

Pelletier soupira : « Oui, moi aussi, j'avais du mal à y croire, au début. Jusqu'à ce que je voie l'homme sous l'arbre, je n'y croyais pas vraiment. »

Berg digéra l'information.

« Vous l'avez vu quand ? »

« Il y a six jours, maintenant. Cela fait six nuits que je ne dors plus. Enfin, pratiquement plus. Dès que je m'endors, je me réveille. »

« Vous devez tomber de sommeil. »

« Curieusement, non. C'est peut-être ça, le plus effrayant. En fait, j'ai l'impression d'être pleine d'énergie. »

A la radio, une trompette reprenait le refrain « stormy weather ». Sur le périphérique, trois blindés légers de l'armée continentale sortaient direction Extrazone 931.

« C'est difficile à croire, » répéta Berg.

Pelletier soupira à nouveau. Elle se dit qu'elle avait été naïve de penser que les flics croiraient une histoire aussi abracadabrante.

« Eh bien, » fit-elle en désignant les transports de troupe, « ça doit chauffer sur la 934. »

Berg sursauta.

« Sur la 934 ? Pourquoi la 934 ? »

Pelletier expliqua : « La radio l'a annoncé tout à l'heure, c'est sur la 934 que ça chauffe. Les autres zones ont l'air calme, mais la 934, c'est l'enfer. »

A la radio, le présentateur annonça qu'après « Stormy Weather », radio conurbation 94.8 offrait à ses auditeurs une toccata de Bach. Soudain, Berg dit : « Je vous crois, madame Pelletier. »

Puis, elle ajouta, après avoir réfléchi quelques secondes : « Nous allons rester en contact. »

Elle indiqua à Pelletier une procédure, un code qui leur permettrait de se contacter, à l'avenir. Pendant quelques instants, Hélène Pelletier se demanda ce qui avait fait changer d'avis Stéphanie Berg, tout à coup. Puis, fatiguée, elle cessa de réfléchir. Elle se laissa aller dans son siège et écouta la musique de Bach. On aurait dit les premières secondes de la Création.

CHAPITRE VI

AU CREPUSCULE

Le soir, trois jours plus tard.

Yann Rosso dans un restaurant chinois karaoké de l'extrazone asio 945. Ambiance kitsch, rétro XX^e siècle. A côté de lui, Stéphanie Berg. En face d'elle, Jean-Baptiste Ducast. A côté de Ducast, Isabelle Cardan.

Rosso pensait à Berg, à cet instant précis.

La veille au soir, ils s'étaient retrouvés chez lui. Elle avait voulu faire l'amour avant de manger, et il l'avait prise sur le canapé du salon, avec violence, comme elle aimait. A vrai dire, ils avaient fait l'amour comme des bêtes. Ensuite, ils avaient dîné d'un substitut de poulet rôti pioché par Berg une heure plus tôt, dans le frigo programmeur – petit privilège coûteux, elle s'était offerte une liste de courses hebdomadaire à la carte, en lieu et place de la liste préprogrammée qui n'offrait pratiquement plus rien de goûteux, depuis les nouvelles lois sur l'empreinte écologique.

Ils avaient mangé nus, assis en tailleur, chacun de son côté du canapé, et en terminant son assiette, Berg avait déplié sa jambe pour venir poser son pied sur la cuisse de Rosso. C'était bien, ils étaient nus, assis l'un en face de l'autre, avec le pied de Berg à trois centimètres de la verge de Rosso.

Ils avaient fait le point. « On » les faisait certainement surveiller. Mais Rosso ne s'en souciait pas outre mesure. A brève échéance, tout le monde se foutait d'eux, de toute façon. Si l'ensemble de la conurbation suivait l'évolution de la 934, dans quelques semaines, « on » aurait du pain sur la planche et beaucoup, beaucoup d'autres sujets de préoccupation.

Ils avaient fait le point et ils avaient décidé d'organiser ce repas avec Ducast et Cardan.

C'était Berg qui avait eu l'idée du restaurant chinois. Rosso l'y avait emmenée plusieurs fois, mais lui n'y aurait jamais pensé comme lieu de rendez-vous pour Ducast et Cardan.

Rosso n'avait pas d'imagination. Il n'en avait jamais eu besoin. Il avait d'autres qualités. Il était intelligent, mais à sa manière.

Ils avaient fait le point sur la situation et Berg avait dit : « Il faut que Ducast voit Cardan. Il faut qu'ils se parlent. C'est intéressant. »

Rosso avait répondu : « Oui, il faut faire un point. »

De toute manière, il ne pouvait pas vraiment dire autre chose.

*

Le soir où Rosso était allé présenter l'affaire à Ducast avec Cardan, il avait rendez-vous chez Berg. Il la trouva assise devant un smartcom grand modèle. Elle regardait un reportage sur une extrazone balayée par une émeute.

« Ces émeutes sont d'une violence inouïe, » expliquait le responsable de la sécurité en conurbation Paris-Banlieue, un certain Eric Vidal.

Rosso connaissait le bonhomme – il avait travaillé sous ses ordres, au tout début de sa carrière. C'était un arriviste, on prétendait qu'il avait étouffé quelques histoires gênantes, jadis. A l'aide de quelques dossiers compromettants sur des personnalités proches du pouvoir eurocorporatif, il avait réussi, chose rare pour un policier, à se faire affecter au commandement général de la FITEC.

En temps normal, ce type était un poseur. Ce soir-là, cependant, il n'avait pas l'air de jouer la comédie : il semblait littéralement sous le choc.

« Nous n'avions jamais vu cela, honnêtement. Les forces de police de la conurbation ont été confrontées à une extrazone transformée en zone de guerre, et je pèse mes mots. »

Rosso passa par la cuisine et préleva une bière sans alcool dans le frigo. Puis il revint dans le salon, s'effondra sur le canapé et, en décapsulant sa canette, il dit à Berg : « Dis donc, ils n'ont pas l'air d'étouffer l'affaire, pour une fois. »

Berg sursauta.

« Ils auraient du mal. Tu sais ce qui s'est passé ? »

« Ambiance Rio ? »

« Bien pire. Des milliers de morts en une demi-journée. C'est incroyable. On dirait qu'un ouragan a soufflé toute une partie de la ville. Ils sont devenus complètement fous. Les émeutiers ont attaqué une usine de retraitement de déchets, tu sais ? Sans l'intervention de l'armée, ils auraient probablement déclenché une catastrophe écologique. Ils voulaient déverser des tonnes de saloperies dans la Marne, si j'ai bien compris. Ça va faire dix mille morts, tu verras. »

Rosso prit une gorgée de bière.

« Dix mille morts ? C'est moins qu'à Rio. »

« Oui, mais à Rio, ça s'est passé sur toute la conurbation, et ça a pris des semaines. Là, c'est juste sur une extrazone, en moins d'une journée. Tu imagines ce que ça va donner si ça se propage à toute la conurbe ? »

« Pourquoi voudrais-tu que ça se propage ? »

Berg ne répondit pas tout de suite. Elle réfléchit pendant que Rosso s'octroyait une nouvelle gorgée de bière.

Elle habitait dans un immeuble à l'ancienne, près de la rue Mouffetard – pas de murs intelligents, capables de vous fournir de la lumière et de vous espionner en permanence. Elle n'avait pas fait tapisser ses murs de ces nouvelles tentures en tissélec à changement de couleurs programmés – on ne trouvait ce genre de choses chez aucun flic, et pour cause : les poulets savaient à quoi s'en tenir à ce sujet. Berg s'offrait aussi régulièrement un check-up complet avec un détecteur de dispositifs d'écoute. Chez elle, on pouvait parler librement.

Elle éteignit le smartcom grand modèle.

« Dis-moi, Yann, est-ce que tu dors bien, en ce moment ? »

Il la regarda avec étonnement.

« Non, pourquoi ? »

Pour toute réponse, elle sortit de sa poche un dictaphone miniaturisé, le brancha au smartcom petit modèle, non relié au réseau, qu'elle gardait posé sur la table basse, dans le salon. Elle ouvrit un fichier et tendit le casque d'écoute à Rosso.

C'était l'enregistrement de la conversation qu'elle venait d'avoir avec Hélène Pelletier. Rosso écouta tout en sirotant sa bière. Sur Vivaldi, il s'amusait. Sur Mozart, il dressa l'oreille. Sur Chostakovitch, il fronça les sourcils. Stormy Weather le fit pâlir. Et alors que résonnaient les premières mesures de Bach, il murmura : « Bordel. »

Berg lui jeta un coup d'œil.

« Tu penses comme moi ? »

« Difficile de ne pas faire le rapprochement. »

« D'après Richter, pour payer son séjour dans l'extrazone, Blanco a vendu des copies pirate du jeu sur lequel il travaillait. J'ai téléphoné à la PC, tout à l'heure. Demain, dans la journée, Richter va essayer de se libérer. Je lui ai dit que c'était important. »

« Tu en as parlé à Briard ? »

« Pas encore. Tu crois qu'il faut lui en parler avant d'aller voir Richter ? »

Rosso hésita. Depuis quelques temps, Briard jouait double jeu.

Au début, pourtant il était franc du collier. Il avait couvert ses troupes quand Caroline Tessier avait protesté auprès du ministère eurocorporatif. Et il avait accepté le classement de l'affaire en code rouge. En fait, il avait même insisté auprès de la hiérarchie pour que l'enquête soit prioritaire.

Mais depuis une semaine, son attitude semblait se modifier. Il demandait des rapports plus fréquents et transmettait moins volontiers les informations qu'il pouvait collecter par ailleurs. Berg, qui connaissait bien Briard pour avoir fait l'essentiel de sa carrière sous ses ordres, soupçonnait que le vieux briscard avait subi des pressions. Quelqu'un, quelque part, ne devait pas être enchanté que Berg et Rosso fourrent leur nez dans les dossiers de Synacgame.

Rosso soupira. Quand l'affaire Synactis-Blanco serait classée, l'équipe Berg-Rosso n'aurait plus de raison d'être. Donc Briard la casserait, et bien sûr il aurait raison.

Il aurait raison, mais cela, Yann Rosso ne voulait pas le savoir. Rosso voulait continuer à travailler avec Berg. Il aimait avoir Berg à ses côtés. Ce n'était pas qu'il fût amoureux, pas à proprement parler – Rosso était de cette race d'hommes qui ne peuvent pas vraiment tomber amoureux. Mais il aimait voir le corps de Berg. Il aimait la voir marcher, il aimait la sentir près de lui. Dès qu'il la voyait, il avait envie de lui entrer dedans, littéralement. Personne ne s'en rendait compte, parce qu'il savait se dissimuler – un legs de son passé, bénéfique celui-là. Personne ne s'en rendait compte, mais c'était bien là, tout le temps, cette envie de pénétrer.

Il réfléchit encore quelques instants puis dit à sa maîtresse, en essayant malgré tout de prendre un ton professionnel : « Je pense qu'on peut bosser un peu underground, le temps de vérifier. »

Elle hocha la tête. Ensuite, ils firent l'amour.

*

Richter à l'arrière d'un transport de troupe blindé, le lendemain, vers midi.

« Si vous avez du biscuit pour moi, j'ai une demi-heure à vous consacrer. S'il s'agit seulement de votre enquête, j'ai une minute chrono. »

Rosso dit : « Nous comprenons, capitaine. »

Et c'était vrai qu'il comprenait. Richter avait, dans sa juridiction, l'extrazone 934 – autant dire qu'il était chargé de faire régner l'ordre en zone de guerre.

Alors, évidemment, il n'avait pas beaucoup de temps à perdre avec les petits problèmes des intrazones. Ça se comprenait, rien à redire.

Berg expliqua : « Nous savons pourquoi votre turf ressemble à une zone de guerre. En off, on peut vous le dire. »

Richter fit, d'une voix lasse : « Je crois que je sais ce que vous allez me dire, mais dites-le quand même. Et ça restera off. »

En quelques phrases rapides, Berg fit le point sur l'enquête. Elle raconta les blocs de code insérés dans les jeux hypergame. Elle raconta les rêves, elle dit la forte probabilité que les jeux Synactis provoquent des troubles mentaux. Elle dressa quelques parallèles entre la situation dans l'extrazone 934 et les crimes commis par les membres de l'équipe Synactis. Elle ne cita pas le nom de Pelletier. Protéger son informateur, règle numéro un.

Richter l'écouta sans mot dire. Quand elle eut fini, il soupira : « Cela fait une semaine que nous savons, avec certitude, que les copies pirates des jeux Synactis provoquent de sérieux problèmes psychiatriques. Ce que nous ignorions, et que vous venez de m'apprendre, c'est que ça ne vient pas de la copie, apparemment, mais des jeux en eux-mêmes. »

Rosso demanda si l'on savait combien de copies pirates circulaient.

Richter haussa les épaules.

« Pour payer son séjour et la protection du gang 934, le dénommé Blanco a remis aux hackers locaux des copies sans protection, donc faciles à dupliquer. Il y a une véritable industrie de la copie pirate, dans les extrazones. Ils sont très structurés. De temps en temps, on fait une descente pour les calmer un peu, mais enfin, jusqu'ici, ce n'était pas notre priorité. A la limite, si vous voulez... »

Berg compléta : « A la limite, tant mieux si les extrazonards peuvent se procurer des hypergames au marché noir, pendant ce temps-là, au moins, ils vous foutent la paix. »

Rosso sourit. Pour avoir un peu traîné ses guêtres du côté des extrazones, il imaginait sans peine le sérieux de la lutte contre les contrefaçons.

Telle était la logique du système. D'un côté de la barrière de vigiles, le monde des intrazones, où les intrazonards jouissaient d'une relative sécurité, et avaient donc de bonnes raisons de ne pas acheter de trucs faisandés. De l'autre côté de la barrière de vigiles, le monde des extrazones, où les extrazonards pouvaient se faire buter du jour au lendemain sans que personne ne moufte. D'un côté, un monde où la smilirette avait remplacé la cigarette. De l'autre côté, un monde où le petit-déjeuner traditionnel, ça consistait plus ou moins en une ligne de cocaïne coupée avec Dieu sait quoi.

Qu'est-ce que vous voulez que des types défoncés du matin au soir en aient à foutre, d'avoir des logiciels sous licence et des fringues griffées réglo ? Quand on vit dans la jungle, on oublie les bonnes manières.

Richter reprit : « Pour autant qu'on le sache, les copies reproductibles ont été vendues par les types de la 934 à leurs partenaires des extrazones voisines, avec les codes facilitant la reproduction. C'est le système classique : ils cassent le code empêchant la copie, puis ils implantent une protection à eux. Et ensuite ils vendent les codes permettant de lever leur protection. »

« Un marché parallèle, avec un système de licences do-it-yourself. Malin. »

« Tellement malin qu'à l'heure où je vous parle, les copies pirates en question doivent circuler dans toutes les extrazones de la conurbation. »

Berg regarda Rosso.

« Vous voulez dire que le futoir qui vient de ravager la 934 peut se généraliser à toute la conurbe ? »

Richter grimaça.

« Je ne dis pas qu'il peut se généraliser, je dis qu'il va se généraliser. D'ailleurs, c'est commencé. Gardez ça pour vous, parce qu'on n'a pas besoin d'un mouvement de panique en plus du reste, mais le taux d'incidents avait grimpé de cent pour cent dans la semaine précédant le désastre, sur la 934. Eh bien, un peu partout dans la conurbe, depuis dix jours, on voit monter le taux d'incident, exactement selon la même courbe, avec deux semaines de décalage, en gros. »

Il y eut un moment de silence relatif. On entendait des cris venant d'un parking, derrière le blindé, à quelques dizaines de mètres. Ce parking servait plus ou moins de prison provisoire, d'après ce que Rosso avait observé. Pour l'instant, des soldats étaient en train de faire monter des prisonniers dans des camions, mais les détenus ne se laissaient pas faire. Ça gueulait, ça couinait, on entendait de temps en temps des bruits de chute, quand un mariole s'effondrait sur le plancher d'un camion, victime d'un coup de crosse et d'un coup de botte. Les troupes avaient installé une mitrailleuse en retrait de la scène, et ils n'avaient pas l'air de plaisanter.

Rosso se dit que l'ambiance avait changé à une vitesse incroyable. Et ce n'était que le début des festivités, si les calculs de Richter devaient par malheur être vérifiés.

Ça promettait.

Ça promettait vraiment.

Richter reprit : « Ce qui m'étonne, c'est qu'apparemment, à la Criminelle, c'est toujours vous qui suivez l'affaire. Depuis plusieurs jours, je m'attends à voir votre autorité se saisir du dossier. »

Il regarda alternativement Berg et Rosso. Difficile de ne pas comprendre la question qu'il n'osait pas poser franchement : « est-ce que vous êtes couverts? »

Rosso dit : « Pour l'instant, on ne nous a rien dit. »

Le sourire de Richter se transforma en rictus.

« Si vous voulez mon avis, on vous dira bientôt. »

Puis il ajouta, en dodelinant du chef : « Vous aurez toujours la satisfaction d'avoir levé un beau lièvre... Un beau lièvre, croyez-moi. »

La porte du blindé s'ouvrit. Un lieutenant de l'armée continentale salua Richter.

« Herr Hauptmann, Erlaubnis zu schiessen ? »

« Ist das notwendig ? »

« Jawohl. »

« Gut. Ich komme. »

La porte se referma aussitôt, le militaire courait déjà vers le parking.

Rosso adressa un regard interrogateur à Berg.

« C'était de l'Allemand, non ? »

Berg était d'origine alsacienne. Elle parlait Allemand.

Richter se leva et, sans un mot, sortit du blindé, le dos voûté.

Berg murmura : « Il doit donner l'autorisation de tirer. »

Rosso ouvrit la bouche pour parler, mais à cet instant, la mitrailleuse aboya.

A partir de cet instant, Yann Rosso comprit qu'une autre époque de sa vie allait bientôt commencer.

*

L'après-midi même, dans le bureau de Briard.

Rosso, Berg, Briard.

Briard disait, en cherchant ses mots comme toujours : « Voilà, vous... êtes... au bout de votre mission... J'ai reçu des instructions... l'enquête sur Synactis... est reprise... à un autre niveau... Je dissous... votre... équipe... »

Il esquaissa un sourire en prononçant le mot « équipe ».

Rosso dit : « D'accord, patron. C'est la règle du jeu. »

Berg dit : « D'accord, patron. »

Personne n'avait vraiment envie de parler – ni Briard, ni Rosso, ni Berg. Il régnait une ambiance étrange au quartier général. Les gens parlaient à voix basse. Les plantons tiraient une gueule épouvantable. Les flics, d'ordinaire plutôt décontractés, avaient l'air soucieux. Les pontes, d'habitude si compassés, couraient dans les couloirs à perdre haleine. Aux dernières nouvelles, quatre extra-zones venaient d'être placées sous le régime de la loi martiale. Personne ne comprenait ce qui se passait. L'opinion générale était que « depuis le temps que ça couvait, fallait bien que ça finisse par faire boum ». Chacun affectait de ne pas être surpris. Certains, d'ailleurs, ne l'étaient réellement pas du tout.

Briard reprit : « J'ai bien lu... votre... »

Il farfouilla dans les papiers empilés sur son bureau. Briard imprimait tout. Il se méfiait terriblement de l'informatique. Il était dans la police eurocorporative le dernier survivant du temps lointain où l'écrit se devait d'être immuable.

« ... votre rapport source verrouillée... »

Il s'empara d'une feuille, la montra à Berg.

« ... donc, si j'ai bien compris, quelqu'un... un contact inconnu... inconnu de vous-même, donc... quelqu'un vous a contacté... vous a donné rendez-vous dans un parking souterrain... vous n'avez pas pu voir son visage... c'était un homme, apparemment.... et ce quelqu'un vous a parlé de ces... »

Il se mordit la lèvre, comme s'il avait mal, soudain.

« ... de ces fragments de code cryptés... de ces images polysémiques... dans les jeux de Synactis... n'est-ce pas... »

Berg hocha la tête.

« Oui, patron. Ça s'est passé comme ça. »

Briard renifla, se passa la main dans la chevelure, fit un petit bruit de bouche.

« ... oui, c'est ce que je vais faire remonter là-haut... ils me croiront... peut-être... »

Berg répéta, en martelant ses mots : « Ça s'est passé comme ça. »

Briard dit : « ... Oui, bien sûr... N'empêche, vous auriez dû identifier ce contact... C'est la base, dans le métier... Venant d'un flic comme vous, cette erreur... Voyez-vous, cela risque d'étonner... Vous auriez dû demander du soutien... Travailler en équipe... »

« Je n'y ai pas prêté attention, au début. Je pensais qu'il ne s'agissait que d'un affabulateur. »

« Ah... bien sûr... bien sûr... »

Tic-tac. La pendule de bureau continuait à égrener les secondes.

Rosso eut la certitude, soudain, que Briard avait peur. Réellement peur.

Le patron se pencha en avant, comme s'il avait besoin de se cramponner au bureau pour ne pas tomber.

« ...Vous êtes très surmenés, tous les deux... Vous avez des têtes à faire peur... Le manque de sommeil, je pense... »

Tic-tac.

« ... Vous allez prendre, disons, deux mois de repos... Vous êtes en disponibilité... Profitez-en... Vous en avez besoin... Dans deux mois, je reformerai de nouvelles équipes, j'ai des recrues qui arrivent, de toute manière... D'ici là, je vous remercie de... »

Tic-tac. Tic-tac.

« ... Je vous remercie de me remettre vos armes de service... Simple mesure de précaution, vous comprenez... »

Tic-tac.

Rosso pensa : dans neuf cas sur dix, un flic qui se suicide utilise son arme de service.

Tic-tac.

Il n'y eut pas de contestation. D'ailleurs, Briard avait raison. Il était tout à fait logique de retirer leurs armes à Berg et Rosso. Sur les cent soixante dix personnes qui, chez Synactis, avaient eu à travailler intensivement sur les jeux nouvelle génération, onze pour cent en étaient mortes, suicidées, parfois après avoir tué leurs proches.

Briard ramassa les flingues, se leva pour les placer dans le coffre-fort, derrière son bureau.

« ... Ils sont en sécurité... Vous les reprendrez dans deux mois, j'en suis certain... »

Tic-tac.

« ... En partant, passez au service médical... Une visite de précaution... Ils vous donneront de quoi mieux supporter le manque de sommeil, ce genre de choses... Je pense qu'ils voudront vous suivre régulièrement, aussi... Enfin, je n'ai pas... tout compris... »

Tic-tac.

« ... Les autorités... étudient... une procédure... pour les gens qui... pour les gens qui ont été exposés à... »

Tic-tac.

Briard se mordit la lèvre.

« ...exposés à... »

Tic-tac.

Rosso proposa : « A la chose. »

Briard fit : « A la chose, oui, voilà. »

*

En quittant la cité de justice, ce soir-là, Berg et Rosso eurent l'impression qu'une porte se refermait sur leur passé. Appelons cela une prémonition.

Ils allèrent dîner dans un restaurant à la mode, du côté du Pont Neuf. C'était un peu cher, bien sûr, mais ce n'est pas tous les jours, dans la police, qu'on se retrouve simultanément mis en disponibilité à plein traitement, interdit de port d'arme et soumis à une obligation de contrôle psychiatrique. Ça s'arrose, ce genre de choses.

Pendant le repas, Rosso parla de Ducast. Le vieux lui avait plu, avec son air de professeur Tournesol mal luné. Berg proposa de garder le contact avec lui. Rosso promit qu'il appellerait Ducast le lendemain, et c'est ce qu'il fit.

Le vieux bonhomme ne parut pas autrement surpris d'apprendre que l'inspecteur Rosso avait été déchargé de l'enquête. Il demanda à qui il devait transmettre le petit exposé qu'il avait préparé, concernant la possibilité d'une influence sectaire derrière l'affaire Synactis. Rosso répondit : « Transmettez-le moi, prof. Je le ferai parvenir à l'équipe qui remplace la mienne sur cette affaire. »

Ducast accepta et, le soir même, Rosso reçut son rapport par e-mail.

Rapport dont la conclusion le frappa. Le prof avait mis le doigt sur quelque chose d'intéressant.

« L'influence mystique est évidente derrière l'ensemble des meurtres et des suicides considérés, mais cette influence ne renvoie pas nécessairement à l'action d'une secte. Parce qu'il s'agit d'une influence authentiquement mystique, on doit même douter qu'il s'agisse d'une secte, en tout cas d'une secte normale.

« Tous les mouvements sectaires prônent une mystique, bien sûr, mais c'est généralement une fausse mystique, une mystique de bazar. En général, les gourous des mouvements sectaires vendent à leurs adeptes une croyance naïve en l'accomplissement d'une destinée idéale, ou en une immortalité mal comprise, dans une sorte d'inversion du message chrétien. Parfois, le message est encore

moins ambitieux, il s'agit tout bonnement de convaincre les adeptes qu'on leur propose un mode de vie sain, susceptible de leur apporter le bonheur au sens le plus trivial du terme.

« D'une manière générale, les sectes exaltent dans l'homme ce qu'à l'inverse les vraies religions condamnent, c'est-à-dire l'illusion de la manifestation et l'attachement au monde d'ici-bas. Les sectes, en général, poussent leurs adeptes à se prendre plus ou moins pour finalité de leur propre existence, alors que les religions visent à éloigner l'homme de l'illusion où il se complaît d'être sa propre fin. Alors que les sectes entretiennent leurs membres dans l'illusion que le but de la vie est la vie elle-même, les grandes religions enseignent que le but de la vie est la mort – un enseignement que les gourous des mouvements sectaires ne dispensent jamais, pour la bonne et simple raison qu'un homme préparé à la mort est un homme libre. Les gourous ne veulent évidemment pas libérer leurs adeptes, ils veulent au contraire les asservir.

« La nature des suicides et des meurtres observés ici ne semble donc pas renvoyer aux catégories classiques de la mystique sectaire. On dirait au contraire que nous sommes confrontés aux effets d'une mystique authentique – évidemment détournée puisqu'elle débouche sur la libération d'une pulsion de mort, mais bel et bien authentique à l'origine. Si l'on excepte le cas de monsieur Blanco, qui est litigieux, l'ensemble des crimes et suicides observés renvoie indiscutablement à une volonté d'oblitération complète du Moi. C'est-à-dire que si nous sommes confrontés à une secte, alors cette secte ne relève pas de la même dynamique que la plupart des mouvements sectaires contemporains : pour dire les choses simplement, il s'agit peut-être d'une véritable religion en train de naître, mais d'une religion monstrueuse. Nous avons affaire à un discours vraiment libérateur, qui ouvre par-delà la mort les portes de la vie, et non un discours faux, qui prétend ouvrir par-delà la vie autre chose que les portes de la mort. Mais la manière dont les portes sont ouvertes n'est pas normale. Ce n'est pas ainsi que doit procéder une religion. Il y a là un paradoxe troublant.

« L'examen des faits m'amène à évoquer une hypothèse que j'ai formulée jadis concernant l'islamisme : le déchaînement de la pulsion de mort n'est pas nécessairement le fait des doctrines faussement religieuses, il peut aussi être un moment dans le cycle de vie des doctrines authentiquement religieuses. J'avais écrit jadis que le terrorisme islamiste me paraissait représenter, dans le monde musulman, une dynamique comparable à ce qu'avait été, mutatis mutandis, le nazisme pour le monde chrétien : l'instant où, pour se réinventer, un système de pensée, parvenu au bout de ses potentialités, doit se retourner temporairement en nihilisme afin de s'anéantir. Comme pour créer une 'poche de néant' à l'intérieur de laquelle un être nouveau peut venir au monde.

« C'est peut-être à cela que nous sommes confrontés : l'instant où le néant devient absolu, et où, donc, l'être va surgir.

« Dans ces conditions, je suggère de chercher du côté des grandes religions, dans les mouvances extrémistes ou marginales, plutôt que dans les mouvements sectaires à proprement parler. Pour dire les choses simplement, cette affaire est beaucoup trop violente, beaucoup trop déraisonnable pour s'expliquer uniquement par les manipulations minables d'une quelconque religion en kit. Seule une véritable prédication peut libérer dans l'homme une violence aussi formidable. Visiblement, nous avons affaire à quelque chose d'extraordinaire. »

En lisant le topo du prof, Rosso comprit que le vieux bonhomme voyait les choses de très, très haut, et que donc il avait une bonne vue d'ensemble.

Mais tout cela, évidemment, était plutôt théorique...

Rosso se sentait profondément déprimé. Il avait besoin de parler avec quelqu'un qui l'aiderait à faire le point. Il appela Ducast et lui proposa de prendre un verre. Le prof l'invita à passer chez lui. Rosso vint.

*

Ce fut une conversation étrange, entre deux hommes que tout séparait, à part bien sûr une commune passion pour la vérité. Rosso avait décidé de parler franchement. Il paraissait peu probable qu'un vieux prof de théologie fût écouté par les Grandes Oreilles. Même si le pouvoir fliquait les intrazones à mort, il y a des limites à tout. On ne peut pas espionner tout le monde tout le temps.

Ducast ne parut pas excessivement surpris d'apprendre qu'une société comme Synacgame truffait ses jeux d'images subliminales. Même quand Rosso lui expliqua le lien entre les événements survenus dans l'extrazone 934 et l'affaire Synactis, le vieux prof se contenta de hocher la tête, sans témoigner du moindre étonnement. Et quand Yann Rosso décrivit à Ducast la scène entraperçue la veille sur un parking, depuis un blindé de la PC, Ducast murmura, en toute simplicité : « Les gens meurent, inspecteur. C'est dans l'ordre des choses » - une réflexion qui laissa Rosso bouche bée.

Enfin l'inspecteur se tut, surpris au fond d'avoir déballé toute l'affaire devant un quasi-inconnu. Ce prof, décidément, lui faisait un drôle d'effet. C'était peut-être parce qu'il était si calme. Ou bien, peut-être y avait-il autre chose, la source de son calme, en quelque sorte. Comme un mystère.

Ducast ne répondit pas tout de suite. Il murmura : « Alors c'est comme ça que ça se passe. »

Puis il se leva et se dirigea vers les fenêtres.

Il habitait au dernier étage d'un immeuble haussmannien typique. Un balcon courait le long de l'appartement, et de là, on voyait les toits de Paris. Les cheminées se découpaient en ombres noires sur le ciel nocturne. Ducast désigna un point dans le ciel et dit à Rosso : « Venez voir, inspecteur. »

Rosso se leva et rejoignit Ducast sur le balcon.

Dans le ciel, une pub satellitaire clignotait lentement : « Reenike ».

Rosso haussa les épaules. Depuis quelques années, les mégacorporations avaient envahi le ciel. Des satellites émettaient toute sorte d'hologrammes, là haut, si bien que plus personne, nulle part, ne pouvait échapper à la pub. Le Touareg au fin fond du Sahara, le nomade du Gobi, le Tibétain sur les pentes de l'Everest et l'Eskimo sur sa banquise : tous, autant qu'ils étaient, tous devaient désormais savoir que Reenike fabriquait les pompes les plus confortables, que Peugeot fabriquait les bagnoles les plus sûres, ou même, comique involontaire, que Panrex garantissait l'étanchéité des préservatifs les plus fins de la planète.

« Vous voyez, » dit Ducast, « la pub nous cache les étoiles. »

« Ils ne savent plus quoi inventer, » répondit Rosso.

Il se demandait où le prof voulait en venir, mais Ducast ne se pressait pas de conclure. Le vieux prof regardait le ciel, et pendant quelques instants, Rosso eut l'impression que le vieillard l'avait tout bonnement oublié.

Puis le prof demanda, d'une voix douce : « Dites-moi, inspecteur, qu'est-ce qui est le plus réel, à votre avis ? Cette pub pour Reenike, ou bien les étoiles qu'elle nous cache ? »

Rosso répondit sans réfléchir : « Les étoiles, évidemment. »

Ducast fit la moue.

« Eh bien, non, voyez-vous. Les étoiles de notre ciel sont mortes depuis des millions d'années. Pas toutes, bien sûr, mais beaucoup d'entre elles. Le ciel que nous contemplons n'existe plus. Il n'est pas réel. Le temps que sa lumière nous atteigne, une étoile meurt. »

Le prof pointa la pub Reenike du doigt.

« Ce que nous cache cette pub, ce n'est pas le réel, c'est le fait que nous ne voyons pas le réel. »

Rosso regarda le prof avec attention. Qu'est-ce que le vieux bonhomme essayait de lui dire ?

Ducast reprit, sans transition : « Vous avez peur, inspecteur ? Je veux dire :

quand vous pensez à ce jeu Synacgame, ce jeu auquel nous avons joué, vous et moi. »

Rosso s'efforça d'être honnête.

« Oui, j'ai peur. Une chance sur dix de devenir fou. J'ai peur, évidemment. »

Ducast demanda : « Définissez la folie. »

Rosso répondit : « Incapacité à distinguer le vrai du faux ? »

Ducast sourit.

« Alors nous sommes tous fous, inspecteur. »

Le prof retourna s'asseoir dans un fauteuil.

« Dites-moi, et si c'était justement parce qu'ils avaient cessé d'être fous que ces gens se sont suicidés ? Et si ce qu'ils n'avaient pas supporté, tous ces gens, c'était de découvrir le réel dans sa vérité ? Qu'en pensez-vous, inspecteur ? »

Rosso n'en pensait rien de précis.

« Qu'est-ce que vous cherchez à me dire, monsieur le professeur ? »

Ducast se versa une tasse de thé à la Russe. Il le faisait tellement fort qu'il coulait presque noir.

« Inspecteur », reprit-il en sirotant son breuvage, « je crois que nous avons une tâche à accomplir, vous et moi. »

« Vraiment ? »

Rosso avait l'impression de vivre un moment hors du temps. C'était peut-être l'attitude de Ducast, si calme, ou bien sa manière de parler. Ce vieux bonhomme avait une sorte d'aura, quelque chose qui faisait qu'on l'écoutait.

« Oui, vraiment, » confirma le prof. « Est-ce que vous pouvez m'arranger une rencontre avec cette dame Pelletier, dont vous me parliez tout à l'heure ? »

Rosso dit que oui. Il faudrait prendre des précautions, mais c'était possible.

« Alors, s'il vous plaît, faisons cela. »

Rosso accepta. Il voulait en savoir davantage, mais le prof se mit à parler de futilités. Il était très loquace, à présent, bavard pour tout dire. A chaque fois que Rosso essayait de revenir dans le vif du sujet, Ducast parlait des rites sacrificiels aztèques, ou des pratiques chamaniques des tribus sibériennes, toute sorte de questions apparemment sans lien avec l'affaire qui préoccupait le flic.

Finalement, Rosso prit congé. Comme il sortait, Ducast lui dit : « Et n'oubliez pas, inspecteur : j'aimerais bien rencontrer madame Pelletier. »

Puis il referma sa porte, tout simplement.

*

Ce soir-là, vers dix heures, Hélène Pelletier reçut un coup de téléphone.

« Allô, Yannick mon pote ? »

Pelletier sursauta. « Yannick mon pote » était le code indiqué par Stéphanie Berg.

« Qui demandez-vous monsieur ? »

« Je ne suis pas chez Yannick Benamara ? 01.764.5231 ? »

« Ah non, monsieur, c'est une erreur. Ce n'est pas du tout ce numéro-là. »

En raccrochant, Pelletier sourit. Elle savait où et quand.

Le lendemain.

Six heures du matin.

Gare de l'Unité Continentale.

A la consigne.

Casier 467. Code 1325.

*

Pour faire se rencontrer deux personnes dont une risquait d'être surveillée par les Grandes Oreilles, Yann Rosso utilisa un truc qu'il avait appris quelques années plus tôt, quand il travaillait avec des contacts infiltrés en extrazone. Il n'était pas certain à cent pour cent que ce « truc » soit encore tout à fait valable. Mais il n'avait pas le choix, il devait accepter le risque. De toute manière, c'était la solution la plus fiable à sa connaissance.

Les opérateurs téléphoniques commercialisaient des portables fonctionnant uniquement sur réseau privatif. En général, il suffisait de changer la carte interne, et un téléphone portable standard, ouvert à tous les réseaux, se transformait en une sorte de walkie-talkie, ouvert uniquement à un certain signal, codé selon une certaine procédure et émis sur une certaine fréquence. La portée de ces appareils était limitée, mais en théorie, leur signal crypté était quasiment impossible à intercepter.

Officiellement, pour accéder à ces matériels, il fallait une licence spéciale, accordée par EurACTOR, l'Autorité Continentale pour la Transparence et l'Orga-

nisation des Réseaux – le nom officiel de ce que les flics appelaient, depuis une bonne décennie : « les Grandes Oreilles ». A part les flics et les mégacorpos, personne n'avait accès légalement à cette technologie.

Officieusement, bien sûr, c'était une autre histoire. Il était possible de se procurer ce matériel. Ce n'était pas donné, il fallait connaître des pirates, mais c'était possible.

Pour Yann Rosso, c'était possible. Il avait longtemps travaillé dans une extra-zone asio. En fait, il y avait même fait l'essentiel de sa carrière. Or, les Asios étaient les meilleurs pirates...

A priori, ça n'avait l'air de rien, comme matos. Un jeu de cartes et un petit boîtier noir, à peu près de la taille d'une boîte à cigares. Au marché officiel, ça valait une petite fortune en eurodols. Au marché officieux, ça n'avait pas vraiment de prix. Dans le cas de Yann Rosso et du petit gars trop entreprenant qu'il avait chopé la main dans le sac quelques années plus tôt, l'échange avait porté sur quinze années de camp de détention à régime sévère – la peine minimale pour les pirates coupables d'avoir « hacké » les réseaux de la défense eurocorporative.

Rosso connaissait comme sa poche la Gare de l'Unité Continentale, anciennement gare de l'Est. Cette gare présentait trois avantages : elle possédait une consigne, les casiers de la consigne étaient à code et pas à clef, et le paiement pouvait être effectué par porte-monnaie électronique, et pas seulement par carte bancaire.

Le porte-monnaie électronique était facilement falsifiable. Rosso en possédait une dizaine, enregistrés sur des matricules civiques bidon.

Yann Rosso se doutait qu'il était surveillé. C'est pourquoi il n'alla pas lui-même déposer le pli pour Hélène Pelletier. Il passa tout simplement chez sa grand-mère, une digne vieille dame de quatre-vingt-dix ans – mais encore toute sa tête et toutes ses jambes. Il lui demanda « un petit service ».

Grand-mère Rosso était une survivante. Adolescente, elle avait dû fuir l'Algérie. Sa propre mère, l'arrière-grand-mère de Yann Rosso, lui faisait porter jadis les messages de l'OAS, tout comme elle, vingt ans plus tôt, avait porté ceux de la Résistance. Près de huit décennies après l'affaire algérienne, grand-mère Rosso continuait à ne pas poser de questions, et donc elle porterait des messages s'il le fallait – tous les peuples ont leur tradition, et parfois, ça sert.

C'est une digne ancêtre un tantinet croulante, a priori la dernière personne susceptible d'être surveillée par les Grandes Oreilles, qui se rendit à la consigne de la Gare de l'Unité et glissa dans le casier 467 un pli fermé. A l'intérieur de ce pli, il y avait une carte téléphone et une feuille de carnet couverte d'une écriture serrée, nerveuse.

« Vous allez quitter immédiatement la gare, prendre votre véhicule et vous irez vous garer au parking des anciennes halles, troisième sous-sol, allée 4 si possible, à défaut à proximité. Une fois garée, vous inclinerez votre siège au maximum, de manière à vous étendre à l'intérieur de votre véhicule. Votre visage ne sera pas visible depuis l'extérieur. Aussi discrètement que possible, vous retirerez la carte de votre téléphone portable et vous glisserez à la place la carte que vous trouvez dans ce pli. Puis vous appellerez le numéro : 0001. Un monsieur Blanc vous répondra. Pour lui, vous êtes madame Brun. Vous répondrez aux questions de monsieur Blanc. A l'issue de la conversation, vous remettrez en place votre carte personnelle. Ensuite, vous essuiez longuement la carte ci-jointe avec un mouchoir ou un chiffon, afin d'effacer autant que possible les traces digitales et ADN. Après quoi vous irez au centre commercial des Halles et effectuerez quelques emplettes, afin de justifier votre déplacement. Par la suite, la carte ci-jointe sera conservée par vous dans un lieu sûr, à l'extérieur de votre domicile, et ni à votre bureau, ni dans votre véhicule. Le plus simple est de la dissimuler près de votre domicile, par exemple dans les parties communes de votre immeuble. La très petite taille de l'objet doit permettre sa dissimulation. La prochaine fois que nous voudrions vous contacter, vous recevrez un courriel d'une soi-disant société Europrimus, qui vous proposera un voyage organisé vers une destination lointaine. Vous chercherez dans le plan de Paris une place ou une rue au nom de cette destination, et vous y rendrez le lendemain soir, à l'heure indiquée dans le courriel, via la soi-disant valeur du cadeau publicitaire. Là, vous appellerez le 0001 avec la carte ci-jointe dans votre téléphone. A tout de suite. »

*

Le parking des halles, six heures trente du matin.

Le prof bailla, s'excusa. Rosso l'avait réveillé une heure plus tôt, sans s'être annoncé. Rude réveil.

Ils sortirent du véhicule et se dirigèrent vers la petite buvette installée juste à la sortie du parking, à moins de cinquante mètre de l'allée 4, au troisième sous-sol. Rosso avait à la main une petite mallette.

Le prof n'avait pas l'air étonné des précautions prises par Rosso. Il ne semblait pas non plus intrigué par l'aspect technique de l'opération. Il demanda quand même pourquoi on ne se voyait pas tout bonnement dans un endroit discret.

« Parce que je ne veux pas que les services sachent que Pelletier a rencontré physiquement quelqu'un que j'ai rencontré physiquement, » répondit Rosso. « Et si vous rencontrez physiquement Pelletier, ils le sauront. Ils le sauront

parce que maintenant que je vous ai rencontré, vous risquez d'être surveillé. On ne peut plus dissimuler une rencontre physique, aujourd'hui, à partir du moment où au moins une des deux parties est sous surveillance. Il y a trop de moyens de détection, la discrétion est impossible à maintenir au niveau des contacts physiques. »

« Et on ne peut pas utiliser Internet, tout bêtement ? » demanda le prof.

Rosso sourit.

« Tout est surveillé, monsieur Ducast. Tout, sauf le type de réseau local privatif que nous allons utiliser ce matin. »

« Ah, » fit Ducast.

Puis il ajouta, fataliste : « Un jour, tout cela sera notre routine, de toute manière. »

Rosso hocha la tête. La routine, oui, vraiment. Une simple routine, désormais...

En un sens, il se sentait tout à fait ridicule. Un flic retiré du service qui prenait des précautions dignes d'une affaire d'Etat pour faire discuter un obscur programmeur informatique et un non moins obscur professeur de théologie, au simple motif que le programmeur avait une théorie intéressante, et le prof de théologie une autre théorie, qui s'emboîtaient vaguement avec celle du programmeur. Objectivement, la situation avait quelque chose de surréaliste.

D'un autre côté, le prof avait raison : il valait mieux tester la routine.

En fait, plus il y réfléchissait, plus Yann Rosso arrivait à la conclusion qu'il ne pouvait pas savoir si l'affaire Synactis était un canular, un accident de parcours étrange, ou bien quelque chose de tout à fait différent, quelque chose d'extraordinaire, un événement d'une portée incalculable. Toutes les normes étaient périmées, toutes les règles étaient dépassées. Les flics étaient suspects de devenir fous, les fous avaient le pouvoir de faire surveiller les flics, et pour une raison inexplicable, un cadavre de la Crime considérait désormais qu'un théologien devait mener l'enquête.

Absurde.

Ridicule.

Mais c'était comme ça.

Toutes les règles étaient caduques. Il fallait désormais se méfier de tout, de tous. Et il fallait accepter de suivre des pistes qu'en temps normal, on aurait regardées comme des rêveries sans intérêt.

Et puis, on testait la routine...

Objectif : protéger Pelletier. Protéger le témoin clef.

Surtout qu'on agissait sans mandat.

Ducast commanda un café crème et un croissant. Rosso se contenta d'un petit noir. Discrètement, il alluma le central-réseau portatif dissimulé dans sa mallette. Dans la voiture, Ducast avait remplacé sa carte téléphone par celle que lui avait donnée Rosso.

Ensuite, ils attendirent.

*

A sept heures exactement, le téléphone de Ducast sonna. Il prit la communication, les écouteurs aux oreilles, le micro pendant devant sa bouche. Comme le lui avait demandé Rosso, il tenait le micro de la main droite, masquant ainsi les mouvements de ses lèvres.

Deux hommes assis devant un café dans un bistrot, un des deux hommes est appelé sur son portable, répond pendant que l'autre finit sa consommation. Quoi de plus banal ?

Rosso n'entendit qu'une partie de la discussion. Il avait les questions de Ducast, mais pas les réponses de Pelletier.

« Bonjour madame Brun. Je suis monsieur Blanc. J'ai un certain nombre de questions à vous poser, à la demande de l'inspecteur Berg. »

Un silence de quelques secondes.

« Il est probable que nous serons amenés à nous parler de nouveau, de toute manière. Notre collaboration ne fait que commencer. »

Un silence.

« Pour commencer, je voudrais que vous me parliez de l'homme sous l'arbre. Quand l'avez-vous vu, à quoi ressemble-t-il, où se trouve-t-il dans le jeu ? »

Un silence, plus prolongé cette fois.

« Une voix sans timbre... Vous êtes certaine qu'il s'agit d'un homme ? »

Silence.

« Donc il pourrait s'agir d'une femme ? »

Silence.

« D'accord. Et où se trouve-t-il, ou elle, à l'intérieur du jeu ? »

Silence.

« Il n'est pas dans le jeu, mais il apparaît en rêve à ceux qui jouent au jeu ? »

Silence.

« Donc s'il est présent dans le jeu, ce ne peut être qu'à l'insu des joueurs. Mais vous ne pouvez pas être certaine qu'il n'est pas présent dans le jeu ? Simple-ment, vous ne l'avez pas vu. »

Silence.

« Et dans les rêves, à quel endroit apparaî-t-il ? »

Silence.

« Sous le parvis, au niveau cinq... Je n'ai pas atteint ce niveau, madame. Vous pouvez me décrire ce parvis ? »

Silence.

« Dites-moi, ce parvis a-t-il la même taille dans les rêves et dans le jeu ? »

Silence.

« Plus grand, donc ? »

Silence.

« Vous n'êtes pas certaine, mais cela vous paraît probable ? »

Silence.

« Vous pouvez essayer de vérifier la prochaine fois que vous rêverez de l'homme sous l'arbre ? »

Silence.

« Oui, c'est important. Tout ce qui a trait aux dimensions des bâtiments m'intéresse. D'une manière plus générale, tout ce qui a trait aux dimensions des objets. J'aimerais que vous analysiez le code source du jeu pour voir si vous repérez des rapports, des proportions qui se répètent. Tout ce qui est numérique m'intéresse. »

Silence prolongé.

« L'arbre est à droite dans vos rêves. Est-ce que vous savez s'il est au même endroit pour les autres rêveurs ? »

Silence.

« Bon. Non, je ne suis pas arrivé jusque là. »

Silence.

« Non, non, je n'ai pas attendu si longtemps pour rater cette opportunité... Je le verrai... »

Silence.

« Et vous en aviez ? »

Silence.

« Oui, de l'eau. »

Silence.

« C'est tout ? »

Silence.

« Ah oui, la princesse qu'il faut délivrer. »

Silence.

« Donc là, il révèle comment traverser le cloître ? »

Silence.

« Cela peut vouloir dire plusieurs choses différentes, ça dépend de la grille de lecture utilisée. Les autres rêveurs aussi ont dû lui offrir de l'eau ? »

Silence.

« Et vous avez traversé le cloître ? »

Silence.

« La prochaine fois que vous rêverez, essayez de ne pas le traverser. Asseyez-vous sur le parvis et attendez la réaction de l'homme sous l'arbre. »

Silence.

« Parce que ceux qui ont traversé le cloître sont devenus fous, madame Brun. C'est une bonne raison de ne pas traverser, non ? »

Silence.

« Oui, sans doute. Mais pour l'instant, il est tout aussi intéressant d'observer la réaction de l'homme sous l'arbre, si vous faites quelque chose que vous ne devriez pas faire. »

Silence.

« Déroutez-le. Prenez-le à contre-pied. Faites ce que vous n'êtes pas supposée faire, ne faites pas ce que vous êtes supposée faire. Et observez sa réaction. C'est une part de vous, madame Brun, il ne peut pas s'agir d'autre chose. Dans vos rêves, votre cerveau est aux prises avec votre cerveau, n'est-ce pas ? La question est : de quelle part de votre cerveau s'agit-il ? »

Silence.

« Eh bien si c'est le cas, nous serons fixés. Mais à mon avis, ce ne sera pas le cas. Quand nous rêvons, nous prenons des décisions. Le problème est qu'elles ne sont pas forcément suivies d'effet. »

Silence.

« Ce que je vous demande, sur le plan technique, c'est d'analyser le code est de repérer les récurrences. »

Silence.

« Oui, je sais. Mais vous pouvez déjà analyser la partie du code qui vous est accessible. »

Silence.

« Toutes les récurrences. Toutes les structures qui se répètent, et particulièrement celles qui se répètent à plusieurs niveaux. Par exemple si vous repérez certaines lignes de code qui se retrouvent à l'identique au début, au milieu et à la fin du jeu. »

Silence.

« Donc une partie des fichiers audio est cryptée, également ? »

Silence. Coup d'œil à Rosso.

« Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi vous ne pouvez pas accéder au code source, alors que c'est vous qui programmez. »

Silence.

« Et vous n'avez vraiment aucun moyen de casser le code ? »

Silence.

« Avant de prendre la fuite, Maxime Blanco s'était procuré une partie du logiciel de cryptage. Vous en êtes certaine ? »

Coup d'œil à Rosso.

Celui-ci murmura : « Des copies illégales circulent. »

Ducast répéta l'information pour que son interlocutrice l'entende.

Silence.

Ducast, se tournant vers Rosso : « Madame Brun m'explique que ça ne prouve rien. Il paraît que c'est une stratégie marketing de Synactis. Comme ils savent que tôt ou tard la protection sera brisée, le service commercial diffuse dans un circuit parallèle quelques copies légèrement bridées, de moindre qualité. De cette manière, les copieurs prennent l'habitude de se dire : 'si je veux un jeu sans défaut, j'ai intérêt à me procurer un jeu légal'. »

Rosso grommela : « Les copies qui circulent depuis un mois dans les extrazones sont apparemment de parfaite qualité. »

Silence.

Ducast fit signe à Rosso que « madame Brun » parlait.

Silence prolongé.

« Cherchez plus particulièrement ce qui a trait à la mort, » reprit Ducast. « A la mort et au sexe. Je ne peux pas être plus précis à ce stade, il faut que je me balade à travers le jeu, vous comprenez ? Je n'ai pas eu le temps de l'étudier en profondeur, je vais m'y mettre dès cet après-midi. »

Silence.

« Oui, je connais les risques. »

Silence prolongé.

« Nous allons y travailler, madame Brun. »

Silence.

« Voilà, eh bien, je pense que nous nous reparlerons sous peu. Enchanté d'avoir fait votre connaissance. »

Silence.

Ducast coupa la communication.

Puis il se tourna vers Yann Rosso et lui dit : « Bon, je n'ai pas grand-chose à vous dire pour le moment, à part que cette madame Brun me semble très coopérative. »

Rosso hocha la tête. Logiquement, il n'aurait pas dû organiser cette rencontre. Logiquement, il aurait dû être déçu que le prof n'éclaire pas davantage sa lanterne. Mais il avait organisé la rencontre, et il ne se sentait pas déçu.

A croire qu'il avait déjà commencé à devenir fou...

Il expliqua à Ducast qu'il leur fallait maintenant faire quelques courses, pour donner le change.

Ducast proposa de passer dans une librairie du quartier. Il offrit à Yann Rosso un commentaire de l'Apocalypse et un ouvrage sur la légende indienne du Kali Yuga, le dernier âge du cycle cosmique.

« Lisez-les, » recommanda-t-il à l'inspecteur interloqué. « Vous y trouverez la vérité de notre temps. »

*

Vingt-quatre heures plus tard.

Yann Rosso, Stéphanie Berg, Isabelle Cardan et Jean-Baptiste Ducast au restaurant chinois.

Un restaurant qui avait joué un certain rôle dans la vie de Yann Rosso.

Il connaissait de longue date le patron du boui-boui, un certain monsieur Kim.

Quelques années plus tôt, monsieur Kim avait eu un problème *sérieux*.

Les Chinois avaient décidé que l'extrazone 945 était leur turf à eux, et à eux seuls. Les Coréens ne voyaient pas tout à fait les choses de la même manière, et c'est bien normal après tout. L'affaire aurait pu se régler à l'amiable. Logiquement, c'est même comme cela que ça aurait dû se passer – dans les extrazones asios, c'était les gangs qui faisaient la loi, comme partout dans les extrazones, et quand les asiatiques font la loi, ils la font vraiment.

A la différence des gangs afros, anarchiques et inutilement violents, les gangs asios témoignaient systématiquement d'une retenue remarquable dans l'usage de la force.

Sauf, bien sûr, quand ça dérapait.

Et en l'occurrence, ça avait dérapé.

Et comme toujours quand ça dérape chez les Asios, ça dérapa pour de bon. Ces gars-là ne se lâchent pas souvent, alors quand ils se lâchent, ça fait tout de suite très mal. En trois jours, une bonne dizaine de viandes froides, des bombes, des incendies criminels, plusieurs kidnapping, et même, petit supplément pour soigner la réputation du quartier, une exécution diffusée par Internet – sur le site « officiel » d'une organisation criminelle basée à Shanghai.

Et au milieu de tout ça, monsieur Kim le limonadier, qui ne demandait qu'à faire de la bonne bouffe et à gagner sa vie honnêtement.

N'en menait pas large, monsieur Kim.

La PC s'était rangée du côté des Chinois, pour des raisons assez complexes – la principale étant que deux ethnomilices dans la même extrazone, ça en faisait une de trop. Mieux valait profiter de la situation pour trancher le nœud gordien, et puisque les Chinois étaient majoritaires dans la 945, autant leur laisser le turf. Accessoirement, il se trouvait qu'à ce moment-là, l'eurogouvernement menait des négociations commerciales assez délicate avec la Sinosphère. D'une manière générale, visiblement, « on » ne voulait pas faire de la peine au parti communiste sino, notoirement lié aux gangs de Shanghai. Et comme « on » avait les moyens de dicter sa volonté à la Police Continentale, les Coréens avaient perdu la guerre – « on » avait fait ce qu'il fallait pour ça.

C'est à ce moment-là que Rosso rencontra monsieur Kim.

Les commerçants coréens de la 945 avaient demandé aux Chinois la permission de rester sur place. Ils firent valoir qu'ils étaient disposés à payer la protection aux gangs chinois. Qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire, aux Chinois, que

quelques Coréens restent sur place pour faire du business ? Du moment que l'argent était versé chaque mois, une protection, c'est une protection, non ? D'ailleurs, regardez : monsieur Kim est coréen, mais ça ne l'empêche pas de tenir un restaurant chinois. Chinois de cœur, monsieur Kim !

Il se trouva que « on » était à ce moment-là bien content d'avoir donné des gages à la fraction proprement chinoise de la Sinosphère, mais que « on » craignait d'en avoir fait un peu trop. « On » décida donc qu'il était temps de caresser un peu les Coréens dans le sens du poil, pour s'éviter des ennuis avec ces gens-là. Après tout, il est notoire que si les Asios sont toujours polis, pas comme ces bourrins d'Afros ou ces excités de Nordafs, il ne faut pas pour autant croire qu'on peut leur chier dans les bottes. Comme le disait à l'époque le patron de Rosso : « Si tu veux des ennuis, tu n'as qu'à pisser sur le gazon d'un Asio ! En général, t'es pas déçu du voyage. »

« On » savait tout cela, et donc « on » prévint les flics qu'après tout, ces sympathiques commerçants coréens avaient bien le droit de conserver leurs échoppes. Comme les petits voyous locaux n'en étaient pas convaincus, les flics allèrent porter le message aux parrains du milieu chinois. Lesquels, après s'être concertés avec leur boss, à Shanghai, firent savoir aux flics qu'une bonne leçon, comme on dit, ça fait du bien à la jeunesse.

L'inspecteur Rosso était à l'époque affecté à la PC Conurbe Sud, et il était connu pour ses méthodes expéditives. C'est lui qu'on chargea de « donner une petite leçon à la jeunesse », tâche dont il s'acquitta en bonne entente avec les locaux – et surtout, en bonne entente avec les commerçants coréens du quartier.

Dont monsieur Kim.

Depuis cette affaire, monsieur Kim considérait l'inspecteur Rosso comme une sorte d'ami d'enfance, pour ainsi dire. Le sang d'un ennemi commun est le meilleur ciment de l'amitié...

Ce soir-là, quand Rosso et Berg arrivèrent au restaurant, monsieur Kim les accueillit chaleureusement et les escorta jusqu'à leur table. Rosso se pencha vers monsieur Kim, au moment où celui-ci conseillait Berg sur les plaques chauffantes, et lui demanda, à l'oreille : « Fort, le karaoké, ce soir. » Monsieur Kim tourne la tête rapidement et donna un petit coup de menton. Message reçu.

Après une voiture en marche, le meilleur endroit pour parler sans être espionné, c'est un restaurant bruyant, très bruyant.

Cette rencontre était risquée, évidemment. Il paraissait peu probable que Briard n'en fût pas informé. De toute manière, il devait faire surveiller Rosso et Berg, peut-être aussi Cardan – quoique, dans le cas du psy, ce fut moins certain. En tout cas, Briard saurait que Cardan avait dîné avec ses troupes, et à moins d'être complètement bouché, il en tirerait des conclusions.

A partir de là, il pouvait se passer plusieurs choses. Briard pouvait rendre compte à sa hiérarchie, ou bien garder l'information pour lui. La hiérarchie, si elle était avisée, pouvait conserver l'information secrète ou la communiquer au groupe Synactis. Tout était possible, y compris le pire. D'un autre côté, Rosso s'attendait plus ou moins à devenir fou à brève échéance, alors, n'est-ce pas...

« Vu notre situation, » lui avait fait remarquer Berg quand ils avaient parlé des risques liés à une rencontre avec Cardan, « je ne vois pas très bien ce qu'on pourrait nous faire. »

Heureux les condamnés.

Quand ils se savent condamnés, du moins.

*

Ce fut une conversation étrange. Il faut se représenter quatre touristes en goquette, discutant de tout et de rien d'un air désabusé, tandis qu'en fond sonore, le karaoké proposait des arrangements kitch des chansons françaises du XX^e siècle – « Le poinçonneur des lilas », « L'été indien », « La valse à mille temps », « Mistral gagnant », « Prendre un enfant par la main », ce genre de choses. Les quatre personnes assises ce soir-là autour de la table étaient plongées dans une histoire si extraordinaire, si décalée par rapport à tout ce qu'ils avaient vu jusque là, qu'à l'exception peut-être du professeur Ducast, ces personnes ne parvenaient pas à réaliser ce qui était en train de leur arriver. En fait, ces gens ne parvenaient même pas à y *croire*.

A aucun moment, pendant le repas, les participants à la discussion n'eurent l'impression de faire quelque chose d'important. D'une certaine manière, le chapitre fractionnaire de Neustrie fut fondé par hasard. En sortant du restaurant, ses quatre premiers membres pensaient n'avoir créé qu'une alliance temporaire entre eux seuls, ou à peu près. Au départ, en Neustrie comme partout ailleurs, la logique fractionnaire fut une réaction instinctive, un réflexe collectif. La doctrine fut fabriquée plus tard, sous la pression des événements.

En attaquant le plat principal, Rosso et Berg fournirent à Cardan les informations qui lui manquaient. Elle ne parut pas outre mesure étonnée. Le lien entre les émeutes qui venaient de secouer les extrazones et l'affaire Synactis, elle l'avait déjà fait. Les éventrations rituelles, les cas d'énucléation : tout cela rappelait fort la manière de Blanco. Tout en dégustant un excellent canard laqué, elle fit un véritable petit cours sur la psychologie des dépeceurs, ces criminels en série d'un type particulier, qui s'acharnent à détruire les cadavres de leurs victimes. Pendant ce temps-là, Ducast souriait, sans rien dire, on aurait dit qu'il s'a-

musait, et Rosso se demanda, pour la dixième fois au moins, si ce prof génial n'était pas complètement cinglé, au fond. Ce n'était pas exclu. Les dingues ont souvent une certaine aptitude à dominer mentalement leur entourage.

Ils parlèrent ensuite du risque de contamination à l'ensemble de la conurbation. Rosso et Berg estimaient l'affaire pliée. A leurs yeux le scénario 934 allait se généraliser à toutes les extrazones. Cardan n'était pas de cet avis.

« Plusieurs facteurs peuvent entrer en ligne de compte, des facteurs que votre capitaine Richter n'a pas intégrés à ce stade. L'épidémiologie a des règles, et je suppose qu'on peut assimiler la *chose* à une forme de virus mental. Les virus ont un cycle de vie. Il est possible que les événements de la 934, connus du grand public, provoquent un contre-choc. C'est-à-dire qu'ayant en tête ce qui s'est passé dans la 934, les populations exposées au virus pourraient ne pas réagir comme la population de la 934 a réagi. Ensuite, il est probable que des contre-mesures vont être adoptées. Après tout, si les gens de Synactis peuvent trafiquer leurs jeux au point de rendre fous les joueurs, ils peuvent peut-être aussi trafiquer leurs jeux pour guérir les joueurs qu'ils ont rendus fous. »

« A mon avis, » dit Ducast, « ils ne s'attendaient pas à ce qui s'est passé. »

« Qu'est-ce qui vous faire dire ça ? »

Rosso avait parlé sans réfléchir. C'était la première fois que le prof se livrait, depuis qu'il avait rencontré Pelletier.

Ducast haussa les épaules.

« Le simple bon sens, inspecteur. Synactis veut vendre, n'est-ce pas ? C'est ce que veulent tous les commerçants. Vous admettez : les clients qui se suicident, ce n'est pas bon pour le commerce. »

Rosso en convint. Cependant, il gardait l'impression inexplicable que Ducast n'avait pas tout dit, que le prof en savait plus long qu'il ne voulait bien l'avouer.

Ils parlèrent ensuite des spots publicitaires que Synactis avait diffusés, quelques jours plus tôt. Il y avait aussi eu des teasers disponibles sur Internet, et même une animation satellitaire. Il était très possible que ces pubs, ces teasers, soient bourrés d'images et de sons subliminaux. Si c'était le cas, alors toute la population allait être contaminée par « la chose », joueurs et non joueurs confondus.

Suivit un court moment d'abattement. Autour de la table, quatre personnes, quatre esprits en communion, et ce constat insupportable, pourtant inévitable : leur monde, le monde qu'ils avaient connu jusqu'ici, risquait fort de disparaître à brève échéance, emporté par un tourbillon de folie d'autant plus terrifiant qu'on en ignorait la cause exacte. Et eux, eux quatre, par un hasard extraordinaire, avaient eu connaissance de ces faits avant tous les autres hommes.

Hors de leur petit cercle, personne, ou presque personne, ne savait ce qui se passait *en réalité*. Les journaux titraient encore, ce soir-là : « le calme revient dans les extrazones ». De savants sociologues livraient à longueur de colonnes leur analyse des événements qui venaient de secouer la 934 : « perte de repères dans la jeunesse, blabla, désespérance sociale, blabla, phénomène de foule, blabla ». Des mots, des milliers de mots vides de sens.

Le monde politique s'était lui aussi livré au petit ballet habituel. La gauche ethnoprogressiste avait accusé la droite intrasécuritaire d'être responsable des émeutes : « politique flicarde vécue comme une agression par les habitants des quartiers, politique de régression sociale, etc. » La droite avait riposté en tentant d'entraîner la gauche sur un terrain glissant : « Heurts interethniques, échec de l'intégration des populations issues de l'immigration, etc. »

Des mots tout cela, des milliers de mots vides de sens.

A des années lumières de ces explications faussement scientifiques, ou bien ouvertement partisans, eux quatre, assis autour de la table, ce soir-là, eux quatre connaissaient la vérité. Ce qui venait de débiter, c'était un cas de *possession*, l'aboutissement inéluctable, prévisible et pourtant radicalement imprévu, d'un processus d'aliénation *absolue*, sans précédent, la conclusion logique d'une *mise en esclavage mental*. Quelqu'un, quelque part, avait été assez fou pour vouloir programmer les esprits. Et ce quelqu'un, quelque part, s'était planté.

Le programme avait été installé, certes. Seulement voilà, le programme avait un bug.

Soudain, le karaoké entama « Les amoureux des bancs publics », de Brassens, et sans raison, Cardan se mit à fredonner, bientôt imitée par Ducast, puis par Berg. Seul Rosso resta silencieux.

A la fin de la chanson, Ducast lui dit : « Vous auriez dû chanter avec nous, Yann. »

« Vous trouvez que c'est le moment ? »

Cardan murmura : « C'est une réaction très classique dans ce genre de situation. Juste avant une catastrophe, quand la population se rend compte qu'il va se passer quelque chose de grave, les gens font la fête comme jamais. C'est une réaction très rationnelle, d'ailleurs. »

« Faire la fête et massacrer Brassens parce que notre ville va être transformée en champ de bataille, vous trouvez ça rationnel ? »

« Bien sûr. Il n'y a plus rien d'autre à faire, Yann. Alors autant s'amuser. »

Rosso avait beaucoup de défauts. C'était un homme brutal, un amant médiocre parce que violent, il avait fait des trucs pas franchement catholiques dans sa carrière de petit soldat de l'ordre eurocratique. Mais il avait tout de même une grande, une vraie qualité : il avait de la tripe. Il en avait à revendre.

« Et moi, » dit-il sur un ton de défi, « je dis que vous faites la fiesta parce que vous avez peur de demain, peur de devoir affronter demain. »

Ducast observa Rosso avec un intérêt non dissimulé.

« Vous êtes un homme étonnant, inspecteur. »

« Pourquoi ? Parce que je n'ai pas peur ? »

« Oui, précisément pour cette raison. »

Rosso éclata de rire. Maintenant, il en était certain, le prof était fou.

« Vous comptez vraiment vous en tirer, hein ? », reprit Ducast.

Outre un paquet de tripes à faire exploser le baquet d'un homme normal, Rosso avait une autre qualité : il avait l'esprit pratique. Il savait faire la part du feu.

« Je ferai ce qu'il faut pour ça, en tout cas. Survis ou meurs en essayant, monsieur le professeur : telle est ma devise. Et si vous étiez né dans le milieu où je suis né, et si vous aviez fait la carrière que j'ai faite, croyez-moi, vous auriez la même devise. »

Il prit une gorgée de bière chinoise. Ça faisait du bien. Il n'y avait plus que dans les extrazones qu'on pouvait picoler de l'alcool. Dans les intrazones, bière sans alcool pour tout le monde ! — sauf dans les brasseries chics, hors de prix.

« Et j'en suis fier, d'ailleurs, de cette devise, » reprit-il, un peu échauffé par l'alcool, dont il n'avait guère l'habitude. « Je ne suis pas un intellectuel, c'est vrai. Je ne suis même pas un flic genre monsieur Propre, si vous voulez tout savoir. Mais je suis fier d'être ce que je suis. »

« Pourquoi ? »

« Parce que tant que je suis là, il y a de la vie. »

« De la vie ? »

Ducast semblait intrigué.

Rosso se cala dans sa chaise. Le prof voulait connaître le topo ? D'accord, on allait l'affranchir.

« Tout autour de moi, depuis que je suis gamin, tout s'écroule. J'ai grandi pendant les dernières années de la France, et je me souviens très bien qu'à cette époque-là, y avait pas d'extrazones, y avait pas de passeport intérieur, personne n'aurait imaginé les patrouilles d'hélico 24/7 au dessus du rempart périphérique. D'ailleurs en ce temps-là, y avait même pas de rempart périphérique.

« J'ai vu mon monde partir en couille entre mon adolescence et l'âge adulte, prof. Quand je suis entré dans la vie active, j'ai choisi la police parce que c'est un endroit où on apprend à survivre. Regardez autour de vous, prof. Regardez

en vous, aussi. Vous n'avez plus envie de vivre. Plus personne n'a envie. Ce monde de merde vous a tué.

« Vous baissez les bras, c'est ça, la réalité. Vous, prof, vous lisez plein de bouquins sur la religion, mais dans votre cœur, je ne vois que le renoncement. Vous êtes prêt à y passer.

« Moi, je vivrai. Pas pour moi, pas pour moi. Je vivrai pour la vie elle-même, parce qu'elle ne m'appartient pas. On me l'a confié, quelqu'un, je sais pas qui, le patron, peut-être, comme il est dit dans vos livres à la con. Ma mère et mon père, plus sûrement. Enfin j'en sais rien, je sais juste que c'est pas à moi, je l'ai juste en dépôt. Alors je vais m'en sortir vivant, prof, pour transmettre la vie. Quand j'arriverai au bout du chemin, avec des gosses derrière moi si Dieu le veut, je dirai au patron : j'ai jamais laissé tomber l'affaire. Maintenant, pousse ton pion. Moi, j'ai poussé le mien. »

Au bout de sa tirade, Rosso laissa échapper un petit rôt discret mais franc. Puis, ayant dit, il s'octroya une énorme bouchée de nouilles sautées, avec un bon morceau de canard laqué pour faire glisser le tout.

Berg souriait. Il lui rendit son sourire tout en mâchant énergiquement. Il avait faim, il avait soif, il avait envie de courir, de suer, de se battre et de baiser.

Et puis surtout, il emmerdait le prof, et tous les curés avec lui.

Le karaoké, à la demande d'une table d'Anglais éméchés, entama « Woman », de John Lennon. Les Anglais reprirent le refrain. Ils chantaient tellement mal que c'en était pitié. Mais ils y mettaient une conviction impressionnante.

Le prof dit : « D'accord. »

Rosso ne lui jeta même pas un coup d'œil. Il mangeait, voilà tout.

Le prof ajouta : « Quand vous serez devant l'homme sous l'arbre, souvenez-vous de ceci : vous n'avez pas le droit de perdre. »

Rosso reposa sa fourchette à côté de son assiette.

« Peut-être que je ne le verrai pas, l'homme sous l'arbre. D'ailleurs, je ne suis même pas sûr d'y croire. »

« Vous le verrez, » dit Ducast. « Il ne peut pas laisser vous laisser passer. »

« Pourquoi ? »

« A cause de votre virilité. »

« Ma virilité ? »

« Vous désirez la mort. »

« Je vous ai dit que je voulais vivre. »

« Oui, c'est bien pour ça que vous désirez la mort. Les gens qui ont peur de la mort ont aussi peur de la vie, Yann. Ceux qui ont en eux votre soif de vivre sont immanquablement dévorés par la soif de mourir. Raison pour laquelle, d'ailleurs, ils font tout pour ne pas mourir. »

« C'est complètement incohérent, votre truc. Vous dites n'importe quoi. »

Ducast ne se fâcha pas. Il se contenta de sourire.

« Nous en reparlerons quand vous aurez croisé l'homme sous l'arbre, monsieur l'inspecteur. »

« Bon, écoutez, on verra. Je m'en sortirai, point final. D'accord ? »

Ducast se renversa dans sa chaise. Il semblait très calme, presque détaché.

« Vous vous en sortirez seulement si vous vous battez pour plus que pour vous-même, inspecteur Rosso. Sans ça, l'homme vous aura. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'à un certain moment, si vous n'avez pas près de vous quelqu'un pour qui mourir, vous renoncerez au combat. Si vous n'avez pas une bonne raison de mourir, vous ne trouverez pas non plus en vous une bonne raison de vivre. »

« Je ne comprends pas. »

« Peu importe. Le moment venu, vous saurez quoi faire. A une condition : vous battre pour quelque chose. »

« Si je me bats pour quelque chose, l'homme sous l'arbre ne pourra pas me faire perdre la boule ? C'est bien ce que vous dites ? »

Ducast cligna des yeux en signe d'approbation.

« C'est complètement dingue, » grinça Rosso. « Et pourquoi devrais-je vous croire ? »

« Pourquoi êtes-vous venu me voir, déjà ? »

Rosso fit la moue.

« Parce que nous n'avions personne d'autre à qui poser certaines questions. »

Ducast cligna à nouveau des yeux.

Rosso réfléchit. En plus de sa tripe et de son pragmatisme, l'animal avait une autre qualité : il fonctionnait à l'instinct. Et en ce moment, son instinct lui soufflait que Ducast savait quelque chose d'important, quelque chose qui pouvait leur sauver la vie, à tous, un jour prochain. C'était une conviction parfaitement irrationnelle, mais Rosso y croyait. Dur comme fer. Appelons ça une intuition.

Le flic hésita. Pour il demanda : « Et pour quoi, pour qui devrais-je me battre ? »

A partir de ce moment-là, Ducast avait partie gagnée, et il le savait. Rosso le suivait : dès lors, les autres marcheraient dans la combine.

Le prof répondit : « Pour nous, inspecteur Rosso. Pour nous. »

Rosso se tourna vers Ducast. Il commençait à comprendre où le vieux bon-homme voulait en venir.

*

Ducast pensait, à ce moment-là, que les autorités pouvaient perdre rapidement le contrôle de la situation. Logiquement, si cela arrivait, sur les quatorze millions d'habitants que comptait la conurbation, dont onze millions dans les extrazones, il y aurait bientôt, si les règles de l'épidémiologie étaient respectées, quelque chose comme deux millions de fous suicidaires.

Deux millions de fous suicidaires en liberté, cela fait beaucoup, beaucoup de criminels potentiels dans la nature. Aucun Etat policier ne peut maîtriser une menace pareille. Même l'eurogouvernement allait très vite capituler devant le chaos.

« A mon avis, » conclut Ducast, « nous devons nous attendre à une progression exponentielle de l'insécurité. D'abord, le phénomène sera à peine perceptible pour nous autres, intrazonards. Il accélèrera si lentement qu'au début, nous ne percevrons même pas son accélération. Puis, à un certain moment, un seuil critique sera franchi, et soudain, la violence s'amplifiera à une allure affolante. A ce moment-là, tout craquera d'un seul coup, en quelques jours, peut-être en quelques heures. »

Il laissa passer un silence. Il voulait que tous comprennent bien ce qui allait se passer.

Puis il reprit : « Comme l'a expliqué madame Cardan, il n'y a aucun moyen de savoir à quelle vitesse exacte le phénomène va se dérouler. Donc, il est temps de s'organiser, parce que ça peut arriver n'importe quand. Et si nous voulons survivre, il va falloir nous battre. »

Berg suggéra : « Il faut nous préparer à partir pour une zone rurale, et dès qu'on voit que tout fout le camp, on se barre sans demander notre reste. »

Ducast répondit : « Oui, c'est ce que nous devons faire. Mais pour y parvenir, il ne faut pas le faire seul. Nous devons travailler ensemble. Et puis de toute façon, aucun de nous ne se sauvera s'il n'a pas quelqu'un à protéger. C'est la seconde raison pour laquelle nous devons agir ensemble : cela nous protégera aussi de nous-mêmes. »

Il désigna Cardan du bras.

« Une femme et un vieillard à protéger, ça devrait faire l'affaire. »

Cardan dit : « J'ai un enfant à la maison. »

« Alors, c'est encore mieux, » répondit Ducast.

Il sortit son calepin de sa poche et dit : « Je crois que pour éviter de commettre trop d'erreurs, il faut d'entrée de jeu nous fixer quelques règles, que nous devrons tous respecter à l'avenir. »

« Dites, prof. »

« Pour commencer, » dit Ducast, « nous devons nous tenir le plus éloignés possible des postes de télévision, des radios. Même l'Internet est suspect. Il vaut mieux éviter les sites grand-public. »

« Pourquoi ? »

« On ne peut pas faire confiance aux médias dominants. Ils sont tous plus ou moins contrôlés par les gens de Synactis, de toute manière. »

« Donc, pas de média ? »

« Voilà. Autant que possible, pas de média. Uniquement ce qui est indispensable pour se tenir informé, et encore, de préférence en passant par Internet, et par des sites alternatifs. Éviter les médias grand public, se soustraire aux tentatives de manipulation. Dieu sait ce qu'ils vont inventer, maintenant, pour faire tenir les gens tranquilles. Après tout, s'ils ont mis au point des techniques subliminales capables de rendre fou, ils peuvent aussi en avoir développé d'autres capables de rendre idiot, ou Dieu sait quoi. »

« D'accord, » admit Rosso, « ça se tient. Règle numéro un : pas de médias. »

« Pas de médias, » répéta Berg.

Ducast prit une gorgée de bière.

« Après, il y a l'aspect pratique. La protection physique. »

Rosso proposa : « Règle numéro deux : un flingue. Nous pouvons vous procurer ce qu'il faut. »

« D'accord, » dit Ducast, « donc la deuxième règle est : une arme par adulte. »

« Une arme par adulte, » approuva Cardan sans hésiter. Elle avait jadis milité pour la prohibition des armes, mais ses opinions avaient beaucoup évolué depuis quelques jours. Les images des flics dépecés vivants par la foule prise de folie, dans l'extrazone 934, avaient fait le tour du monde. Cardan elle-même n'en revenait pas de la vitesse à laquelle on change d'avis sur la question des armes, quand on réalise qu'on peut se retrouver devant celles des autres sans en avoir une à soi.

« Le problème, » dit Rosso en la regardant, « est de s'assurer que nous ne retournerons pas cette arme contre nous-mêmes. Jusqu'ici, ceux qui ont joué à ce jeu... »

« Oui, mais ils étaient seuls, » répondit Ducast. « Nous, Nous ne serons pas seuls. C'est pourquoi nous résisterons au moment décisif. »

« On finit toujours par être seul, à certains moments. »

« On n'est jamais seul, » dit Ducast, « tant qu'on sait qu'on a quelqu'un, quelque part, qui a besoin de vous. »

Il soupira.

« Ce que je vais vous dire maintenant va vous paraître très bizarre, mais je vous demande de m'écouter attentivement. Seuls, vous ne vous en sortirez pas, mes amis. Personne ne s'en sort seul. Pour vaincre ce qui vient vers nous, il faut rester unis. Nous vaincrons tant que nous resterons unis, nous serons vaincus si nous nous séparons. C'est pourquoi je vous propose d'établir un rituel. »

« Un rituel ? »

« Oui. Je sais que le mot étonne, aujourd'hui. Vous avez tous été élevés dans une société sans rituel. Mais vous savez, un rituel, c'est très simple, en réalité. C'est un moyen de se souvenir périodiquement de certaines choses essentielles, pour ne pas les oublier. C'est à cela que ça sert. »

Rosso murmura : « Vous proposez quoi ? »

Ducast haussa les épaules, comme pour dire : là n'est pas la question.

« Ce qu'il nous faut, » dit-il, « c'est un rituel de serment. Nous devons nous jurer les uns aux autres de risquer nos vies, si c'est nécessaire, pour nous protéger mutuellement. »

« C'est tout ? C'est pratiquement déjà ce que nous venons de faire, non ? »

« Pas tout à fait. Pour que le rituel soit un rituel, il faut que le serment soit répété régulièrement. Disons : au moins une fois par semaine. Il n'est pas nécessaire que ce soit très cérémonieux. Il suffit simplement d'accomplir un geste précis, un peu comme un nœud fait à un mouchoir, si vous voulez. Disons, par exemple : répéter chaque semaine un serment collectif. »

« Quel serment ? »

« Par exemple : si ta vie est en danger, je risquerai ma vie pour sauver la tienne. »

« C'est tout ? »

« Oui, et c'est bien assez. C'est même énorme. »

« Un serment par semaine ? », proposa Rosso.

La proposition fut acceptée.

Ils jurèrent.

Berg proposa : « Une retraite par groupe. C'est important : il faut avoir des points de ralliement. Nous en aurons besoin. »

« Tu peux préciser ? », demanda Rosso.

« Quand les choses sérieuses vont commencer, nous devons avoir une retraite, un coin sûr, soit une pour nous tous, soit deux si nous nous scindons en deux groupes. »

La proposition fut adoptée.

« Il faut aussi décider sur quelle base nous proposons à d'autres personnes de se joindre à nous, » suggéra Berg.

« Je propose qu'on leur demande s'ils sont prêts à prêter notre serment, tout bonnement, » répondit Ducast. « S'ils sont prêts à le prêter devant deux témoins, ils entrent dans le réseau. »

« D'accord. Ça me paraît bien. Deux témoins par initiation. »

Ducast relut les notes jetées sur son calepin : « Pas de médias, une arme par adulte, un serment par semaine, une retraite par groupe, deux témoins par initiation. »

Les trois autres approuvèrent. L'affaire avait été décidée si vite qu'ils n'avaient même pas eu le temps de comprendre quel jeu ils jouaient. Ducast avait bien manœuvré.

Pendant ce temps-là, à la table voisine, les Angliches entonnaient « Across the universe » des Beatles. Chose curieuse, à présent qu'ils étaient ivres morts, ils chantaient plutôt bien.